

RISQUE ET PROGRES

La thématique **Risque et progrès** a été mise au programme officiel du français en BTS pour l'année scolaire 2006-2007 en même temps que celle intitulée **La fête dans ses dimensions collectives**.

Les travaux proposés ci-dessous proviennent pour la plupart de documents figurant dans des manuels dont nous disposons tous. Ils ne sont pas à concevoir comme un modèle, mais comme un simple exemple de ce que l'on peut entreprendre. De même, la séquence, telle que je l'ai conçue, n'engage que moi et doit être adaptée par chacun en fonction de sa démarche pédagogique personnelle. Ces propositions ne peuvent d'ailleurs pas être toutes appliquées en cours, au vu du peu d'heures dont nous disposons. Il faudra donc opérer un choix.

Je tiens à remercier les collègues qui m'ont envoyé des textes alors même qu'ils enseignent dans d'autres académies. Bel exemple de mutualisation.

Pour des raisons de droits d'auteurs, certains textes et exercices ne figurent pas sur cette page. **Ils sont signalés et soulignés en rouge** et il est possible de les obtenir sur simple demande en m'écrivant à l'adresse ci-dessous.

francis.klakocer@ac-strasbourg.fr

[VERS LA BIBLIOGRAPHIE](#)

[VERS LA SEQUENCE](#)

[UNE AUTRE PROGRESSION](#)

PROJET - Thème n° 2 : RISQUE ET PROGRES

Problématique

Sur le plan individuel comme sur le plan collectif, il n'y a pas de progrès sans risque. Tout progrès suppose un saut vers le nouveau, l'inconnu, le passage d'un état stable et connu à un nouvel état par une situation momentanément perturbée.

Sur le plan individuel, progresser, c'est oser choisir : on évolue dans sa vie professionnelle, on s'engage affectivement dans sa vie personnelle, on assume des choix politiques, éthiques, *etc.* Le risque existe, là encore : peut-être vaudrait-il mieux ne pas choisir, ne pas prendre de risque, s'en tenir à ce que l'on est et à ce que l'on sait, plutôt que de progresser ?

Le progrès justifie-t-il que l'on mette autrui et soi-même en danger ? N'est-ce pas de la responsabilité de celui qui innove de gérer le risque, de penser en même temps progrès, sécurité, contrôle, évaluation ?

Sur le plan collectif, la science ouvre des perspectives à de nouveaux développements, par exemple dans les domaines de la génétique, de l'espace, de l'énergie, de l'informatique, *etc.* Dans le domaine politique, les sociétés d'aujourd'hui ne sont pas gouvernées comme l'étaient celles d'hier ; on met en oeuvre chaque jour des changements d'organisation : démocratisation, fédéralisme, mondialisation, *etc.* Chacun est à même, dans sa vie quotidienne, de mesurer également les progrès réalisés dans l'habitat, l'urbanisme, l'environnement culturel et artistique. Mais le progrès peut aussi générer des dangers : utilisation néfaste de la science, destruction, anarchie, crise sociale ...

Vaudrait-il mieux alors, par crainte du risque, s'abstenir de tourner ses pensées vers l'inconnu ?

Le risque est-il inhérent à toute situation exigeant une prise de décision ? N'est-ce pas le propre de l'homme d'exercer sa liberté en assumant cette mise en danger ?

Indications bibliographiques

Ces indications ne constituent en aucun cas un programme de lectures. Elles constituent des pistes et des suggestions pour permettre à chaque enseignant de s'orienter dans la réflexion sur le thème et d'élaborer son projet pédagogique.

Littérature

P. AUSTER, *La musique du hasard*
H. de BALZAC, *La Peau de Chagrin, La Recherche de l'Absolu*
T.C. BOYLE, *America*
B. CENDRARS, *L'Or, À l'aventure*
P. CORNEILLE, *Cinna*
CHRETIEN DE TROYES, *Yvain le chevalier au lion*
F. DOSTOÏEVSKI, *Le Joueur*
R. EMMERICH, *Le jour d'après*
FRISON-ROCHE, *Premier de cordée*
A. GIDE, *Les Caves du Vatican, le livre V (Lafcadio)*
W. GOETHE, *Faust*
J. de LERY, *Histoire d'un voyage en la terre du Brésil*
P. PONSON DU TERRAIL, *Rocamboles*
M. SHELLEY : *Frankenstein ou le Prométhée moderne*
D. SIMMONS, *Ilium*
R.L. STEVENSON, *L'étrange Cas du docteur Jekyll et Mr Hyde*
E. ZOLA, *Au Bonheur des Dames*

Essais

M. CALLON, P. LASCOUMES, Y. BARTHE, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*. Seuil, collection « la couleur des idées », 2001
J. FAVIER, *Les grandes découvertes*, le Livre de poche, 1991
Albert JACQUARD : *Au péril de la science*, Seuil 1982
P. KOURILSKY et G. VINEY, *Le principe de précaution, Rapport au premier ministre*, Odile Jacob et la Documentation française, 2000
Cl. LEVI-STRAUSS, *Race et histoire*, chapitre 5, « L'idée de progrès », chapitre 10 : « Le double sens du progrès ».
P. VIRILIO, *L'Accident originel*, Galilée 2005
M. VAQUIN (sous la direction de) *La responsabilité. La condition de notre humanité*, Autrement 2002
Traité des nouveaux risques, collectif, folio essai, 2002

Films, bandes dessinées, documents iconographiques

W. ALLEN, *Matchpoint*

I. BERGMAN, *Le septième sceau*

Y. BOISSET, *Le prix du danger*, d'après la nouvelle de R. Sheckley (même titre)

C. CHAPLIN, *Les temps modernes*

E. CHATILIEZ, *Tanguy*

COSTA-GAVRAS, *Z*

C. EASTWOOD, *Million dollars baby*

P.M. GLASER, *Running man*, d'après le roman de S. KING

W. HERZOG, *Aguirre, la colère de Dieu*

P. JACKSON, *Le Seigneur des anneaux*, d'après le roman de TOLKIEN

N. RAY, *La Fureur de vivre*

H. SAUPER, *Le cauchemar de Darwin*

Sites

<http://www.education.gouv.fr/actu/assisinn/DATA/TABLE1.HTM>: compte-rendu des assises de l'innovation, table ronde : « La culture de l'innovation et du risque »

http://www.prim.net/citoyen/definition_risque_majeur/definition.html : annuaire du risque majeur

<http://portaildurisque.iut.u-bordeaux1.fr/artrisque/art.htm> : le risque dans l'art, l'art du risque (peinture, littérature, philosophie ...) portail de l'université de Bordeaux.

Mots clés

Risque, hasard, incertitude, jeu, choix, probabilités

Destin, fatalité, déterminisme, liberté, responsabilité

Danger, insécurité, instabilité, accident, crise, problème

Prévision, précaution (principe de précaution), prévention, dissuasion, prévoyance

Innovation, aventure, audace, défi, initiative, esprit d'entreprise, projet, stratégie

[↑](#) **Retour Accueil**

Travaux pour la séquence

Oeuvre complète

Le meilleur des mondes, d'Aldous Huxley.

Faire un QCM pour s'assurer que le livre a été lu.

Ramasser vers la fin de la séquence un devoir portant sur les sujets suivants :

1. A quoi servent les chapitres 7 et 8 ?
2. Que pensez-vous du titre *Le meilleur des mondes* ?
3. En quoi consiste l'actualité de ce roman ?

EXPOSES

Les risques auxquels nous sommes exposés sont divers, d'où la liste suivante qui ne se limite pas au seul aspect scientifique :

Faut-il donner le droit de vote aux immigrés lors des élections municipales et régionales ?

Doit-on permettre le mariage d'homosexuels ?

Les couples homosexuels et les adultes célibataires doivent-ils pouvoir adopter des enfants ?

La construction de l'Europe suppose-t-elle l'admission de la Turquie ?

Doit-on dépénaliser toutes les drogues ?

Doit-on légaliser l'euthanasie ?

Faut-il parler l'alsacien(ou une langue régionale) avec ses enfants ?

Faut-il plus de répression dans les banlieues ?

Peut-on se contenter de la télématique interactive et délaisser les sources traditionnelles du savoir que sont les journaux, les magazines, les revues, les livres... ? (Annabts 2004 p.161-174 : corrigé)

Faut-il et peut-on réformer l'orthographe ?

Les progrès de la science le permettront bientôt : faut-il vouloir un enfant sur mesure ?

Que penser des OGM ?

La nanotechnologie est-elle un progrès dépourvu de risques ?

La mondialisation n'a-t-elle que des inconvénients ?

La conquête spatiale n'est-elle qu'un risque ou génère-t-elle des progrès?

Le progrès technique a engendré un réchauffement climatique. Quels risques courons-nous ? Comment les pallier ?

Faut-il courir le risque du clonage ?

Le nucléaire présente-t-il seulement des risques ?

Pour introduire la séquence

Deux possibilités (qui peuvent être combinées)

- Demander aux élèves ce qu'ils entendent par *risque*, puis *progrès*. Ecrire les réponses au tableau en deux colonnes pour chaque notion. Ainsi si *Risque* implique courage, jeunesse, témérité, innovation, aventure... cela signifierait donc que (en 2^{ème} colonne) *le refus du risque* débouche sur lâcheté, vieillesse, réflexion, stagnation, mentalité casanière..., bref les antonymes. Cela est-il fondé ?

De même, qu'entendent les élèves par le mot *Progrès* ? (Pour une bonne approche de ce terme, voir le Guide des idées littéraires aux mots *Civilisation*, *Progrès*.) Le progrès est-il seulement scientifique et/ou technique ? Suffit-il à rendre l'homme heureux et juste de façon à vivre dans une société harmonieuse ? Ce qui est progrès pour l'un l'est-il obligatoirement pour un autre ?

Inversement, le refus du risque ne peut-il pas être perçu comme un progrès ?

- Commencer par le mythe de [Prométhée](#) et placer la séquence **Sous le signe de Prométhée**. Projeter le tableau de Moreau *Prométhée*

I. Pourquoi prendre des risques ?

1. Le risque et l'individu

[La Fontaine](#) : *Le Berger et la Mer* Livre IV, fable 2. A télécharger depuis <http://www.la-fontaine-ch-thierry.net/bergmer.htm> et lui adjoindre le tableau http://www.geocities.com/uttamkumar44/shipwreck_turner.jpg

Après visionnement des 32 premières minutes, étude de l'affiche du film [Tanguy](#). Pour l'affiche, aller sur le site <http://www.hope.edu/academic/language/french/CINE/fiche/tanguy.html>

Etude de la photo d'Indiana Jones Pour la photo voir site

<http://www.answers.com/topic/indiana-jpeg>

A compléter par *Sciences humaines* n°124 p.27 (l'encadré) + p. 34

S'intéresser au site <http://www.alainrobert.com/fr/anec.htm> pour voir si ses prises de risque sont effectuées en vue du ou d'un progrès personnel.

Deux textes à confronter. Rédiger deux § sur la perception que nous avons de la prise de risque.

Film *Le salaire de la peur*

Faire du neuf Manet *Le déjeuner sur l'herbe* Peut-on parler de progrès en art même quand on prend des risques ?

Deux textes sur la Tour Eiffel (voir collection Etonnants Classiques)

SYNTHÈSE Le mythe d'Icare Tableau + tx d'Ovide+ poème de Baudelaire

SYNTHÈSE : Les jeux d'argent in Nathan technique 1994 p.208-251 (ne prendre que les trois premiers documents)

2. Risque et société.

Beaumarchais Mariage de Figaro V,3

Zola *J'accuse* Télécharger le texte depuis <http://www.histoire-en-ligne.com/spip.php?article153>.

Il est étudié sur le site

<http://www.matisse.lettres.free.fr/artdeblamer/lajaccuse.htm>

Pour une approche plus adaptée au BTS, [voir ma proposition](#)

Martin Luther King [texte à étudier](#) + S'intéresser au Mouvement pour les droits civiques http://www.planetenonviolence.org/Martin-Luther-King-combattant-pour-les-droits-civiques-des-noirs,-contre-le-racisme-et-les-injustices-sociales,2006-01_a433.html

Accompagner ce texte d'un extrait de films de

- Costa Gavras *Z* Quels rapports les personnages de ce film entretiennent-ils avec les notions de risque et de progrès ? (On peut ne s'intéresser qu'à une des deux parties du film : avant ou après la mort du député)

- Richard Attenborough *Gandhi* (la partie qui se déroule en Afrique du Sud)

Sophocle *Antigone*

Camus *Les Justes* A compléter par l'étude du tableau de David *La mort de Marat*. Question : Quels risques ont pris les trois personnages concernés (Marat, Ch. Corday, David) ? Y a-t-il eu progrès ?

Documentaire TV Le convoi des délinquants

3. Risque et progrès scientifique

Texte de Shelley + son étude

A compléter par l'analyse de l'affiche créée pour la comédie musicale

L'affiche se trouve sur la page www.hamiltonmusic.org/drama/frankenstein.htm.

Image de *Métropolis* <http://www.p-synd.com/winterrose/lang-metropolis.jpg>

et le corrigé dans le manuel d'H.Sabbah

Apprentis sorciers. Pour une étude du texte. Pour le texte, voir le site

Magister <http://www.site-magister.com/bts/vocabulaire.htm>

L'Express n° 2764 juin 2004 p. 112 à 115 En sciences, il faut prendre des risques.

SYNTHÈSE *La conquête spatiale*

II. Les risques du progrès.

1. *La place de l'homme dans la société actuelle*

Chaplin in *Les Temps modernes* (la séquence à l'usine et la manifestation des grévistes). Séquences à étudier en rapport avec les documents suivants :

Céline Voyage au bout de la nuit Corrigé

V. Hugo *Melancholia* + Etude de l'image : Illustration pour le poème de V.Hugo *Melancholia*.

Zola et les vendeuses dans *Au Bonheur des Dames*

1. Etude : p. 53-54 (GF) « Alors, Denise...qui achevait de la séduire. »
2. Etude *Au Bonheur des Dames*, V, p. 157-158 « Comme Denise évitait...des heures de travail. »

Mondialisation et contestation Texte à étudier.

SYNTHÈSES Les rapports de l'homme et de la machine (supprimer un document) **Corrigé**

Menaces des NTIC sur la vie privée

2. Au risque de la science

- ❑ **Le nucléaire** : étudier le tx de Camus in *Actuelles*
<http://hypo.ge.ch/www/cliotexte/html/bombe.atomique.html>

Questions à poser :

- En quoi l'article de Camus diffère-t-il de tous ceux des autres journalistes sur l'événement ?
- Quel jugement Camus porte-t-il sur la bombe atomique et sur la civilisation mécanique ?
- Distinguez les réflexions du moraliste et celles du journaliste. Montrez que, selon Camus, les premières doivent avoir la primauté sur les secondes.
- ❑ L'attitude ambiguë des scientifiques face au progrès technique. 3 textes et des questions
- ❑ Texte à étudier en vue de sa reformulation : Jean Bernard L'homme changé par l'homme
- ❑ **Les OGM** **SYNTHÈSE** *Manuel Duffau 2004 p.157-159 4 documents* ou *Le Français en BTS Nathan Technique p.308-309*
- ❑ La greffe de peau

- ❑ **Le clonage**

Manuel Isabelle Mimouni, *Foucher* texte à étudier p.20

Texte à reformuler <http://www2c.ac-lille.fr/bts-lettres/RRevel.htm>

Manuel Artignan *Nathan Technique* Le clonage thérapeutique : petit exercice de confrontation de 2 documents

Dossier téléchargé : le clonage

Manuel Brémond *Le français en BTS Nathan technique* p.202-203 tx à étudier : Le progrès scientifique et les nouvelles servitudes

SYNTHÈSE [Le clonage](#)

En guise de conclusion : quelle attitude adopter ?

Faut-il être optimiste ? Texte de [Berthelot](#) La foi totale dans le progrès *Nathan technique* p.306-307

Doit-on avoir peur ? [Jacquard : Au péril de la science](#) Analyse des dangers dont est porteur le progrès

Faut-il refuser le progrès et la civilisation occidentale ? : [Montesquieu](#) LP 106 et [Diderot](#) *Supplément au voyage de Bougainville*

Il faut rester prudent même si on peut se demander : [Le principe de précaution](#) est-il un frein pour la science ? *Nathan technique* p. 304 exercice 1 (exercice de regroupement d'idées en vue d'élaborer un plan)

[Testart L'œuf transparent](#) « J'appelle à un moratoire sur l'idée même de progrès »

Voir aussi le manuel d'H. Sabbah p.268-269 Les problèmes posés par le progrès et sur lesquels se penche le Comité national d'Ethique.

Texte à étudier : [J. Bernard L'homme changé par l'homme](#) (texte à adapter)

En fait, [Nous sommes condamnés à vivre avec notre temps](#) *Autrement* p. 89-91

La solution peut venir de l'éducation et de la discussion. Voir *Sciences humaines* n°124 p.38-39 et 44-45

SYNTHÈSE [Risque et gestion du risque](#)

[↑](#) **Retour Accueil**

La Fontaine *Le Berger et la Mer*
Livre IV, fable 2

1. Quelle est l'opinion de La Fontaine en ce qui concerne les risques et le progrès ? Justifiez votre réponse par une étude du texte.

La Fontaine apparaît comme un conservateur pour qui, comme il le dit dans sa fable *Le Petit Poisson et le Pêcheur* « Un Tiens vaut [...] mieux que deux tu l'auras ». Il refuse le risque et argumente son point de vue de deux façons. D'abord le corps même de son développement nous donne à voir un homme qui tente fortune, échoue, régresse socialement, se remet sur pied grâce à son travail quotidien et refuse l'offre qui se présente à lui de recommencer l'aventure. L'orientation même de l'histoire révèle donc son point de vue. Qui plus est, il le développe très fortement dans la moralité. Si celle-ci est continuité logique avec le corps du récit, elle se réfère aussi à l'*expérience* (le mot est dans le texte) qui est censée rendre sage. Après tout, chat échaudé craint l'eau froide. C'est ainsi qu'en 11 vers (soit un peu plus que la moitié environ de l'ensemble de la fable, proportion révélatrice de la fermeté de sa conviction), il nous assène ses vérités. Celles-ci s'enchaînent par l'anaphore de *que*, par le champ lexical de l'obligation morale *il faut... nous devons...*, le présent de vérité générale qui les parcourt et le futur prophétique *Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront*. Sans parler de sa préférence nettement affichée par cette maxime *un sou quand il est assuré vaut mieux que cinq en espérance*. Enfin, on peut raisonnablement penser que le titre associe deux univers (la terre ferme et l'élément liquide) incompatibles, dans la mesure où l'homme est fait pour la terre et non pour se risquer sur les flots. Courir pareil risque revient à imiter Icare qui a eu le tort de quitter le sol pour les airs, élément réservé à d'autres qu'aux hommes. Donc, La Fontaine semble parler en sage détenteur de la vérité qu'il dispense à ses élèves en employant un registre didactique.

2. Pourquoi le berger a-t-il couru un risque ? Est-il vraiment résigné ?

Il a cédé à l'appât du gain facile comme le montrent certains vers. *Les trésors déchargés sur la plage* renvoient au commerce maritime et à l'aisance qu'il permet, le pluriel en est la preuve et le vers semble montrer que la réussite est au bout de l'aventure pour ceux qui ont le courage de l'oser. Il se laisse donc *tenter* (v.6) et place son argent dans les affaires. En fait, il a cédé à une pulsion et à l'envie de réussir comme les autres. C'est son ego qui est en jeu. La tentation peut aussi s'expliquer par la faiblesse psychologique de notre personnage. En effet, La Fontaine pourrait faire allusion aux compagnies françaises de navigation, notamment la Compagnie des Indes Orientales, qu'avait créée Colbert à grand renfort de propagande et publicité officielle. La tentative échoua faute de souscripteurs. Notre berger serait alors l'un de ceux

qui auraient ajouté foi en l'assurance d'un gain facile, car *La mer promet monts et merveilles*. Mais son échec s'explique aussi par sa légèreté : il a pris des risques inutiles dans la mesure où il ne s'est pas assuré. Nous savons en effet que dès le XIV^e siècle des mécanismes d'assurance couvraient les risques encourus par le commerce au long cours. Sa cindynophilie initiale s'est ainsi muée en cindynophobie.

Certes il refuse de succomber une deuxième fois à la tentation, mais ce n'est pas pour autant qu'il est résigné. Nous remarquons en effet qu'après un certain temps *il fit quelques profits* et *Racheta des bêtes à laine*. Il recommence donc à tenter l'aventure de l'ascension sociale, mais plus prudemment. Il a compris qu'un certain risque est inhérent à toute vie humaine, faute de quoi l'on végète.

[!\[\]\(70d2c6078ab65d8fee937ad46006682c_img.jpg\) Retour risque et individu](#)

TANGUY

- 1. Présentez de façon ordonnée cette affiche de film.**
- 2. Quelle image donne-t-elle du personnage éponyme comme de ses parents ?**
- 3. Comment expliquez-vous la présence de ce jeune homme au lit entre ses parents ?**
- 4. Quelle(s) solution(s) entrevoyez-vous à cette situation ?**

Réponses.

1. Que voyons-nous ?

Une affiche de cinéma pour le film *Tanguy*, dont les couleurs s'opposent vivement et ne vont pas dans la nuance raffinée. Du haut vers le bas, on reconnaît tout de suite les couleurs suivantes : jaune, blanc, rouge et noir.

Le héros éponyme a son prénom dans un cartouche en haut de l'affiche et en une police qui n'est pas sans évoquer l'Orient (voir la forme du A et du U...). Le message inscrit en lettres capitales en bas de l'affiche indique par la mention de l'âge et la présence de l'adverbe « toujours » une anomalie : ce jeune homme devrait avoir quitté depuis longtemps le nid familial.

Entre ces deux textes, nous avons l'image proprement dite : un lit avec trois personnages sur un arrière-plan jaune. Ce dernier fait office de papier peint et représente deux montagnes ennuagées avec une flore et un oiseau en train de voler. De la sorte, on peut lire ce fond comme une image dans l'image, horizontalement ou dans le cadre d'un champ de profondeur discrètement suggéré, parce qu'il est comme estompé par le brouillard ou les nuées.

En premier plan, nous avons le lit parental. Alors que ses parents sont de part et d'autre, en pyjama, que le lit est ouvert (voir les draps rabattus), que leur le regard est fixé vers l'objectif (c'est à dire qu'ils nous regardent), que leur mine est renfrognée ou refermée, que leurs bras sont croisés ou reposent immobiles sur le lit, Tanguy est heureux. Tout l'oppose à ses parents. Il arbore une mine réjouie que trahit un large sourire épanoui, voire moqueur. Il porte ses habits de ville puisqu'il est chaussé, a une veste, cravate, chemise et pantalon. Sans parler de ses lunettes.

L'affiche renvoie à une situation en rapport avec la thématique du risque et du progrès.

2. Analyse des personnages

Malgré son âge, Tanguy continue à vivre chez ses parents au lieu de voler de ses propres ailes et de prendre ses responsabilités. Il est heureux comme un enfant protégé de part et d'autre par ses parents : rien de mauvais ne saurait lui arriver entre ses deux remparts contre l'adversité. La légende présente cette situation comme une anomalie que la société réproouve : tout enfant est fait, sous-entend-elle, pour quitter ses parents. En refusant de se comporter de la sorte, en préférant le nid (lit) douillet de ses parents au lieu de s'établir en homme indépendant, il court le risque de ne jamais devenir adulte. L'affiche nous dit même qu'au lieu de progresser (c'est à dire aller de l'avant), il a régressé au stade enfantin, voire infantile, du bébé qui partage avec volupté le lit parental. Se pose ainsi la question : n'aurait-il toujours pas dépassé le complexe d'Œdipe en s'immisçant dans le lit conjugal et en séparant ainsi son père de sa mère qu'il veut garder à ses côtés comme un homme le fait de sa femme ?

Or la vie est risque à prendre à tout moment. Ses parents en sont conscients, eux dont la grise mine traduit éloquemment leur mécontentement : ils ont un grand bébé sur les bras et seraient aises d'en être débarrassés tant pour leur vie de couple (rendue impossible par la présence incongrue du fils) que pour le bien de leur enfant qui tarde à se prendre en mains. Leur mine renfrognée révèle ainsi leur détermination : ils sont prêts à tout, autrement dit à courir tous les risques, pour couper le cordon ombilical. Il va donc y avoir affrontement. La vie est aussi risque, car il faut savoir gagner le large pour devenir soi-même, ce que suggèrent tant le cartouche que le papier peint : tous

deux renvoient à l'orient, au lointain, symboles de l'éloignement nécessaire pour trouver ses propres repères.

3. Les causes.

Néanmoins, nous sommes en droit de nous demander ce qui a pu mener à pareille anomalie. Le milieu bourgeois que suggèrent le décor et les habits (le pyjama de la mère n'est pas des plus communs, Tanguy porte une cravate) semble avoir infantilisé le personnage principal. S'il est au milieu du lit, n'est-ce pas aussi parce qu'il a été trop longtemps au centre de leurs préoccupations, qu'ils ont eu peur pour lui et l'ont poussé à entreprendre des études longues (symbolisées par les lunettes) qui revenaient à retarder le moment de l'envol hors du nid familial ? Ce faisant, ils ont entravé la maturation psychologique de leur enfant qui n'a pu progresser. Il fait d'ailleurs noter qu'au moment de sa naissance, la mère lui a promis de s'occuper de lui et de faire en sorte qu'il ne lui arrive jamais rien de fâcheux. Elle a tenu parole et, à force de couvrir son poussin, a fini par lui rogner les ailes.

4. Les solutions.

Tanguy peut-il encore progresser ? De prime abord, la réponse semble négative. Bien calé entre maman et papa, cet adolescent prolongé risque fort de vouloir continuer à vivre dans pareil confort matériel et psychologique. La chambre à coucher et le lit représenté au premier plan font allusion aux crises qu'il subira (problèmes respiratoires) à chaque fois qu'il devra, forcé par ses parents, passer la nuit, seul dans une chambre louée pour lui par ses parents. Son sourire moqueur montre aussi que ses parents auront beau faire, il ne cédera pas à leurs instances. Ils vont donc se heurter à un mur, comme le suggère la prise de vue : le regard du spectateur vient buter contre le mur, symbole de l'obstination comme de l'impasse (voie sans issue) où se trouvent ses parents.

Est-ce à dire qu'il n'y a pas de solution possible ? L'éducation est à revoir, révèle implicitement l'affiche, et ce en pratiquant la culture du risque et non la frilosité et la peur devant l'inconnu. Il faut aussi forcer son rejeton à quitter le domicile parental pour son bien, à l'image de la mère qui expulse le bébé de son cocon lors de son accouchement, quand le moment est venu. Car il est un temps pour tout. Le papier peint à motif orientalisant suggère aussi que le salut vient parfois de l'inattendu. Ainsi les études très spécialisées qu'entreprend Tanguy sur la Chine le mèneront paradoxalement à ce pays où il prendra femme, fondera un foyer, donnera la vie à un enfant et s'épanouira. Ne désespérons donc pas.

[↑](#) Retour risque et individu

*De quelles connotations sont chargés le patronyme et le prénom du héros ?
Quels éléments révèlent sa cindynophilie ?
Peut-on voir en lui l'image moderne du chevalier médiéval (sans peur et sans reproche, défenseur de la veuve et de l'orphelin) ?*

Cette photo est extraite d'un film d'aventures de Spielberg *Indiana Jones et le temple maudit*. Harrison Ford y incarne un professeur d'archéologie qui n'hésite pas à abandonner la quiétude de son bureau pour parcourir le monde à la recherche de pierres qui apportent gloire et fortune à celui qui les détient.

Tout sur cette photo dénote l'aventurier qui prend des risques pour parvenir à ses fins. Prise en plan américain, elle le situe dans la lignée des personnages de western et en fait un archétype du héros américain, ne serait-ce que par son patronyme qui renvoie au monde anglo-saxon, par son prénom qui connote l'aventure en rapport implicite avec les Indiens (on joue sur le terme en renvoyant à l'Etat d'Indiana, aux amérindiens comme aux habitants de l'Inde).

Le risque couru est celui du corps. Le héros a quitté la civilisation et son confort depuis quelque temps comme le prouve sa barbe naissante. Ses éraflures à la joue droite, son enflure à la lèvre inférieure et l'absence de la manche droite de sa veste prouvent qu'il mène la vie d'un dur qui s'engage à fond et bataille ferme pour obtenir ce qu'il veut. La photo montre un homme viril au torse large (par le biais de la chemise largement déboutonnée), aux muscles saillants et dont le regard tendu droit vers la caméra est celui d'un homme résolu qui sait où il va et que rien n'arrête. C'est donc le corps tout entier qui est impliqué dans ce genre de vie.

Ce personnage pourrait représenter dans un premier temps le chevalier des temps modernes, mais en plus téméraire. En effet, il a troqué l'armure et le casque pour une veste de cuir et une machette qui rappelle l'épée médiévale au même titre que la courroie noire pourrait retenir le fourreau de cette dernière. Quant au casque, il a été remplacé par le chapeau. Bref, notre personnage a tout juste de quoi s'abriter des intempéries et se protéger des adversaires qui hantent le monde du mal. Mais il prend tous ces risques car il s'inscrit aussi dans la lignée des chevaliers errants qui vont par monts et vaux pour satisfaire leur quête. L'arrière fond, bien que flou, suggère en effet que notre occidental se déplace à travers une nature tropicale où règne une moiteur à peine supportable, d'où la chemise débraillée : il fait chaud et nous sommes aux Indes. La machette indique qu'il faut se frayer un chemin à travers une végétation touffue voire hostile. Quant au pont, il est typique d'un univers non marqué par l'empreinte de la colonisation blanche : sa fragilité tient aux matériaux employés (on distingue des éléments qui font office de corde) et fait de lui un pont suspendu oscillant

dans le vide où le héros menace de tomber à tout moment. Qui plus est, ce dernier est à un moment critique : seul sur ce pont, il ne dispose d'aucune aide « naturelle » (liane, arbre, fourré, monticule...) pour échapper à un danger. Dès lors, notre photo relaie la valeur symbolique que revêtait la traversée du pont dans les romans du Moyen-Age : l'entrée dans un nouveau monde qu'il faut être prêt à affronter. La symbolique est claire : le héros prend des risques en allant de l'avant, toujours de l'avant.

Mais pour quel progrès ? Sa quête n'est plus celle du chevalier qui parcourt le monde pour protéger la veuve et l'orphelin. Elle est devenue toute matérielle (la gloire et la fortune) et n'a plus rien du désir de perfectionnement moral consubstantiel à l'idéal chevaleresque médiéval. Comme le disait Gandhi : « En occident... le bonheur est supposé signifier seulement satisfaction physique et prospérité économique ». Peut-on encore parler de héros, dès lors ? Le risque est ici assumé en vue de la richesse et de la gloire, donc à des fins individuelles. Mais il dépend aussi de l'imaginaire personnel qui ressortit à la fantasmagorie. C'est ce qu'explique la revue *Sciences humaines* n°124 p. 34 à propos des techniciens qui travaillent dans l'usine de retraitement des déchets nucléaires de La Hague : « *Les techniciens sont en majorité des hommes, ils cherchent à se construire une identité professionnelle plus valorisante, plus virile. Le risque d'irradiation auquel ils sont exposés quotidiennement sert leur projet identitaire : affronter les radiations, c'est un peu comme aller au front ou à la mine. Et le fait de ne pas respecter à la lettre les consignes de sécurité leur permet justement d'appriivoiser le danger, de s'aguerrir en le côtoyant : une légère irradiation constitue en quelque sorte un baptême du feu. Ces techniciens [...] intègrent ce risque, sa perception et sa gestion quotidienne dans un projet identitaire qui leur est propre : ils ne veulent pas devenir les ménagères de l'atome, mais plutôt les guerriers ou les mineurs du nucléaire* ». Il est vrai que l'on peut parler de progrès si l'on entend par là une meilleure connaissance de soi-même et une remise en question de soi-même en abandonnant confort et aisance, luxe, calme et volupté pour un monde d'incertitudes et de dépassements quotidiens.

[!\[\]\(7377a3302f3d0fb3a834bf90f4594228_img.jpg\) Retour risque et individu](#)

L'homme a besoin d'inutile.

SALUEE PAR LE MONDE ENTIER, LA TRAVERSEE DU PACIFIQUE A L'AVIRON EST UNANIMEMENT CONSIDEREE COMME L'UN DES EXPLOITS DU SIECLE.

Qu'allait chercher Gérard d'Aboville, seul sur son minuscule canot, ramant cent trente-quatre jours pour traverser le plus grand océan du monde ? Dix fois, il a cru, comme il l'a dit, que "c'était la fin", qu'il allait mourir. Il a maigri de quinze kilos. Il pouvait devenir fou de peur, de fatigue, de solitude. A l'arrivée, il pleurait d'épuisement. Qu'allait-il faire dans cette galère, le "crazy frenchman", comme l'ont baptisé les Américains qui, dans leur logique à eux, rappellent qu'il y a d'excellents avions qui, en quelques heures, relient le Japon aux Etats-Unis ? Mais pourquoi Edmund Hillary voulait-il, au péril de sa vie, gravir l'Everest, Herzog et Lachenal l'Anapurna ? Pourquoi Moitessier a-t-il appareillé pour tourner, sans escale et en solitaire, une fois et demie autour du monde ? Quelle bizarre idée a poussé Jean-Louis Etienne à chercher à atteindre le Pôle Nord, à pied, en tirant son traîneau ? Pourquoi s'aventurer, à dos de chameau, à travers les déserts ? Il existe des hélicoptères et des avions, des paquebots et des voitures tout terrain. Et même si d'Aboville désirait traverser l'océan de façon indépendante, rien n'empêchait ce marin d'embarquer sur un voilier et de naviguer confortablement, avec dix fois moins de fatigue, poussé par le vent.

Cyrano le disait déjà : "C'est bien plus beau lorsque c'est inutile." Mais est-elle inutile, cette démonstration de courage, d'obstination qui a stupéfié le monde ? Dans une recherche extrême d'austérité, d'authenticité, de vérité sans concession, sans faux-fuyant, le Morbihannais a choisi le moyen le plus lent de progresser sur la mer. Son canot était au ras des vagues, menacé de chavirer à la moindre déferlante. Il est difficile d'être plus près des éléments, d'être plus soumis à leurs lois. Le monde ne s'y est pas trompé : l'enthousiasme, l'émotion, le respect, l'admiration qui ont présidé à l'arrivée du héros du Pacifique étaient la plus éclatante réponse à la frime, aux magouilles, aux complaisances, aux mensonges qui forment une bonne partie de la trame de nos existences quotidiennes.

L'arrivée de d'Aboville faisait déferler un immense souffle de vérité. Personne ne s'y est trompé.

En même temps qu'une formidable leçon de courage et de volonté, l'exploit du rameur apporte, sur le plan technique, des enseignements : l'utilisation des désalinisateurs, la conception du canot, l'état physique de l'homme après une aussi longue épreuve, l'espoir que sa survie peut donner à des naufrages seront analysés par les spécialistes et les médecins.

J.M. Barrault "L'homme a besoin d'inutile". *Le Figaro*. 23-24 novembre 1991.

D'Aboville : l'anti-Bombard

NI HEROS, NI COBAYE, IL PREFERE LES ALIMENTS LYOPHILISES AU PLANCTON ET TRAVERSE LE PACIFIQUE A LA RAME POUR MIEUX APPRECIER LE BONHEUR D'ETRE A TERRE.

Un héros, d'Aboville ? "Ce que je fais ne sert à rien. On ne peut en tirer aucun enseignement", affirmait-il déjà en 1980, à l'issue de sa première expédition, sur l'Atlantique. Et il n'a pas changé. Il le sait : ses bateaux sont bien trop encombrants pour inspirer une nouvelle génération, plus fiable, de canots de sauvetage. Il ne se nourrit pas, non plus, avec les moyens du bord, mais à l'aide d'un stock d'aliments lyophilisés. D'Aboville n'est pas un cobaye. C'est une sorte d'anti-Bombard.

Il rame. Le mouvement le plus répétitif que l'homme ait jamais inventé avant le travail à la chaîne. "Qu'est-ce que je m'emmerde !" fut, du reste, l'un des ses leitmotivs tout au long de sa traversée. A contre-courant de la fureur de vaincre et du vocabulaire sportif tel qu'on le « superlativise » en général. "Gérard, c'est avant tout un ermite", confie l'un de ses proches. Pas un champion, au sens rebattu du terme. Sa traversée du Pacifique atteste une formidable force de caractère plus que de quelconques qualités athlétiques. "En dépit des apparences, ce n'est pas un exploit physique, assure son ami, le docteur Jean-Yves Chauve, qui l'assiste depuis le départ. [...] C'est la performance d'un homme mûr, le triomphe de la connaissance de soi et l'éloge d'une certaine forme de sagesse."

Rassurons-nous : la sagesse ne consiste pas encore obligatoirement à se tremper les os durant plus de quatre mois sur une coquille de noix lâchée en pleine mer. Ce serait même plutôt l'inverse, en cette fin de siècle dominée par le cocooning, l'assurance tous risques et l'épargne retraite. L'ère du matérialisme et du clinquant. De la prise en charge tous azimuts. Pour d'autres, néanmoins, le vent à tourné. On les nomme les "aventuriers de l'extrême", faute de meilleure définition. Gérard d'Aboville en est la figure de proue. Le dernier maillon d'une chaîne qui commence aujourd'hui lors des stages d'entreprise, où des cadres tout ce qu'il y a de plus performants pratiquent le saut à l'élastique au-dessus des gorges du Tarn. "On est ici en plein symbolisme, analyse le sociologue David Le Breton. La modernité ne nous donne pas suffisamment de raisons de vivre. En multipliant les repères, elle a engendré une crise du sens et des valeurs. Pourquoi sommes-nous sur terre ? Le déclin de la religion a accéléré le processus : on fabrique désormais du sacré avec l'épreuve. On va non plus vers

Dieu, mais vers soi-même. En côtoyant la mort, des types comme d'Aboville donnent un surcroît de sens à leur existence."

Henri Haget « D'Aboville : l'anti-Bombard », L'Express, 21-11-1991

Proposition de corrigé

La majorité des gens semble en désaccord avec les individus qui prennent des risques. En témoignent les questions que pose Barrault (*Le Figaro* du 23-24 novembre 1991) tant à propos de d'Aboville que d'explorateurs et alpinistes. En cela il est rejoint par Haget qui, dans *L'express* du 21-11-1991, intitule « D'Aboville : l'anti Bombard » son article où il explique cette incompréhension par le matérialisme ambiant qui pousse à mener une vie douillette en profitant des avantages offerts par la technologie moderne, à l'image de ce que font les Américains cités par Barrault. Pour ces derniers, les prises de risques relèvent en effet de la folie, ne serait-ce que par leurs conséquences négatives : problèmes de santé physique et mentale, la mort à tout moment. Cette folie est d'autant plus grave que pareils actes ne sont d'aucune utilité, ce qu'avoue d'ailleurs d'Aboville dans l'article de H.Haget.

Pourtant cette réprobation ne fait pas l'unanimité.

Nombreux sont en effet ceux qui louent semblables entreprises. Ainsi le docteur J.Y. Chauve, cité par Haget, affirme que la traversée qu'a effectuée d'Aboville est en fait une manifestation de maturité proche de la sagesse. Barrault donne une preuve supplémentaire de cette perception favorable par l'accueil unanimement enthousiaste fait à ce navigateur solitaire lors de son arrivée. Cela s'explique par plusieurs raisons. Tout d'abord Barrault estime que la prise de risque n'est pas inutile du tout puisque cette tentative, une fois analysée par des spécialistes, aura des retombées positives en technologie et en physiologie. Ensuite, fait remarquer le même journaliste, d'Aboville par son exploit s'inscrit dans une lignée d'illustres prédécesseurs qui ont tous choisi la difficulté en refusant les facilités techniques à leur disposition. Dès lors, ajoute Haget, ces hommes témoignent de qualités physiques et psychiques qui tranchent sur la vie menée par le commun des mortels. En fait, selon ce même journaliste, en côtoyant la mort de tels hommes donnent un supplément de sens à leur vie dans une société qui a perdu ses fondements traditionnels, dont la religion.

Vous ferez une synthèse concise, objective et ordonnée de ces trois documents concernant le mythe d'Icare.

Puis, dans un travail d'écriture personnelle, structuré, argumenté et illustré par des exemples précis pris dans le corpus, vos cours de l'année et vos lectures personnelles, vous vous demanderez si notre société a encore le goût du risque.

Document 1 . Ovide *Les Métamorphoses* Livre VIII, v.182-235

Document 2 Brueghel *La chute d'Icare* 1558

Document 3 Baudelaire Les plaintes d'un Icare, in *Les Fleurs du mal* (1857)

Document 1

Dédale, las de la Crète et de son long exil, plein de nostalgie pour son pays natal, était retenu captif par la mer. « Minos peut m'interdire les terres et les ondes, mais il me reste le ciel. C'est par là que nous irons. Même s'il possède tout, Minos ne possède pas les airs. » Il prononça ces mots, puis il appliqua son esprit à des techniques inconnues afin de transformer la nature. Le voici qui dispose des plumes en ordre en commençant par les plus petites, les longues sont suivies de plus courtes, de sorte qu'on dirait qu'elles s'étagent en pente. Le résultat est semblable à la flûte champêtre qui se forme peu à peu à partir de tuyaux inégaux. Il lie ensuite le milieu des plumes avec du lin et le bas avec de la cire. Une fois qu'il les a ainsi assemblées, il leur donne une légère courbure, afin d'imiter les vrais oiseaux.

Son fils Icare se tenait près de lui, et ignorant des dangers futurs, le sourire aux lèvres, tantôt il attrapait les plumes que l'air vagabond faisait s'envoler, tantôt il amollissait avec son pouce la cire blonde et, par ses jeux, gênait l'admirable travail de son père. Après avoir mis la dernière main à son ouvrage, l'artisan équilibra son corps sur ses deux ailes et en les agitant, se suspendit dans l'air. Il donna également des conseils à son fils : « Icare, dit-il, je te conseille de voler à mi-distance; si tu vas trop bas, l'eau alourdira tes ailes; si tu vas trop haut, le feu du soleil les brûlera. Vole entre les deux. Et je te recommande de ne regarder ni le Bouvier, ni l'Hélice, ni l'épée nue d'Orion. Garde la voie que je t'indique. » En même temps, il lui transmet l'art de voler et adapta à ses épaules des ailes inconnues de la nature. Au milieu de ce travail et de ces conseils, les joues du vieil homme se mouillèrent de larmes et ses mains de père se mirent à trembler. Il donna à son fils d'ultimes baisers et, s'élevant sur ses ailes, il

s'envola le premier, inquiet pour son compagnon, comme l'oiseau qui, du haut de son nid, a emmené ses tendres oisillons dans les airs. Le voilà qui l'encourage à le suivre et lui enseigne cet art dangereux: tout en remuant ses ailes, il observe celles de son fils. Un pêcheur à la ligne, un berger appuyé sur son bâton, un laboureur sur le manche de sa charrue les ont vus et en sont restés stupéfaits: ils ont pris pour des dieux ces hommes qui pouvaient traverser l'éther. Et déjà sur leur gauche, il y a Samos, l'île aimée de Junon (Délôs et Paros sont dépassées), à droite, il y a Lébinthos et Calymné riche en miel. L'enfant commence à se réjouir de son vol audacieux. Il quitte son guide et attiré par le ciel, prend un chemin plus haut. Le voisinage du soleil rapide amollit la cire odorante qui attachait ses plumes ; bientôt, la cire a fondu. Icare agite ses bras nus et, privé de son plumage, il n'a plus de prise sur l'air. Sa bouche qui crie le nom de son père est vite engloutie dans l'eau azurée qui porte à présent son nom. Quant à son malheureux père, il s'écrie:« Icare, Icare, où es-tu? En quel lieu irai-je te chercher? Icare! ». C'est alors qu'il aperçoit les plumes dans les ondes. Il maudit son art et enfouit le corps de son fils dans une tombe. La terre où il est enseveli a pris, depuis, son nom¹ .

Document 2

Chercher le tableau dans l'Internet. Par exemple :
<http://korkos.club.fr/01icare-grand.jpg>

Document 3

Les plaintes d'un Icare
Les amants des prostituées
Sont heureux, dispos et repus ;
Quant à moi, mes bras sont rompus
Pour avoir étreint des nuées.

C'est grâce aux astres nonpareils,
Qui tout au fond du ciel flamboient,
Que mes yeux consumés ne voient
Que des souvenirs de soleils.

En vain j'ai voulu de l'espace
Trouver la fin et le milieu ;
Sous je ne sais quel oeil de feu

¹ Dans l'Antiquité la mer Icarienne était la partie située à l'est de la mer Egée dont l'une des îles s'appelle encore de nos jours Icarie.

Je sens mon aile qui se casse ;

Et brûlé par l'amour du beau,
Je n'aurai pas l'honneur sublime
De donner mon nom à l'abîme
Qui me servira de tombeau.

Parmi les nombreux mythes, celui d'Icare, héros grec qui s'est abîmé dans les flots pour s'être trop approché du soleil, a fasciné tout particulièrement les deux poètes Ovide et Baudelaire ainsi que le peintre Brueghel. Il soulève la problématique suivante : quel sens donner à un mythe où des héros courent des risques qui les mènent à leur perte ? Après nous être intéressés au choix des motifs retenus, nous nous interrogerons sur les rapports que les documents établissent entre risque et progrès éventuels.

Les trois documents illustrent chacun à sa manière le mythe d'Icare et attribuent au héros des motivations différentes.

Si la page des *Métamorphoses* d'Ovide en relate l'histoire depuis la fabrication des ailes jusqu'à la fin tragique du héros, les deux autres documents s'inspirent fortement de ce texte dont ils retiennent les éléments qu'ils jugent significatifs.. Ainsi, *La Chute d'Icare*, tableau peint par Brueghel en 1558, ne reprend que la deuxième partie du texte du poète. Les trois personnages qu'il représente sur la toile ne sont autres que le pêcheur, le laboureur et le berger qui chez Ovide ont vu nos deux héros voler au-dessus de leurs têtes juste avant la chute d'Icare. La tête de ce dernier disparaît dans les flots comme le précisait Ovide parce qu'il s'est trop rapproché du soleil que l'on perçoit à l'arrière plan du tableau. Dans son poème « Les plaintes d'Icare », Baudelaire, quant à lui, fait parler son personnage lors de sa chute et ne retient plus guère de l'épisode que le soleil, l'espace et la disparition du héros qui n'aura même pas de tombe. Ce dernier élément renvoie d'ailleurs explicitement à la fin du poème d'Ovide chez qui Icare a donné son nom à la terre qui contient sa sépulture.

Dès lors se pose la question : pourquoi nos artistes ont-ils retenu ces aspects ? Ils ont été sensibles aux dangers inhérents à cette tentative et se demandent, plus généralement, pour quels motifs l'homme prend des risques. De fait, pourquoi Dédale a-t-il fabriqué des ailes ? Selon Ovide, la nécessité l'y forçait s'il voulait rentrer dans sa patrie et quitter la Crète où Minos le retenait prisonnier en surveillant la terre et la mer, ce à quoi font allusion ces mêmes

éléments chez Brueghel, notamment par la présence de plusieurs navires qui croisent le long des côtes. Le cas d'Icare est différent. Chez Ovide il incarne un jeune homme qui se laisse aller à la griserie de son pouvoir et fait fi des recommandations paternelles. Le risque est donc le propre de la jeunesse qui aime explorer une terra incognita, ce à quoi renvoie le vaste espace sur la toile de Brueghel. La même quête de la nouveauté motive le héros de Baudelaire, mais elle est transposée dans le domaine artistique où Icare est le double du poète qui cherche l'inspiration dans des domaines nouveaux. Les trois documents présentent donc des hommes mus par leurs pulsions qui les poussent au risque pour des fins différentes.

La diversité de ces motifs se retrouve dans l'ambiguïté du message que veulent nous livrer les trois artistes.

De fait, ces trois œuvres représentent-elles l'éloge ou la condamnation de l'ambition humaine ?

La célébration de l'homme et de ses capacités n'est pas à exclure. Ainsi Ovide présente Dédale comme un maître-artisan capable de réaliser des merveilles par son intelligence et ses dons manuels. Il en décrit avec minutie le travail, ne serait-ce que par le champ lexical de la technique. Grâce à cet artisan consommé, l'homme n'est donc plus enfermé dans les limites imparties par les dieux (représentés ici par Minos) et peut partir à la conquête de l'univers comme le prouvent les noms des îles que l'on survole. Il y a donc progrès évident. Ovide est rejoint en cela par Brueghel qui célèbre lui aussi l'activité humaine génératrice de progrès. Les villes portuaires situées en effet à gauche et à droite du tableau doivent leur éclat et leur richesse à des marchands qui engagent leur fortune dans des expéditions maritimes dangereuses non seulement par la vastitude des mers à traverser, mais aussi par la présence d'ennemis qui n'hésitent pas à s'emparer de force de ces vaisseaux armés de canons que nous reconnaissons facilement sur le tableau. Le risque est donc à la base du progrès.

Néanmoins, les documents semblent aussi dénoncer la démesure humaine. Baudelaire oppose le bonheur du corps repu par les plaisirs érotiques au rêve réprouvable de faire du neuf qui tarabuste les artistes. Malgré sa tentative, son héros sombrera dans l'anonymat des flots pour avoir reconnu trop tard sa mégalomanie qui le poussait à vouloir sonder l'univers, c'est à dire trouver tous les secrets de la Beauté. L'œil qui le surveille n'est pas seulement le soleil, mais aussi le destin qui condamne pareille tentative. En cela, Baudelaire n'est pas éloigné de Brueghel dont les personnages occupés à leurs activités, les lignes de force qui attirent le regard vers la gauche isolent Icare du commun des mortels. Il est déjà oublié comme le montrent l'indifférence des trois hommes à son égard et le peu que l'on voit encore de lui, alors que les activités humaines traditionnelles (commercer, labourer, pêcher, surveiller les troupeaux) sont immédiatement visibles. Pareille réprobation était en fait déjà présente chez

Ovide. Icare meurt non seulement parce qu'il a désobéi aux conseils pressants de son père, mais aussi parce qu'avec ce dernier il a voulu s'élever au-dessus de la condition humaine en cherchant à atteindre la partie du ciel réservée aux dieux, l'éther. Quand Dédale maudit son art, il comprend qu'il a été puni pour avoir fait preuve d'hybris, voler étant perçu comme une transgression des lois divines.

Les trois documents enseignent que si la prise de risque est inhérente à l'homme et semble méritoire, tout compte fait mieux vaut ne pas dépasser les limites imparties à la condition humaine, car l'échec est au bout de l'entreprise.

[!\[\]\(8992432513afb96f45a69bb5f0f74668_img.jpg\) Retour risque et individu](#)

Prérequis :

Qu'appelle-t-on l'affaire Dreyfus ?

Présenter rapidement Zola ainsi que son rôle dans cette affaire.

Répartir le travail suivant en groupes (chaque groupe répondant à une question de chacun des deux thèmes. Il traite donc deux questions.)

1. L'écriture au service d'une cause.

- a. Montrez que Zola s'engage personnellement et très fortement.
- b. Prouvez que le texte relève du registre polémique.

2. La dénonciation d'une injustice.

- a. Quelle est la thèse de Zola ?
- b. Quelles accusations formule-t-il et contre qui ?
- c. Quelles sont les valeurs qui sous-entendent son réquisitoire ?

[!\[\]\(d6ac313375c532b36cba9ed9067a1449_img.jpg\) Retour risque et société](#)

L'un des plus grands débats philosophiques de l'histoire a porté sur la question de la fin et des moyens. Et il s'est toujours trouvé des gens pour prétendre que la fin justifie les moyens, que les moyens, au fond, sont sans importance, l'essentiel étant d'atteindre le but fixé.

C'est pourquoi, disent-ils, si vous cherchez à bâtir une société juste, l'important est d'aboutir, et les moyens n'importent guère. Choisissez n'importe quel moyen pourvu que vous atteigniez votre but : ils peuvent être violents, ils peuvent être malhonnêtes, ils peuvent même être injustes. Qu'importe, si le but est juste ! Oui, tout au long de l'histoire, il s'est trouvé des gens pour argumenter ainsi. Mais nous n'aurons pas la paix dans le monde avant que les hommes aient partout reconnu que la fin ne peut être dissociée des moyens, parce que les moyens représentent l'idéal qui se forme, et la fin l'idéal qui s'accomplit. En définitive, on ne peut atteindre des buts justes par des moyens mauvais, parce que les moyens représentent la semence, et la fin représente l'arbre.

Il est étrange de constater que les plus grands génies militaires du monde ont tous parlé de la paix. Les conquérants de l'Antiquité qui se livraient à des théories dans le but d'aboutir à la paix, Alexandre, Jules-César, Charlemagne et Napoléon, recherchaient tous un ordre mondial pacifique. Si vous lisez de près *Mein Kampf*, vous découvrirez que Hitler affirmait que tout ce qu'il faisait pour l'Allemagne avait la paix pour objet. Et aujourd'hui les responsables du monde parlent éloquemment de la paix. Chaque fois que nous larguons des bombes sur le Nord-Vietnam, le président Johnson parle éloquemment de la paix. Comment expliquer ce paradoxe ? C'est qu'ils parlent de la paix comme d'un but lointain, comme d'une fin que nous visons, mais un jour il faudra comprendre que la paix n'est pas seulement un but lointain que nous nous fixons, mais un moyen qui nous permet d'arriver à ce but, nous devons nous fixer des buts pacifiques par des moyens pacifiques. Tout cela pour dire qu'en fin de compte moyens et buts doivent être cohérents, parce que le but préexiste dans les moyens et parce que les moyens destructeurs ne peuvent aboutir à des fins constructives.

... J'ai vu trop de haine pour vouloir haïr moi-même, j'ai vu la haine sur les visages de trop de shérifs, de trop de meneurs blancs, de trop de membres du Ku-Klux-Klan dans le Sud, pour vouloir haïr moi-même; et chaque fois que je vois cette haine, je me dis au-dedans de moi : la haine est un fardeau trop lourd à porter. Nous devons être capables de nous dresser contre nos adversaires les plus acharnés et leur dire : " Nous répondrons à votre capacité d'infliger des souffrances par notre capacité de supporter la souffrance. A votre force matérielle nous opposerons la force de notre âme. Faites de nous tout ce que

vous voudrez, et nous vous aimerons encore. En conscience, nous ne pouvons ni obéir à vos lois injustes, ni respecter votre système injuste, car la non-coopération avec le mal est une obligation au même titre que la coopération avec le bien. Jetez-nous donc en prison, et nous vous aimerons encore. Bombardez nos foyers et menacez nos enfants, et aussi difficile que cela puisse paraître, nous vous aimerons encore. Envoyez vos policiers casqués, à minuit, dans nos quartiers, entraînez-nous sur une route écartée pour nous laisser à demi morts sous vos coups, et nous vous aimerons encore. Envoyez vos propagandistes dans le pays tout entier et publiez partout que nous ne sommes pas mûrs, au point de vue culturel ou autrement, pour l'intégration. Mais soyez sûrs que nous vous aurons à l'usure par notre capacité de souffrance. Un jour, nous finirons par conquérir notre liberté. Et ce n'est pas seulement pour nous que nous conquerrons cette liberté, mais nous ferons tellement appel à votre cœur et à votre conscience que nous vous conquerrons aussi, et que notre victoire sera une double victoire.

MARTIN LUTHER KING *Révolution non violente*. Payot.

Prérequis :

- 1. Qui est Martin Luther King ?**
- 2. Qu'est-ce que le Ku Klux Klan ? Voir**
http://www.dinosoria.com/ku_klux_klan.htm et l'encyclopédie
Wikipedia
- 3. Evangile selon Saint Matthieu chap. 5, versets 38 à 48**

Questions

- 1. Quelles relations entretiennent les communautés noire et blanche à cette époque aux USA, d'après ce texte ?**
- 2. Quelle est la problématique abordée par ce texte argumentatif ?
Quelles sont les deux thèses en présence ?**
- 3. Quelle est la fonction du 3^{ème} paragraphe dans ce débat ?**
- 4. Qui prend des risques ? Lesquels ? Pourquoi ?**
- 5. Comment la rhétorique se met-elle au service de l'argumentation et de la persuasion ?**

Corrigé

Quelles relations entretiennent les communautés noire et blanche à cette époque aux USA, d'après ce texte ?

Les rapports sont d'ordre conflictuel dans la mesure où la société américaine (surtout celle du Sud) y apparaît comme divisée en deux parties (partis ?) qui ne se détestent. De fait, les Blancs y sont perçus comme étant des racistes qui refusent l'intégration des Noirs sous prétexte qu'ils « ne so[nt] pas mûrs, au point de vue culturel ou autrement ». Ils ont donc un net sentiment de supériorité raciale, ce qui les amène à la pratique de la ségrégation entrée dans les mœurs comme dans le droit puisque MLK parle de « lois injustes ». Le texte suggère que cette ségrégation suscite des révoltes qui entraînent en un cercle vicieux des représailles. Celles-ci sont le fait de Blancs qui agissent à titre privé, semi-officiel (les « meneurs ») ou dans le cadre de leurs fonctions exécutives (les « shérifs », représentants de la loi et de l'ordre moral blancs). Tous ces gens sont animés par la haine (le mot revient à plusieurs reprises au troisième paragraphe) et ne reculent devant aucun moyen. Sont ainsi évoqués ici les incarcérations, les intimidations, les passages à tabac, la propagande et même les bombardements. Ces derniers ne relèvent pas de l'hyperbole, mais de faits réels puisque de 1954 à 1966, le KKK fait exploser 70 bombes en Georgie et en Alabama et 30 dans le Mississippi. La situation est donc plus que tendue.

Quelle est la problématique abordée par ce texte argumentatif ? Quelles sont les deux thèses en présence ?

Il s'agit d'un texte argumentatif qui s'inscrit dans le cadre d'un débat (l'auteur emploie lui-même ce terme dès les premiers mots de cet extrait) sur les fins et les moyens. Ce débat a d'ailleurs donné lieu à une controverse notamment en France entre Sartre et Camus dans leurs deux pièces *Les mains sales* et *Les Justes*. Dès lors la problématique est évoquée à la fin du 1^{er} paragraphe : faut-il croire que « la fin justifie les moyens » parce que « les moyens sont sans importance, l'essentiel étant d'atteindre le but fixé » ? Selon les partisans de cette thèse, il ne faut pas hésiter à se salir les mains si l'on veut « bâtir une société juste ». MLK ne partage pas leur avis. Il le dit très nettement en employant le registre didactique à la fin du 2^{ème} paragraphe « on ne peut atteindre des buts justes par des moyens mauvais » et à la fin du 3^{ème} « les moyens destructeurs ne peuvent aboutir à des fins constructives ». En fait, comme l'indique le titre de son livre, il faut une *Révolution non violente*.

Quelle est la fonction du 3^{ème} paragraphe dans ce débat ?

Ce paragraphe appuie la thèse de MLK par des exemples précis à valeur historique incontestable. Il cite en effet des conquérants du passé comme Alexandre, Jules César, Charlemagne et Napoléon, se réfère à un passé tout proche avec le livre de Hitler *Mein Kampf* et renvoie son auditoire au présent qui fait alors l'actualité : le bombardement du Nord-Vietnam par les Américains sur l'ordre du président Johnson. Tous disaient vouloir la paix, mais pour l'obtenir faisaient la guerre. Or ils ne sont jamais arrivés à réaliser leur but qui consistait à établir « un ordre mondial pacifique ». Il s'agit donc d'autant de contre-exemples qui invalident la thèse adverse en prouvant que jamais la violence n'a pu servir la paix. Bref, la fin ne peut justifier les moyens.

Qui prend des risques ? Lesquels ? Pourquoi ?

Les deux parties concernées prennent des risques.

Les Blancs Ils risquent de :

subir les peines prévues par la justice, bien que légères

de voir les Noirs se venger

d'augmenter la haine des Noirs à leur égard.

MLK : il prend manifestement le parti des Noirs puisqu'il dit « nous » et non pas « eux ». En dénonçant ouvertement les injustices et les exactions commises par les Blancs, il risque de passer pour l'homme à abattre... Les risques qu'il court sont dès lors multiples :

1. Il risque de passer pour un doux rêveur qui veut répondre à la violence par l'amour : c'est de la folie pure car ce n'est pas ainsi que l'on change le monde, diront certains.
2. Il risque de s'aliéner les Blancs qui le tiendront pour responsable de tout : il sera un bouc-émissaire tout trouvé ; il passera pour un agitateur fauteur de troubles qui empêche la société de fonctionner normalement.
3. En condamnant le président Johnson, il risque de passer pour un mauvais Américain à un moment où les USA sont engagés dans une guerre où de nombreuses familles voient leurs fils mourir.
4. Il risque aussi de s'aliéner une partie des Noirs, ceux qui sont convaincus que seule l'action violente paie. Par exemple, les Panthères Noires.

5. Il risque enfin de voir monter le découragement dans ses rangs si les changements promis tardent à se réaliser. Le doute va alors s'installer, il perdra de sa crédibilité et ses partisans le quitteront, ne voyant plus en lui qu'un faux prophète.

Ces risques sont pris pour des raisons opposées.

Les Blancs cherchent en effet avant tout à conserver leurs privilèges, leur statut. Ils refusent donc toute évolution de la situation actuelle. Pour eux, évolution ou changement signifie en fait perte de prestige et retour en arrière.

MLK prend des risques parce qu'il en attend des progrès évidents. Tout d'abord, il espère la fin de la ségrégation raciale, ce qui revient à « conquérir notre liberté ». Pour cela, il demande à ses compatriotes noirs un progrès moral : leur raison doit l'emporter sur leurs pulsions, l'amour sur la tendance naturelle à riposter par la violence. Il attend d'eux qu'ils pratiquent la non violence, ce qui demande une grande maîtrise personnelle au vu des provocations qui se manifesteront tôt ou tard. En même temps, il clame haut et fort que cet exemple influencera les Blancs qui finiront par être persuadés de la justesse de cette cause. Eux-aussi progresseront dès lors moralement. C'est ainsi que sa « victoire sera une double victoire ». En fait, il lutte au nom d'une conception idéalisée de l'homme.

Comment la rhétorique se met-elle au service de l'argumentation et de la persuasion ?

Le style et le ton employés caractérisent un homme profondément convaincu de la justesse de sa thèse puisqu'il ne recule pas devant le lyrisme (expression vibrante des sentiments personnels) qui débouche sur une tonalité prophétique. Qu'il s'agisse du registre didactique avec les présents de vérité générale (« on ne peut atteindre des buts justes... la non coopération avec le mal est une obligation ») ou du futur prophétique qui parcourt le texte (« Nous n'aurons pas la paix dans le monde avant que les hommes aient partout reconnu que... un jour nous finirons par conquérir notre liberté...»). Mais surtout la force du discours tient à l'adresse constante aux interlocuteurs dans un jeu qui va du destinataire et revient à l'émetteur qui parle au nom de tout un peuple (« vous... nous ». A la cascade d'impératifs qui caractérisent l'attitude des Blancs (« Jetez-nous... Bombardez... Envoyez... entraînez-nous... ») dès lors perçus comme

étant l'incarnation du mal, répond la tranquille assurance de ce futur simple qui revient à trois reprises en fin de phrase « nous vous aimerons encore » où il sonne comme une chute et produit effet de surprise qui marquera les esprits en sonnante comme un programme.. A l'anaphore de « envoyez » répond l'anaphore de « nous vous aimerons ». A partir d'un moment les phrases vont crescendo et passent d'une ligne à deux, voire trois, traduisant ainsi l'enthousiasme et la force de la conviction grandissante de cette voix qui pour le moment clame encore dans le désert, mais qui sait qu'elle annonce la bonne nouvelle. En cela, MLK se montre à la fois disciple de Gandhi et pasteur qui connaît l'Évangile où il est dit, entre autres : « Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente lui l'autre aussi...Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent...Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous? » (Évangile selon Saint Matthieu chap.5)

Prolongements

1. S'intéresser à Rosa Parks et le mouvement pour les droits civiques aux USA.
2. Le même travail peut être réalisé à partir de Gandhi ou de Nelson Mandela.
3. Quels rapports le texte de MLK entretient-il avec celui de Gandhi que voici :

« En Occident, les gens pensent généralement que le devoir d'un homme est de promouvoir le bonheur de la majorité de l'humanité, et le bonheur est supposé signifier seulement satisfaction physique et prospérité économique. Si les lois de moralité sont brisées dans la conquête du bonheur, cela n'a pas beaucoup d'importance. L'objet à atteindre étant la satisfaction de la majorité, les Occidentaux pensent qu'il n'y a aucun mal si celui-ci est atteint au détriment de la minorité. Les conséquences de cette ligne de pensée sont inscrites en grand sur la face de l'Europe.

Cette recherche exclusive d'un bien-être physique et économique sans tenir compte de la moralité est contraire à la loi divine, comme quelques hommes sages

de l'Occident l'ont montré. L'un d'eux était John Ruskin qui exprime dans son livre « Unto This Last » que les hommes ne peuvent être heureux que s'ils obéissent à la loi divine.

De nos jours, nous Indiens, cherchons à tout prix à imiter l'Occident. S'il est nécessaire d'imiter les vertus de l'Occident, tous admettront que nous nous devons éviter toutes les mauvaises choses, et les standards occidentaux sont, sans aucun doute, souvent mauvais.

Les Indiens d'Afrique du Sud sont réduits à une misérable situation. Nous nous expatrions pour gagner de l'argent, et en essayant de devenir riches rapidement, nous perdons de vue la moralité et oublions que Dieu jugera tous nos actes. L'intérêt personnel absorbe nos énergies et paralyse notre capacité de discernement entre le bien et le mal. Le résultat est, qu'au lieu de gagner quelque chose, nous perdons tout bénéfice en restant en pays étranger, ou au moins, nous n'en prenons pas tout le profit escompté. La moralité est un ingrédient essentiel dans toutes les confessions du monde, et autant que la religion, notre bon sens nous indique la nécessité d'observer la loi morale. D'après Ruskin, nous ne pouvons être heureux qu'en respectant cette loi. »

Gandhi Préface des *Ouvriers de la dernière heure*



[Retour risque et société](#)

Frankenstein

1. **Présentez en quelques lignes l'auteur et le contenu du roman.**
2. **Comment expliquez-vous le sous-titre du roman ? (Pour cela, renseignez-vous sur le personnage en cliquant par exemple sur le site suivant <http://grenier2clio.free.fr/grec/promethee.htm>) Quel rapport entretient-il avec cet extrait ?**

Prométhée est un héros mythologique grec qui passe pour le créateur de la race humaine qu'il conçut à partir de la terre et de l'eau. Il était doté de connaissances universelles, puisqu'il connaissait aussi bien l'astronomie, les mathématiques, la médecine, la métallurgie et la navigation. Comme il avait trompé Zeus lors d'un sacrifice, le dieu suprême punit les hommes en leur retirant le feu. Prométhée se rendit dans l'Olympe où il le déroba et le rapporta aux hommes. Zeus se vengea en faisant créer par les dieux Pandore, la plus belle de toutes les femmes, qui allait apporter le malheur à l'humanité par sa curiosité. Prométhée fut puni en étant enchaîné nu à une colonne dans les montagnes du Caucase où un vautour vorace lui dévorait le foie toute la journée. Et il n'y avait pas de terme à sa souffrance, car toutes les nuits son foie se reconstituait.

Les rapports qu'il entretient avec le roman et surtout ce passage sont évidents. Comme lui, le docteur Frankenstein est un savant qui domine de nombreuses connaissances dont témoignent « les instruments » à sa disposition et les références anatomiques (« muscles, artères... ») qui font de lui aussi une espèce de médecin. Comme Prométhée, le docteur veut donner vie à un être humain, bien qu'il s'y prenne de façon différente : à partir de cadavres. Le feu que Prométhée a donné aux hommes et qui a permis l'essor de la technique est remplacé ici par le terme « étincelle » qui, au vu des instruments à sa disposition, renvoie à l'électricité (la pile Volta date en effet de 1800 et notre roman de 1817 ; en outre en 1775 il avait mis au point un électrophore perpétuel qui une fois chargé semblait pouvoir produire sans fin des décharges électrostatiques). Qui plus est, Frankenstein cherche à créer un homme de toute beauté (relever les termes qui le prouvent, dans le 2^{ème} §), ce qui n'est pas sans rappeler le mythe de Pandore. Le foie dévoré la nuit et qui se reconstitue le jour est le double symbole du remord de Frankenstein effrayé par ce qu'il vient de faire tout comme de l'ardeur qui le brûle « depuis près de deux ans... sans relâche ».

3. **En fait, avec qui Frankenstein voulait-il rivaliser ?**

Frankenstein cherche à rivaliser non pas tant avec Prométhée qu'avec

Dieu lui-même en se prenant pour le créateur d'une nouvelle espèce vivant sur terre. Le prouvent de nombreux termes et expressions qui parsèment le texte : « mon œuvre terminée, la créature , je m'étais forcé de former, l'être que j'avais créé, j'avais donné la vie ». Il imite Dieu dans la mesure où il crée un être à l'image de l'homme (puisqu'à partir de cadavres humains) tout comme Dieu a créé l'homme à sa propre image et ressemblance. En outre, de même que Dieu a donné vie à Eve à partir du corps d'Adam, Frankenstein crée un être à partir d'autres êtres. Enfin, il veut même faire mieux que Dieu puisqu'il cherche à donner la vie à ce qui est mort, à créer un être vivant à partir de plusieurs cadavres, sélectionnés pour la proportion de leurs membres et la beauté de leurs traits (§2). Bref, il cherche à dépasser les limites imparties aux hommes dont il nie la finitude en les ressuscitant avant l'heure...

4. A quoi voit-on son échec ?

Il a travaillé pendant deux ans en se privant *de repos et d'hygiène* et avec une ardeur *immodérée* pour donner corps à un *rêve*. Il a convoqué tout son savoir, la technique la plus moderne dont il dispose (*les instruments* du 1^{er} §) et son sens esthétique comme en témoignent les termes mélioratifs « *proportionnés, beauté, noir brillant, blancheur de nacre, merveilles* ». Et pourtant, le résultat n'est pas à la hauteur des espérances. En effet, les termes dépréciatifs ne manquent pas pour qualifier le résultat de ses travaux, ce que révèle la présentation d'un corps jugé *horrible* par ses *orbites d'un blanc terne, son teint parcheminé, ses lèvres droites et noires* : si les noms communs renvoient à notre humanité, les adjectifs, eux, traduisent la différence et donc l'échec. Alors qu'au début, il parlait de son *œuvre*, au 3^{ème} § il n'est plus question que du *monstre que j'avais créé* et qui n'a plus qu'un *visage horrible* proche de celui d'une *momie* (fin 4^{ème} §) qui fait de lui la laideur incarnée. Bref, alors que dans la Genèse « Dieu vit tout ce qu'il avait fait et voici, cela était très bon », Frankenstein qu'il a créé une horreur qui dépasse tout ce qu'un esprit inventif comme Dante a pu imaginer : la réalité dépasse la fiction et au lieu d'être dans l'Eden en compagnie de sa créature comme Dieu (Genèse chap.3,v.8), il se retrouve plongé dans *un enfer* (§5).

5. Quels sens donnez-vous à son rêve ?

Le rêve qu'il fait relève du cauchemar. En effet, toutes les images qu'il y voit se rapportent à la mort : sa fiancée Elizabeth en a déjà *la lividité* et elle se métamorphose en *le corps de [s]a mère morte* ; elle est en outre enveloppée dans *un linceul*, et, qui pis est, les vers sont déjà à l'action pour leur œuvre destructrice. Frankenstein s'est jeté sur son lit pour trouver l'oubli, mais il est poursuivi par sa conscience morale qui ne le laisse pas en paix. Il semble avoir le pressentiment que son œuvre puisse lui échapper un jour et semer la mort dans son entourage. Le cauchemar devient presque réalité lorsqu'il aperçoit, une fois réveillé, sa créature qui *soulevait le rideau du lit* comme si elle avait

l'intention de le tuer. En fait, il devait être à demi conscient, dans une phase de préréveil qui l'a fait assimiler son rideau au linceul. Son lit a donc failli devenir sa tombe. En réalité, on est en droit de proposer une autre version de ce rêve. Certes, Frankenstein est toujours obsédé par ce qu'il a commis, mais sa créature n'est pas aussi mauvaise qu'il le croit. En effet, elle le fixe des yeux comme un enfant son père, essaie de lui parler, esquisse un sourire (que le savant prend pour une grimace menaçante) et lui tend la main comme pour entrer en contact physique avec lui. Il n'est donc pas un monstre dans son essence profonde, mais seulement aux yeux de son créateur. Il ne le deviendra que lorsqu'il se verra rejeté par l'auteur de ses jours. Le rêve est donc aussi significatif de la complexité des relations qu'entretiennent les deux personnages.

6. Quelle est selon vous l'actualité de ce passage ?

Malgré le style qui sent son époque romantique frénétique « lugubre nuit de novembre...l'approche du cadavre démoniaque... », le problème posé par ce texte est d'actualité. Il aborde en effet le thème de l'hybris, démesure déjà réprouvée par les Grecs et qui consiste à vouloir dépasser la condition humaine par des recherches et expérimentations risquées. Le scientifique a-t-il, au nom de la liberté de recherche et de la nécessité du progrès le droit de faire ce qu'il veut ? Ne doit-il pas réfléchir et agir conformément à une éthique ou à une morale aux règles strictes ? Faute de quoi, l'on se dirige tout droit vers des dérives qui pourraient se révéler dangereuses, telles que le clonage, l'eugénisme pratiqué à des fins politiques ou encore la métamorphose de notre nature humaine par une intervention sur des gènes. C'est la responsabilité du savant que ce texte met en avant. En voulant se débarrasser des interdits, ce dernier ne risque-t-il pas de jouer à l'apprenti sorcier, de voir son œuvre lui échapper car utilisée à des fins initialement non prévues ? En un mot, le texte semble condamner tous ceux qui, comme Frankenstein, veulent s'ériger en juges de leurs propres actions, être semblables à des dieux qui agissent par delà le bien et le mal. La preuve n'en est-elle pas donnée par le commun des mortels qui confond Frankenstein et le monstre en une seule entité, de nos jours ? Faisant de ce savant le symbole même du monstre par excellence...

Prolongement : Etudiez le tableau de Moreau en fonction de ce que vous savez maintenant de Prométhée.

http://www.musee-moreau.fr/pages/page_id18785_u112.htm

 Retour risque et progrès scientifique

Lecture de l'image

Prérequis : *L'Eve future* de Villiers de l'Isle-Adam, *Métropolis*, de Fritz Lang et le mythe de Prométhée. Avoir lu un résumé détaillé du livre de Shelley.

Que voyez-vous sur l'image ?

Cette image est en fait une affiche qui comporte texte et représentation iconographique.

Le texte comporte les informations traditionnelles destinées au lecteur intéressé par ce qui se révèle être une incitation à se rendre à un spectacle musical jouée par une école de musique d'un niveau certain (le lien nous permet d'arriver jusqu'à cette dernière, située à Los Angeles). A cette fin, il indique, conformément à l'habitude, les jours et les heures de représentation, les prix pratiqués et l'adresse où se rendre. La police utilisée pour ces renseignements est traditionnelle puisque horizontale, centrée et en script. Il n'en est pas de même du texte qui surplombe le dessin. En effet, on a certes cherché à donner des informations : l'auteur de l'ouvrage et le titre de la comédie musicale sont indiqués. Mais cela a été effectué avec une recherche plus artistique, puisque l'on a choisi les italiques et une présentation non rectiligne (sérieusement incurvée en fait). En outre, le titre est en une taille supérieure à celle du nom de l'auteur. De ce dernier on indique le prénom et le nom, mais les deux références sont écrites de façon chaotique puisque le prénom est penché et semble heurter le nom disposé horizontalement.

En ce qui concerne la représentation iconographique, il faut remarquer le parti pris du noir et du blanc, couleurs qui contrastent. Le fond est noir et le motif représenté blanc. Il occupe d'ailleurs la partie plus centrale de l'affiche et en proportion cela représente environ les deux tiers. On reconnaît assez vite le torse d'un homme avec ses côtes, le bras droit prolongé de sa main, cependant que le bas ventre est remplacé par une tête d'homme penchée aux yeux fortement cernés de noir, couleur que l'on retrouve sur sa joue et sur ses lèvres d'où paraissent sortir des dents. Le front se confond avec le ventre blanc. De la tête partent de longs filaments blancs qui dessinent autant d'arabesques. Au dessus de ces derniers, l'on distingue un crâne d'homme vu de face et penché.

Quels rapports pouvez-vous établir entre cette image et le texte étudié ?

L'affiche est très riche car tout relève d'un choix délibéré. L'opposition entre le noir et le blanc rappelle ainsi la nuit où le docteur Frankenstein a créé un être à la semblance de l'homme, lors *d'une lugubre nuit de novembre...à une heure du matin et à la lueur d'une bougie à demi éteinte*. Ce qui explique que l'on ne voie pas l'ensemble de la créature. Les filaments évoquent tout aussi bien les cheveux longs (on est en plein romantisme et la mode est à ce genre de coiffure chez les hommes) que les fils (électriques ou non) et, par métonymie, les instruments mentionnés allusivement et vaguement par le texte.

La tête disjointe du corps auquel il manque d'ailleurs le bras gauche méritent trois explications. D'abord ces éléments corporels renvoient aux différents cadavres sur lesquels le docteur Frankenstein a prélevé les organes les plus beaux pour créer un être harmonieusement proportionné, comme le prouvent maints termes utilisés dans le premier paragraphe. Ensuite, il a fallu les joindre en un tout, ce qui demande du temps et rappelle l'obsession du docteur puisqu'il y a travaillé sans relâche pendant deux ans. Enfin, n'oublions pas que Frankenstein avait aussi commencé à fabriquer une compagne pour sa créature. Il aura donc fallu bien des cadavres, ils sont suggérés par le crâne.

Cette présence de la mort est aussi à mettre en relation avec le rêve que fait le narrateur, rêve qui tourne au cauchemar et où la mort apparaît à deux fois, sous les traits respectifs de sa fiancée et de sa mère. De même la mort est omniprésente au fil des pages, puisque le monstre sera à l'origine de plusieurs morts : le frère, la femme, le père de son créateur sans compter ce dernier.

Quelle est l'actualité de cette image ? Servez-vous pour cela de vos recherches.

Le contraste entre le noir et le blanc suggère une tentative démoniaque et secrète de donner la vie à partir de la mort. Elle traduit une opposition entre le Bien et le Mal, ce dernier l'emportant finalement. Le sous-titre du roman *Le Prométhée moderne* rappelle le mythe selon lequel ce héros aurait créé la race humaine en mêlant de la terre et de l'eau. Il a, en outre, dérobé le feu aux dieux pour l'apporter aux hommes : il a donc dérangé l'ordre établi par les divinités qui ont fixé des limites à ne pas transgresser. Il a été puni en conséquence. Frankenstein agit de même : il crée un nouvel être auquel il donne la flamme de la vie, mais il en sera puni par les morts qui jalonneront sa vie. Son malheur est d'avoir voulu rivaliser avec Dieu, ce qui se voit notamment aux côtes et à au crâne, allusion probable à Eve sortie de la côte d'Adam. Qui pis est, il a même voulu le surpasser, puisqu'il donne la vie à partir de la mort. Frankenstein dépasse donc les limites imparties aux hommes et sa démesure, son hybris, le perdra.

Ce mythe hante l'imaginaire humain. En témoignent tant les nombreux tableaux qui représentent Prométhée que les œuvres littéraires ou

cinématographiques que ce roman a suscitées. Villiers de l'Isle-Adam avec son roman *L'Eve future* reprend à son compte cette tentative de créer une femme parfaite qui joindrait à la beauté de son corps l'intelligence qui lui faisait défaut aux yeux de son amant. L'histoire de Frankenstein a aussi intéressé les cinéastes. Qu'il s'agisse de Fritz Lang qui en a donné une variante dans *Métropolis* ou de la floraison de films qui ont Frankenstein pour titre (James Whale en 1931 avec *Frankenstein*, Mel Brooks et son *Frankenstein Junior* en 1974, pour n'en citer que deux.)

Dès lors, comment ne pas penser aux transplantations d'organes (notamment le cœur) comme aux recherches entreprises pour modifier le génome humain et pour cloner l'être vivant ? L'homme souhaiterait-il acquérir l'immortalité ? Les chercheurs et les scientifiques ne voudraient-ils pas rivaliser avec Dieu en créant un être sain, immunisé contre les maladies et à l'abri du vieillissement corporel ? La cryogénéisation de certains Américains indique, par ailleurs, que l'on espère revenir de la mort à la vie, vaincre la mort comme l'a fait le docteur Frankenstein. Or jusqu'à présent ces tentatives n'ont pas abouti. Les clones, en effet, n'ont pas survécu longtemps, comme s'ils étaient marqués par le signe de la mort présent sous la forme du crâne dans l'affiche. Mais qui nous dit que nous n'y arriverons pas un jour, à l'instar des transplantations cardiaques ? Dès lors, se posera aussi le choix des bébés à la carte, avec ce que cela implique comme problème identitaire chez un être conçu non pour lui-même, mais en fonction d'un idéal parental qu'il est censé satisfaire. Nous ne sommes donc plus très loin du roman d'Aldous Huxley *Le meilleur des mondes*.

En fin de compte, tout cela révèle que la nécessité d'une éthique s'impose dans le domaine de la recherche, ne serait-ce que pour éviter des dérives politiques proches d'un certain eugénisme qui condamnerait tout ce qui n'est pas lui...

Quelle portée symbolique peut-on attribuer à cette image et au texte ?

Par l'opposition simpliste entre le noir et le blanc et la dislocation de corps humains, l'image paraît exprimer une certaine réprobation devant de telles expérimentations qui sont perçues comme relevant de la folie. L'affiche montre que tout homme porte en lui la tentation de dépasser la condition humaine et que chaque savant risque de vouloir être le seul juge de ce qu'il cherche et fait. En fait, si le désir de créer de la beauté n'est pas répréhensible et traduit une pulsion esthétique (d'où la belle arabesque qui reproduit le nom Frankenstein), texte et affiche renvoient au monde de la monomanie d'un esprit dérangé. Effectivement le docteur Frankenstein a travaillé sans arrêt nuit et jour pendant deux années pleines à réaliser son dessein (il était donc dans un état second, comme le révèle sa fébrilité au début du texte). Autre preuve de sa folie, le télescopage du prénom et du nom de l'auteur du roman qui montre que quelque chose ne fonctionne plus harmonieusement en lui, à l'image d'ailleurs de ses cheveux désordonnés et négligés.

Le contraste entre le noir et le blanc suggère une tentative démoniaque et secrète de donner la vie à partir de la mort. Elle traduit une opposition entre le Bien et le Mal, ce dernier l'emportant finalement. Le sous-titre du roman *Le Prométhée moderne* rappelle le mythe selon lequel ce héros aurait créé la race humaine en mêlant de la terre et de l'eau. Il a, en outre, dérobé le feu aux dieux pour l'apporter aux hommes : il a donc dérangé l'ordre établi par les divinités qui ont fixé des limites à ne pas transgresser. Il a été puni en conséquence. Frankenstein agit de même : il crée un nouvel être auquel il donne la flamme de la vie, mais il en sera puni par les morts qui jalonnent sa vie. Son malheur est d'avoir voulu rivaliser avec Dieu, ce qui se voit notamment aux côtes et à au crâne, allusion probable à Eve sortie de la côte d'Adam. Qui pis est, il a même voulu le surpasser, puisqu'il donne la vie à partir de la mort. Frankenstein dépasse donc les limites imparties aux hommes et sa démesure, son hybris, le perdra.

[!\[\]\(8e5f660ab0fc8a458c6b01dae5bd68a8_img.jpg\) Retour risque et progrès scientifique](#)

Clarifions.

1. Que signifient les mots ou expressions suivants : *la bioéthique* (§1) ; *le postulat de cette thèse de type scientifique* (§3) ; *la génétique* (§3) ; *la cartographie du génome humain* (§3) ;
2. Comment comprenez-vous les affirmations suivantes :
 - a. *Je suis un rationaliste convaincu* (§3) ;
 - b. *De curative et préventive qu'elle était, la médecine pourra devenir prédictive* (§33)
3. Quel rapport établissez-vous entre les termes *eugénisme* et *nazisme* ?
4. Quelle différence faites-vous entre *eugénisme* et *procréation assistée* ?

Approfondissons.

1. Comment comprenez-vous le titre de l'article ?
2. A quoi fait allusion l'expression *l'ancien grand maître de la Grande Loge de France* ? (§2)
3. Pourquoi y a-t-il des mots et expressions entre guillemets ?

Reformulons

1. Ce texte est de type informatif : à quoi le voyez-vous ? Et pourtant il renvoie à une controverse : montrez-le.
2. Repérez successivement la thématique abordée, la problématique soulevée, les thèses en présence et les arguments retenus de part et d'autre.
3. Comment la mise en page de ce texte rend-elle compte de la structuration de la pensée ?
4. L'auteur de cet article est-il neutre ou laisse-t-il transparaître sa préférence ? Justifiez votre réponse.
5. Reformulez brièvement ce texte en n'en conservant que les idées essentielles. N'oubliez pas les connecteurs logiques. (le travail est fait sur le site Magister : <http://www.site-magister.com/bts/vocabulaire.htm>)

Réponse à la question : Quel rapport établissez-vous entre les termes *eugénisme* et *nazisme* ?

Dans l'esprit de la plupart des gens, le terme eugénisme appelle le vocable nazisme et ce non pas tant pour la rime que pour la crainte des pratiques mise en œuvre. En effet, par eugénisme on entend actuellement un ensemble de méthodes qui visent à limiter ou même à éliminer les gènes jugés défavorables afin d'avoir des êtres humains physiquement et mentalement bien portants. En soi, la pratique semble bonne, mais elle s'applique très vite à un comportement moralement condamnable : les gènes étant héréditaires, on doit ou travailler sur le patrimoine génétique humain ou interdire à des individus handicapés physiquement ou mentalement de se reproduire. Dans le second cas, on stérilisera ou mettra à mort par le biais de l'euthanasie. Dans le premier cas, il faudra savoir ce que l'on entend par individu sain.

Dès lors comment ne pas songer au nazisme qui a voulu créer une race supérieure par différents procédés ? Ainsi dès 1933 a été promulgué, en Allemagne, un décret destiné à préserver les générations futures de maladies héréditaires. Puis l'on a mis en place le programme T4, terminologie destinée à masquer la pratique de l'euthanasie forcée sur des malades jugés incurables de même que l'on s'est mis à éliminer par le biais d'un prétendu « traitement particulier » (Sonderbehandlung) les malades indésirés. C'est ainsi qu'à partir de 1940 on a pratiqué la stérilisation puis le gavage de handicapés mentaux qui étaient pourtant en bon état physique. Toujours à des fins d'eugénisme, a été décidée l'élimination de races prétendues inférieures : Polonais, Russes, Juifs et Tsiganes. Pour assurer l'avenir d'une race supérieure, on a aussi créé des camps de reproduction, les fameux Lebensborn (mot à mot : source de vie) où des femmes mariées ou non pouvaient venir accoucher dans l'anonymat à condition de répondre à des critères raciaux précis (cheveux blonds, yeux bleus...), où des officiers SS pouvaient s'accoupler à des femmes « racialement pures »...

L'on craint donc de nos jours que la pratique de l'eugénisme à des fins humanitaires ne connaisse une dérive raciale par des manipulations humainement inavouables.

[↑](#) Retour risque et progrès scientifique

Document 1

Vémars. Lundi 21 juillet

Premiers pas de l'homme sur la Lune et moi, dans ce jardin, je fais mes premiers pas de convalescent, bien faible encore, respirant, comme je boirais, une brise qui sent le foin et l'œillet. Les autos grondent encore au loin, mais je ne les sens plus. Mes premiers pas... mes derniers pas ? Je le sais et je me le répète sans y croire. Tel est même dans le grand âge notre pouvoir de renouvellement sans fin : l'insecte humain ne se décourage jamais et recommence de grimper.

Tous les miens ont passé la nuit devant l'écran de la télévision. Je me contente ce matin de la radio, admirant certes ce pouvoir illimité qui a été donné aux hommes, mais songeant qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner la Lune s'il vient à perdre la Terre. Or, il la perd. Comme le Rhin empoisonné, ses milliers de poissons le ventre en l'air n'ont-ils guère ému que les peuples riverains ? Quel rapport avec la conquête de la Lune ? C'est la même exigence aveugle que rien n'arrête dans aucun ordre et quoi qu'il en doive coûter... [...]

Mercredi 23 juillet

Personne, à ma connaissance, n'ose le dire. S'il avait existé un drapeau européen, il aurait dû flotter à côté de celui des États-Unis sur la Lune où il y a maintenant les traces d'un pied d'homme. Cela n'enlève rien à la gloire des États-Unis, seuls capables par leur supériorité dans tous les ordres de la connaissance et de la technique et par leurs ressources illimitées de réaliser le rêve de Wernher von Braun.

Parmi les millions d'Anglais qui virent sur leur petit écran les premiers hommes occuper la Lune, y en eut-il beaucoup pour se souvenir qu'avant d'être le père des fusées Apollo, von Braun avait été celui des V2 en lesquels Hitler espéra jusqu'à la fin pour mettre les Anglais à genoux et qui accumulèrent à Londres les destructions et qui y firent tant de victimes ? Le prisonnier de guerre Wernher von Braun et son équipe devenus citoyens Américains, exorcisés de leur démon, se vouèrent désormais à la conquête pacifique des planètes.

Document 2

Un certain nombre d'explications à l'aventure spatiale des hommes peuvent être avancées. Elles se situent sur différents plans.

Au niveau le plus profond, se tiendrait une sorte de rêve collectif enfoui au creux des soutes de la “ nature humaine ” et qui conduirait l'espèce à tenter d'échapper à sa condition, à toujours vouloir prendre son envol, à transgresser les frontières de sa demeure terrestre. Icare, Cyrano de Bergerac et quelques autres sont appelés à la barre pour témoigner de cette pulsion profonde. Un tel désir venu des profondeurs alimenterait les mythologies les plus anciennes. Il rejoindrait aujourd'hui la question de la technique dans la mesure où, en la confiant à l'homme (sous la forme du feu... celui des fusées ?), Prométhée aurait conféré à ce dernier un destin diabolique, le portant à la démesure. Hypothèses par définition invérifiables, indiscutables et donc non scientifiques. Prenons comme telle l'idée d'un éventuel désir collectif d'évasion, d'une possible tension vers l'ailleurs, d'un irrationnel “ en manque ” d'infini, d'une aspiration à sortir, à échapper à la finitude.

Deuxième galerie située à proximité de la veine précédente : celle du besoin qu'éprouverait l'homme contemporain à retrouver, dans un ciel qu'il sait désormais vide d'une présence divine, dans un cosmos où les grands mythes ont perdu de leur force explicative devant les avancées du savoir scientifique, une forme renouvelée d'élévation, de transcendance dont il serait lui-même le créateur. L'aventure spatiale constituerait alors, aux yeux des hommes, l'amorce et la promesse d'un nouveau grand récit. Ce serait une deuxième source qui alimenterait non plus tellement une conquête de l'espace, mais une quête vieille comme l'humanité, celle de sa propre origine, de son identité, de sa spiritualité. L'aspect scientifique de l'aventure spatiale trouverait ici sa légitimité. Elle pourrait constituer un des éléments d'une tentative nouvelle d'explication globale, de fiction renouvelée pour retrouver le Sens. La science n'est-elle pas déjà créatrice de simulations, de modélisations et donc de représentations sur la grande scène de l'imaginaire où elle-même en retour s'abreuve ! Sans doute tenons-nous ici une des explications du fait que le développement des sciences et techniques spatiales échappe à ces nouvelles angoisses engendrées par d'autres technosciences, en particulier celles qui touchent au noyau de la matière et aux ressorts du vivant. L'espace comme nouvelle promesse.

Troisième veine, moins souterraine celle-ci, et de formation plus récente, que l'on pourrait appeler la “logique de l'ingénieur ” ou encore “ positivisme pas

mort ”. De toute évidence, les nations qui ont acquis la capacité de participer à l'aventure spatiale correspondent à la nomenclature des pays riches et de quelques-uns, moins riches mais puissants par leur taille ou leurs ambitions, disposant d'une élite formée à l'accès aux connaissances scientifiques et aux technologies de pointe. Ce sont des contrées où “ l'esprit technicien ” est très présent dans la culture des “ décideurs ”. Et cet esprit y porte l'empreinte profonde d'une forme de néopositivisme, c'est-à-dire d'une manière de penser l'évolution de nos sociétés selon l'équation : progrès technique = progrès social = progrès tout court = bonheur en perspective. Nul doute, en effet, que la quasi-totalité des ingénieurs engagés dans les projets spatiaux portent en eux une foi non ébranlée dans un progrès technique nécessairement bon pour l'humanité. Cette idéologie technicienne inspire les états-majors des agences publiques et des services gouvernementaux aussi bien que des entreprises industrielles intervenant dans ce domaine. Elle est certainement, avec le grand plaisir qu'ils éprouvent à mettre en œuvre des logiques abstraites, à développer des projets complexes, à se risquer aux limites des savoir-faire pour pénétrer les milieux extrêmes, un des ressorts les plus tendus de la conquête spatiale.

Roger LESGARDS, *Conquête spatiale et démocratie*,
Presses de Sciences Po, Paris, 1998.

Document 3 L'homme aux semelles de plomb, l'homme aux semelles de vent... Le coeur et l'âme du premier se consomment de désir pour l'insoutenable légèreté de l'espace. Quant à son esprit, il a depuis longtemps rompu les derniers fils qui le retenaient à la Terre. Le second ne tient pas en place. Avidé de nouveaux territoires, de nouvelles découvertes, c'est un aventurier, un conquérant ambitieux, orgueilleux, d'une curiosité insatiable. Et courageux, ce qui ne gâche rien.

L'homme aux semelles de plomb et l'homme aux semelles de vent sont les deux faces de la pièce de monnaie avec laquelle nous paient les promoteurs de ce qu'il est désormais convenu d'appeler “ la conquête spatiale ”. Du premier, nous sommes censés avoir hérité le désir fou de s'élever dans les cieux pour poursuivre la quête physique, mystique, spirituelle chevillée au corps de l'humanité. Le second nous a légué son esprit d'aventure, sa faim de nouveaux territoires, son besoin de conquête. La science a fait le reste, en nous offrant l'accès à l'espace. Compte tenu de notre glorieux héritage, refuser ce cadeau reviendrait à renier notre humanité. Conclusion : nous ne pouvons pas ne pas aller dans l'espace. CQFD (1).

Il est des humains parfaitement à l'aise dans leurs semelles en caoutchouc et qui, pour rien au monde, ne quitteraient leur Terre douillette. Selon 86 % d'entre nous, passer quelques jours dans l'espace au prochain siècle sera possible; 66 % vont plus loin et estiment qu'y naître sera une routine. En revanche, demandez-

leur s'ils sont prêts à aller dans l'espace et à y accoucher: 50 % accepteraient d'y faire un tour et 25 % que leur enfant y vienne au monde “ *Certes, nous sommes très bien sur Terre, commente Jean-Jacques Salomon, philosophe des sciences et professeur au Conservatoire national des Arts et Métiers, mais il y a dans les mythes de l'humanité, comme celui d'Icare, le rêve de s'arracher à la terre, à la pesanteur. On y trouve aussi, comme dans l'histoire de Phaéon, l'idée de s'approcher du Soleil. Le mythe de l'évasion terrestre - Cyrano de Bergerac, le baron de Münchhausen - parcourt l'humanité depuis les origines et a certainement été exploité par les gens qui ont fait les premières recherches sur les fusées* ”. [...]

Depuis, la science a prêté sa boîte à outils à l'imaginaire spatial. L'exploration des mondes du ciel s'est faite systématique, l'imaginaire, s'il a perdu en poésie, y a gagné en nouveaux paysages, en nouveaux voisins. En nouveaux mythes aussi, avec la déferlante du folklore extraterrestre. Le rêve s'est transformé en projet : le terrain est plus que mûr pour l'homme aux semelles de vent. Epaulée par la littérature, puis par le cinéma, la haute figure de l'explorateur, calquée sur l'image de Christophe Colomb en découvreur du Nouveau Monde, prend une place toujours plus confortable dans l'imaginaire spatial moderne. Un de ses derniers avatars, le très chauve et charismatique Jean-Luc Picard du vaisseau Enterprise ne manque jamais d'ouvrir chaque nouvel épisode de la série Star Trek par un vibrant: “ Space, the final frontier! ” L'espace, l'ultime frontière...

“ *Le thème de la nouvelle frontière est américain et non européen, précise Jean-Jacques Salomon. Il est profondément ancré dans le mythe américain de la conquête du territoire. Comme ils ont épuisé la conquête de l'Ouest, liquidé les Indiens et installé des chemins de fer, les Américains ont trouvé l'incarnation de la nouvelle frontière dans le livre de Vannevar Bush, conseiller du président Roosevelt, Science, the Endless Frontier. Lorsqu'ils se sont mis à prendre au sérieux l'espace à cause de von Braun, ils ont commencé à parier d'une nouvelle frontière. Cette mythologie était peu présente du côté européen, où on voulait surtout être dans la course* ”.

Le parallèle avec Christophe Colomb a tout de même des limites: “ *C'est une extrapolation à l'espace de ce qui s'est passé sur Terre, analyse André Lebeau, physicien et ancien président du Centre national d'études spatiales (CNES). Je crois que le fait qu'il y ait une rupture de l'un à l'autre n'a pas été perçu. Une implantation spatiale est un écosystème isolé, il faut y transporter une bulle d'environnement, amener avec soi des intermédiaires organiques. L'homme a besoin de la Terre. Mir est un petit écosystème qui ne marche que grâce au cordon ombilical avec la Terre que maintiennent les vaisseaux Progress.*

L'espace est une frontière, mais qui se situe hors de la zone habitable. Comme l'intérieur de la Terre, où personne n'a envie d'aller ”.

La Nasa a l'art et la manière de titiller notre fibre irrationnelle. En nous inondant d'images spectaculaires de l'Ailleurs (le petit robot de Mars Pathfinder ...), en créant régulièrement un suspense autour de la possibilité qu'il y ait, ici ou là, un zeste de vie, en envoyant des retraités dans l'espace, en chorégraphiant le sauvetage du télescope Hubble. “ L'espace selon la Nasa ” est devenu un des feuilletons les plus suivis de la planète. [...]

Pourtant, le spectacle devant lequel nous sommes régulièrement invités à nous émerveiller n'est que la partie émergée de l'iceberg. Le domaine spatial est autrement plus complexe. Les enjeux sont énormes : ils sont économiques avec le développement des satellites de communication, militaires avec l'observation de la Terre. Cet espace-là nous passe largement au-dessus de la tête.

Leïla HADDAD, "Espace - du mythe à la réalité", *Ciel et Espace*, Juillet 1999

Document 4

L'exploration de l'espace est l'une des entreprises majeures de notre temps. Les pages qui suivent donnent une description des premières phases de cette conquête. On verra quels problèmes elle a posés, quels moyens puissants ont été mis en œuvre pour les résoudre et quels furent les premiers résultats. Cependant, avant d'aborder cet aspect technique, il paraît bon d'apprécier, aussi exactement que possible, l'intérêt et les perspectives de l'entreprise: que peut-on apprendre de l'exploration de l'espace ? Que nous a-t-elle déjà apporté ?

À l'origine des découvertes, il y a toujours un Eldorado, une route des Indes, une pierre philosophale, une question trop grande, un mythe dont seuls des illuminés osent parler sans sourire. Ce sont pourtant ces grandes questions qui constituent pour l'homme la plus grande motivation, dès qu'il possède la moindre liberté. Mais il faut à sa raison des raisons plus concrètes. Qu'est-ce donc qui justifie l'entreprise spatiale au regard d'un esprit froid ?

Les raisons les plus pures sont ici scientifiques. En visitant la Lune et en explorant les planètes, l'homme a mieux compris la structure des corps célestes et leurs origines. L'astronomie en fut la première bénéficiaire ; car, non seulement nous connaissons mieux les planètes, mais en plaçant des observatoires hors de l'atmosphère, nous voyons l'Univers sans voiles, sans absorption, dans toute l'étendue de ses rayonnements, alors que seulement une faible partie nous en est perceptible depuis le sol. Toute notre connaissance du cosmos s'en est trouvée profondément modifiée. Les objets que l'on pouvait croire les plus familiers ont révélé un nouveau visage : on peut étudier le Soleil sans l'écran de l'atmosphère. Vue de tels observatoires, la Terre elle-même a été

beaucoup mieux appréhendée, et la météorologie, par exemple, s'en est trouvée transformée.

On a coutume de présenter comme prioritaires les motivations économiques. Mais il ne semble pas que l'espace puisse fournir bientôt de nouvelles sources de matières premières ou un sol vierge à exploiter. Trop peu de choses valent la masse considérable de propergol qui les transporterait.

En réalité, les résultats les plus nets de l'exploration spatiale sont acquis sur Terre et sous nos yeux. Tout d'abord, les qualités techniques raffinées exigées du matériel spatial ont conduit les industries des pays responsables à un degré de précision et de sûreté sans précédent. Aussi ont-elles d'un coup progressé bien plus que leurs concurrentes : la miniaturisation a provoqué un bond en avant de l'électronique. Les télécommunications par satellites se sont développées. Cela donne aux " nations spatiales ", dans la technique, dans l'information, dans les diverses possibilités militaires qu'il convient de ne pas oublier, une supériorité écrasante. Peut-être plus importante encore est la manière dont les programmes d'exploration ont été conduits. Pour la première fois, la méthode cartésienne de décomposition des problèmes en éléments précis a été appliquée, non par un seul cerveau, mais à l'échelle d'un groupe considérable. Pour la première fois, les hommes ont su diviser leurs problèmes en des milliers de questions, de sorte qu'un spécialiste, non plus une fourmi anonyme, pouvait traiter chacune d'elles. Cette échelle de coopération a accru encore l'avance de ceux qui savent et peuvent l'appliquer.

Si, au lieu de considérer les nations, nous portons les yeux sur l'humanité, nous percevons que tous les espoirs sont permis. Tout d'abord, l'entreprise spatiale a été la première coopération d'hommes non interchangeables, tous nécessaires et dévoués à une seule cause. Jusqu'alors, c'est surtout le génie individuel qui avait été le principal moteur des découvertes. L'apparition du génie collectif nous montre à quel point la physique est susceptible d'être maîtrisée. Ne faut-il pas voir là une nouvelle forme de science qui sera celle de tous, qu'aucun ne possédera entière, tout en étant guidé par elle ? On ne peut que se demander, d'autre part, si l'on ne parviendrait pas, avec le même esprit de système et clarté, à résoudre d'autres problèmes plus lancinants, ceux du développement - mot pudique qui cache la misère - et de tant d'autres frustrations.

Roland OMNÈS, Article "Espace, Introduction", Encyclopaedia Universalis

[!\[\]\(beadafdc0beb7d8dd0a09f518e768281_img.jpg\) Retour risque et progrès scientifique](#)

Corrigé

1. Le narrateur perçoit son lieu de travail de façon très négative comme on le remarque aux différents champs lexicaux employés.

Ce qui domine avant tout est le bruit infernal qui est omniprésent dans l'espace comme dans le temps. L'on peut en effet relever le champ lexical de l'ouïe d'un bout à l'autre du texte. En lui-même le terme *bruit* apparaît ainsi cinq fois aux paragraphes 1,2, 4 et 8. Causé par les machines en action, il se heurte en ondes sonores aux murs de l'édifice qui en accuse le coup. Il suffit de relever les occurrences et synonymes dérivés du verbe *trembler* qui est d'ailleurs le deuxième mot du texte. Reviennent alors *tremblement*, *tremblotante* auxquels s'ajoutent des termes comme *vibré...agitant* et même des termes plus forts : *secousses* (on croirait assister à un séisme à forte amplitude) et *fracassantes*, ce dernier vocable donnant l'impression de murs qui s'écroulent et écrasent tout sur leur passage. C'est en fait le déchaînement des sons dans leur toute puissance, ce que suggère l'expression *ce bruit de rage énorme*.

Le lieu décrit n'est pas des plus réjouissants à voir. L'*édifice* se caractérise par sa modernité qui en soi n'a rien de répréhensible. Ainsi il est fait de *vitres* et d'un *plancher*, éléments qui ne présentent rien d'anormal et semblent même favoriser la pénétration de la lumière. Il atteint des dimensions gigantesques quand il est présenté comme une *infinie boîte aux aciers* (la notion de gigantisme est ici valorisée par l'antéposition de l'adjectif) et qu'il est question de nombreux ouvriers que l'on perd de vue au fur et à mesure que l'on avance. Mais cet univers est tout entier dominé par le monde de l'usine. C'est le domaine des biens de production comme la *machine* (la fin du 1^{er} § laisse entendre qu'il y en a plusieurs ; le mot est au pluriel aux § 2 et 4) et des outils tels que *la ferraille... quincaillerie* (termes dépréciatifs), *et les mille roulettes et les pilons* (l'anaphore de *et* donne à voir un monde où il n'y a rien d'autre) toujours en action. L'espace est occupé au maximum par les machines puisque *le petit wagon tortillard* a du mal à passer entre ces autres instruments que sont *les courroies et volants*, entre les ouvriers occupés à calibrer *les boulons*, à passer des *chevilles*. Le tout au milieu *des mille et mille instruments* (§7).

Cet univers est des plus nocifs puisqu'il agresse le corps tant par l'ouïe que par l'odorat : *l'odeur d'huile* est partout. Comme dans un monde où l'on a perdu ses repères, les phénomènes agissent bizarrement sur le narrateur dans la mesure où *la buée [...] brûle les tympanes et le dedans des oreilles par la gorge*.

2. La déshumanisation est l'autre mot clé du passage. Certes au début on esquisse encore un vague essai de *petit sourire*, mais toute relation humaine est impossible entre les ouvriers qui ne peuvent plus *ni se parler ni s'entendre* tant à

cause du bruit qu'à cause de la productivité à laquelle ils sont astreints. C'est ce que l'on constate avec la mention dépréciative de son voisin présenté comme *l'aveugle d'à côté*, ce qui s'explique dans la mesure où cet individu ne lève plus la tête, ne voit plus rien d'autre que sa machine et son travail : il a des œillères. Quant aux rapports hiérarchiques, ils sont mauvais : le narrateur s'est adressé au contremaître qui *a grogné comme un cochon* et a répondu par des *gestes seulement* puisque le bruit est trop fort pour se faire comprendre par l'ouïe. La comparaison avec l'animal n'est pas des plus flatteuses et fait allusion à un comportement de rustres qui n'ont aucune civilité. Une fois transféré à un autre poste au vu de son incapacité à exécuter la tâche demandée, il constate que *personne ne me parlait*.

3. Cette déshumanisation fait que les ouvriers n'ont plus d'identité. Remarquons d'abord que ces derniers sont l'esclave de leur machine qu'ils entourent de leurs soins à l'image de la phrase *il en restait à chaque fois trois ou quatre autour d'une machine*. (§1) Puis on les voit *penchés soucieux de faire tout le plaisir aux machines* (§ 4), la machine n'est donc pas au service de l'homme, mais c'est elle qui leur impose ses ordres. D'ailleurs, symptomatiquement, c'est le wagon qui *va porter aux hommes leur ration de contraintes* (§ 3), ce qui montre le vrai rapport de forces. En réaction, le narrateur voudrait bien se mettre à *réfléchir* et s'assurer qu'il est encore bien un homme et non une machine au bruit infernal, mais il ne peut même plus *entendre en soi son cœur battre*. Il est devenu lui-même, à l'instar de ses camarades (mais peut-on encore employer ce mot ?) une nouvelle machine. La réification s'est opérée dans la mesure où il a fini par *céder au bruit comme on cède à la guerre* et que le peu de pensées qui lui restent encore en mémoire est lui-même devenu objet, *raidis aussi comme du fer*. Dès lors, le monde habituel sombre dans la folie. A la fin du texte, le narrateur n'est plus que bruit et huile, et a l'impression qu'il n'est plus lui-même, mais que, comme dans ce monde où l'on travaille des objets, on lui a mis *un nez nouveau, un cerveau nouveau*, façon euphémistique de dire qu'on l'a dépossédé de sa personnalité. D'ailleurs, déjà au cours du travail, on sentait la folie monter en lui. Ainsi, curieusement, comme par le biais d'une hallucination, le petit wagon tortillard est personnifié puisqu'il *se tracasse* d'abord, puis, à l'image de ce qui se passe dans cette usine, devient un *petit hystérique* qui se met à *frétiller* au même titre que les ouvriers dont les corps tremblants sont agités jusque dans leurs tripes.

4. Le § 5 est constitué d'une phrase isolée *On est devenu salement vieux d'un coup*. Elle montre la métamorphose du narrateur qui en quelques heures a perdu la vigueur et la souplesse qu'il avait initialement. Sous le coup de l'effort, son corps s'est raidi comme un objet, comme celui des personnes âgées qui ne peuvent plus guère bouger. En même temps, sa capacité intellectuelle a considérablement diminué, puisque comme les vieillards il a du mal à formuler

des pensées : il n'a plus que *trois idées qui restent à vaciller*. Il s'avoue vaincu et courbe le dos face aux machines, comme les vieilles gens face au poids des ans. L'usine est donc une machine de mise à mort.

5. Tout cela explique que le titre du roman puisse prendre un sens particulier. Le voyage est certes spatial puisque le narrateur arrive dans un nouvel univers, qu'il a quitté l'Europe pour l'Afrique avant d'arriver aux USA. Mais l'expression *au bout de la nuit* lui donne une nouvelle dimension. Nous sommes dans les ténèbres les plus profondes, dans le mal absolu de la civilisation moderne dont le narrateur fait l'expérience qu'il rapporte comme un rescapé qui a connu l'horreur.

6. Pareille page n'est pas sans évoquer le film de Chaplin *Les temps modernes* où le héros est aussi embauché dans une usine qui présente de curieuses analogies avec ces lignes. Le gigantisme (prises de vue en extérieur comme en intérieur), le verre, le nombre de machines, le travail à la chaîne à une cadence infernale, la répétition éternelle des mêmes gestes, l'absence de relations humaines même lors de la pause, tout concourt à la déshumanisation. Le bruit et les mouvements à accomplir sont tels que Charlot en devient comme halluciné : il prend les boutons de la robe d'une femme pour des boulons à visser, ne se déplace plus qu'avec des tics nerveux et spasmodiques qu'il est incapable de maîtriser. Il est réduit aux mouvements que la machine lui a demandé d'exécuter. Quant aux rapports humains, ils sont similaires dans les deux cas. Verticalement, patron et contremaître sont là pour rabrouer l'inférieur ; horizontalement, les ouvriers ne se causent pas, à la limite ils vocifèrent car à cause du bruit ils ne s'entendent pas quand ils veulent se dire quelque chose (le choix du muet n'est pas en cause)



[Retour vers Les risques du progrès](#)

V. Hugo, *Contemplations*, III, « Mélancholia »

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?
Ces doux êtres pensifs, que la fièvre maigrit ?
Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?
Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules ;
Ils vont, de l'aube au soir, faire éternellement
Dans la même prison le même mouvement.
Accroupis sous les dents d'une machine sombre,
Monstre hideux qui mâche on ne sait quoi dans l'ombre,
Innocents dans un bain, anges dans un enfer,
Ils travaillent. Tout est d'airain, tout est de fer.
Jamais on ne s'arrête et jamais on ne joue.
Aussi quelle pâleur! la cendre est sur leur joue.
Il fait à peine jour, ils sont déjà bien las.
Ils ne comprennent rien à leur destin, hélas!
Ils semblent dire à Dieu: " Petits comme nous sommes,
«Notre père, voyez ce que nous font les hommes!"
O servitude infâme imposée à l'enfant!
Rachitisme! travail dont le souffle étouffant
Défait ce qu'a fait Dieu : qui tue, oeuvre insensée,
La beauté sur les fronts, dans les coeurs la pensée,
Et qui ferait -- c'est là son fruit le plus certain --
D'Apollon un bossu, de Voltaire un crétin!
Travail mauvais qui prend l'âge tendre en sa serre,
Qui produit la richesse en créant la misère,
Qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil!
Progrès dont on demande: "Où va-t-il? Que veut-il?"
Qui brise la jeunesse en fleur! qui donne, en somme,
Une âme à la machine et la retire à l'homme !
Que ce travail, haï des mères, soit maudit !
Maudit comme le vice où l'on s'abâtardit,
Maudit comme l'opprobre et comme le blasphème !
O Dieu! qu'il soit maudit au nom du travail même,
Au nom du vrai travail, saint, fécond, généreux,
Qui fait le peuple libre et qui rend l'homme heureux !

[!\[\]\(c386b6be28f29f50a8089f4302e31f17_img.jpg\)](#) Retour vers *Les risques du progrès*

Etude : Zola, *Au Bonheur des Dames*, p. 53-54 (GF)
« Alors, Denise...qui achevait de la séduire. »

Au Bonheur des Dames est la première des œuvres de Zola qui procède d'une réflexion sur l'évolution des sociétés. Dans ce roman, le Grand Magasin est à la fois une marque de progrès et une figure inquiétante de la modernité. Zola admire la force d'expansion des grands magasins ; il est fasciné par leurs dimensions colossales, par l'éclat et la richesse de leurs couleurs. Mais, l'écrivain se montre aussi inquiet face à l'évolution de ce nouveau genre de commerce.

Denise, orpheline depuis un an, vient d'arriver à Paris avec ses deux frères. Le commerce de son oncle Baudu est en déclin à cause de la concurrence que lui fait le « Au Bonheur des Dames », situé en face. Denise observe les étalages placés sur le trottoir. Elle ne peut s'empêcher d'être séduite par l'animation qui règne.

A travers le regard de Denise, nous découvrons le pouvoir de séduction que le BDD exerce. Cependant, ces vitrines si attirantes fonctionnent comme un véritable piège. Le système commercial ressemble à une machine infernale.

Le Grand Magasin comme lieu de tentation et de séduction

La description du Grand Magasin se fait, par le moyen de la focalisation interne, à travers les yeux de Denise. Ce procédé souligne l'intérêt passionné qu'elle porte au Grand Magasin dont elle ne peut détacher le regard.

Un lieu de tentation : l'ambivalence du progrès

Zola met en valeur la stupeur de la jeune provinciale devant ce magasin immense où se presse « plus de monde qu'il n'en venait chez Cornaille en six mois ». Le personnage est victime d'une « tentation ». Cependant, les sentiments sont ambivalents, puisque Denise est à la fois attirée et étourdie, séduite et effrayée. Elle est partagée entre « le désir d'y pénétrer » et « une peur vague ». La jeune fille a donc déjà le sentiment de la double nature du Grand Magasin. C'est bien là, l'ambiguïté du progrès.

Et Denise n'est pas la seule victime. La clientèle est toute entière happée par les attraits du magasin. Ce passage présente le Bonheur des Dames comme un lieu qui fait naître le désir du plus grand nombre. Plusieurs expressions se rapportent à l'envie : « une foule brutale de convoitise », « cette passion du trottoir ». La juxtaposition des propositions dans la phrase « Du monde...convoitise » suggère la force du désir. Le narrateur insiste sur le grand nombre avec des expressions comme : « du monde, des femmes, une foule, clientes, un peuple de femmes ». Cela souligne l'effervescence et le succès que connaît ce nouveau magasin.

Enfin, on note que cette tentation est subie passivement. L'envie s'impose à Denise et à ces femmes. « Denise, depuis le matin, subissait la tentation ». Il y a aussi les participes passés passifs : « clientes entassées devant les rayons, étourdies sous les marchandises, puis jetées à la caisse ». Le Progrès est, par conséquent, violemment subi par ces femmes.

Un lieu de séduction

La description des vitrines montre comment s'exerce cette étrange séduction sur les clientes. Le texte prend, en effet, des allures de récit fantastique. Denise croit voir les étoffes s'animer : « les étoffes vivaient... les dentelles avaient un frisson » « les pièces de drap, elles-mêmes épaisses et carrées, respiraient, soufflaient une haleine tentatrice », « les paletots se cambraient davantage sur les mannequins ». Par le procédé de la personnification, ces tissus ont l'air de se mouvoir, attirer les clientes en soufflant une « haleine tentatrice ». Les mannequins, eux aussi, semblent prendre vie : « les mannequins qui prenaient une âme », « le grand manteau se gonflait, souple et tiède, comme sur des épaules de chair, avec les battements de la gorge et les frémissements des reins ».

Ces personnifications soulignent le pouvoir de séduction exercé par les étoffes vendues dans le magasin. De plus, elles créent un climat de sensualité qui invite la clientèle à entrer à l'intérieur du magasin. Les mannequins ressemblent tellement au corps humain qu'on se demande s'ils ne sont pas vivants. Ils permettent à la clientèle de s'identifier à ces figures d'une féminité idéale.

Ces procédés de la séduction sont nouveaux ; ils sont la marque d'une nouvelle forme de commerce où tout est fait pour susciter le rêve et l'envoûtement. Le Grand Magasin ne ressemble en rien à la boutique de l'oncle Baudu, décrite comme petite et sombre et souvent comparée à une cave, à une prison ou à un puits (dans la suite du roman). Bref, ce lieu représente l'ancienne forme de commerce et n'invite pas la clientèle à acheter.

Ce passage semble donc célébrer les innovations dans les procédés de vente. Et pourtant, Zola introduit une image inattendue qui crée un effet de contraste. Le Bonheur des Dames est vu comme une machine infernale

Une vision inquiétante du Bonheur des Dames

Le narrateur décrit le magasin comme une énorme machine. Par cette métaphore, Zola exprime ses inquiétudes face à ce nouveau genre de commerce.

Une métaphore centrale

Le magasin est comparé, à l'aide d'une métaphore filée, à une énorme machine à vapeur comme le prouvent les expressions : « la sensation d'une machine, fonctionnant à haute pression » et « le ronflement de la machine à l'œuvre ». Plusieurs termes renvoient au champ lexical de la machine : « rigueur mécanique, les engrenages ». Cette métaphore est développée sous tous ses aspects. « La chaleur » dégagée par la machine prouve un dynamisme prodigieux : « elles paraissaient comme chauffées et vibrantes de la trépidation intérieure. » La vente en est la source d'énergie : elle « chauffe » le magasin. Le bruit et la trépidation lui donnent une dimension très agressive : « vibrantes de la trépidation intérieure ». Il ne s'agit plus là d'une description réaliste. Le romancier amplifie et déforme la réalité. Que veut-il montrer ?

Une mangeuse de chair humaine : l'image du Minotaure

La machine représente le fonctionnement du magasin : elle traite les clientes avec brutalité. La succession des participes passés « entassées, étourdies, jetées » décrit un mécanisme d'une grande violence. Piégées par les séductions du magasin, les clientes sont entraînées inexorablement dans la « force et la logique des engrenages », comme pour être broyées dans ses rouages. L'image de l'enfournement, « un enfournement de clientes », suggère nettement que le monstre dévore ses victimes.

Cette image, qui revient souvent dans le roman, nous montre que le Bonheur des Dames est destiné à créer du profit et qu'il n'hésite pas, pour cela, à traiter ses clientes comme des objets. Elles alimentent cette machine pour satisfaire les exigences du profit. Il s'agit là encore des ambivalences du progrès.

En définitive, Zola évoque en filigrane le mythe du Minotaure et de son labyrinthe. Le magasin fonctionne comme un piège par son décor surchargé

(emploi répété des pluriels et précision des détails : les étalages, les vitrines, les étoffes, les dentelles, les pièces de drap, les paletots, les mannequins, les comptoirs, les rayons). Les clientes sont condamnées à se perdre dans ce dédale et à se laisser tenter. Elles ne peuvent que se laisser entraîner jusqu'à la caisse. Le magasin dévore les clientes.

Conclusion :

Ce passage expose simultanément les séductions et les dangers d'un système de vente. Zola montre ainsi qu'il est conscient de l'ambivalence du progrès. La séduction du magasin fait naître le désir des clientes. Mais l'image de la machine, qui revient si souvent dans la suite du roman, montre le processus de déshumanisation à l'œuvre dans la modernité. Les maux du progrès sont l'envers inévitable des ses bienfaits.

[!\[\]\(39fe6a447a07f214586d259b16ffba42_img.jpg\)](#) Retour vers *Les risques du progrès*

Zola, *Au Bonheur des Dames*, V, p. 157-158
« Comme Denise évitait...des heures de travail. »

Zola s'intéresse à l'évolution du commerce et a analysé ses côtés positifs dans un premier roman, *Le Ventre de Paris*. Mais, l'écrivain est aussi conscient des problèmes humains qu'entraîne cette mutation du commerce. Avant la publication du *Bonheur des Dames*, il rédige d'ailleurs trois articles qui en étudient les aspects à la fois sociologiques et psychologiques.

Dans *Le Bonheur des Dames*, Zola s'est intéressé à la situation sociale des vendeuses qui forment une catégorie sociale nouvelle, à mi-chemin entre le peuple et la bourgeoisie. Pendant son travail de documentation, il a étudié avec une grande précision leurs conditions de travail.

Denise a été embauchée comme vendeuse au Bonheur des Dames, mais elle est au pair, c'est-à-dire qu'elle ne touche pas d'autre revenu que son pourcentage sur les ventes. Ses collègues, très hostiles, lui prennent toutes les bonnes clientes. Comme Denise doit payer la pension de son jeune frère, et aider l'aîné, elle connaît une période de misère. Elle est logée sous les toits, dans les chambres inconfortables prévues pour que les vendeuses puissent habiter sur place.

Zola brosse une description détaillée des conditions de vie des vendeuses. Il analyse la dureté d'un système qui conduit inévitablement à une terrible dégradation des rapports humains.

Un tableau réaliste de la vie des vendeuses : les aspects sociaux négatifs du nouveau type de commerce

C'est toujours à travers l'histoire individuelle de Denise que Zola peint la condition des vendeuses

La misère des vendeuses

Plusieurs détails réalistes montrent l'extrême pauvreté de Denise. Dès le début, Zola insiste sur la misère du personnage : « Denise évitait les moindres dépenses », « sans un sou ». La situation financière de Denise est désastreuse ; elle ne peut se permettre aucune sortie. Ainsi, la jeune femme est réduite à laver son linge elle-même ; elle passe tout son temps libre à « coudre ou à savonner ».

Comme tous les débutants, Denise est mise à l'épreuve, sans salaire fixe, avant d'être embauchée définitivement.

Dans ce passage, Zola décrit aussi la vie des vendeuses dans leur chambre. Ce sont de petites cellules, réduites au strict minimum. La vie n'y est pas agréable ; Zola précise qu'il y a un courant d'air constant : « et ce coup de vent qui balayait sans cesse le couloir ». Les conditions d'hygiène sont déplorables : on relève le champ lexical de la saleté : « peu soignées », « linges sales », « un débarbouillage rapide » qui souligne la précarité des conditions de vie des employées.

Ces chambres sont finalement des lieux où on vient seulement satisfaire un besoin vital, le sommeil : « elles ne vivaient pas là, elles y logeaient la nuit, n'y entrant le soir qu'à la dernière minute. ». L'opposition entre ces deux verbes est significative. A la fin du texte, Zola donne l'exemple de Pauline qui « ne revenait pas avant onze heures ». Les chambres n'offrent donc pas des conditions de vie décentes à ces femmes. Deux métaphores, à valeur dépréciative, dépeignent d'ailleurs l'endroit : celle de la « caserne » suggère une existence sans confort. On note l'emploi du mot « promiscuité ». La rigueur du règlement s'y fait constamment sentir, faisant peser des interdits pénibles. La phrase « Du reste, défense de remonter pendant le jour. » semble extraite du règlement lui-même. D'autre part, la métaphore de l'auberge, « une auberge traversée » confirme que ces chambres ne sont que des lieux de passage, anonymes et sans âme. A la précarité de ces vies s'ajoute la dureté des conditions de travail.

Un rythme harassant

En effet, quelques mentions précises font entrevoir l'existence harassante des vendeuses : les journées interminables de treize heures qui les jettent épuisées sur leur lit, la fatigue persistante le matin après une nuit trop courte (« endormies encore, mal réveillées »), « la maussaderie éreintée » de femmes qui accomplissent un travail trop pénible.

De plus, les vendeuses sont constamment pressées par le temps. Elles vont et viennent : les vendeuses « s'échapp(ent) le matin » et Pauline « dispara(ît) au sortir de table ». Elles ne peuvent se parler qu' « en courant ». La vie est dévorée par le souci du temps qui représente l'argent. L'impératif premier du magasin est la rentabilité, dont les vendeuses constituent un élément décisif.

Zola se montre donc pessimiste, en brossant ainsi le tableau des conditions de vie dégradantes des vendeuses du grand magasin. Mais à la médiocrité de l'environnement correspond aussi celle des mœurs. La pauvreté matérielle entraîne une misère psychologique sans doute pire encore.

La dégradation des rapports humains : les aspects psychologiques négatifs du nouveau type de commerce

Le texte souligne le rapport entre les conditions de vie et les liens entre le personnel. Zola, écrivain naturaliste, étudie de façon quasi scientifique les incidences du milieu sur le caractère et le comportement.

Destruction des rapports humains

D'abord, Zola souligne la solitude de Denise. Elle n'a pas d'« amie » et personne ne semble s'intéresser à elle. On apprend à la fin du texte que Denise n'échange avec ses collègues que de « rares paroles » et ne croise jamais Pauline. Son origine provinciale l'isole complètement dans la grande ville, qui est pour elle un lieu inconnu et inquiétant : « toujours inquieté par la grande ville, où elle ne connaissait que les rues voisines du magasin. ».

La dureté même de la vie pousse le personnel à un chacun-pour-soi permanent. Les relations s'aigrissent à cause de la jalousie et de la peur de manquer. Le climat entre les vendeuses est sordide : « toute une aigreur qui se dépensait en brouilles et en raccommodements continuels ». Les liens humains ne se tissent que rarement au sein du personnel. Si les vendeurs sont très proches, puisqu'ils se côtoient sans cesse, ils ne connaissent ni fraternité, ni solidarité. Ils vivent comme « une débandade de voyageurs » : on se croise sans se connaître, les gens restent des inconnus ou se détestent.

Lutte pour la vie et la concurrence

Une dure lutte entre les forts et les faibles s'accomplit chaque jour entre les vendeurs. Zola montre le darwinisme social à l'œuvre dans le magasin : pour Darwin, dans la vie biologique, seules les meilleures espèces subsistent parce qu'elles sont adaptées au milieu. De même, dans la vie sociale, les plus forts l'emportent sur les autres.

La solidarité ne peut exister parce qu'il règne entre les rayons une dure concurrence. Les rivalités sont personnelles mais existent aussi au niveau de chaque rayon. « Les rayons des confections et de la lingerie, installés côte à côte, se trouvant en guerre ouverte ». Il s'agit donc là d'une des conséquences du nouveau genre de commerce qui place le profit et la concurrence au-dessus des relations humaines.

Conclusion

L'analyse que fait Zola ici de l'envers du décor est très pessimiste. Derrière l'apparence élégante des vendeuses en robe de soie, la réalité est peu reluisante. L'ambivalence du capitalisme est au cœur du roman. Le Bonheur des Dames broie ses vendeuses, considérées selon une logique d'exploitation. Le système libéral qui vise exclusivement le profit financier, conduit à l'aliénation des êtres humains. L'écrivain donne à voir les tensions qui travaillent la société française, suite aux transformations économiques et sociales qui caractérisent la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Chacun est emporté par le système de l'intéressement dans le but de gagner toujours plus d'argent. Derrières les séduisantes façades du Grand Magasin, la déshumanisation est en marche.

[!\[\]\(5ce670b29500345973e564b628718938_img.jpg\) Retour vers *Les risques du progrès*](#)

À la recherche de l'agenda idéal

Pour commencer, l'urgence est-elle au lancement d'un nouveau cycle de libéralisation des échanges ? Bien évidemment non. Le commerce international a connu un essor prodigieux durant les Trente Glorieuses, malgré un degré d'ouverture extérieure des nations et de libéralisation des échanges sensiblement plus faible qu'aujourd'hui. Alors, une pause de quelques années ne devrait pas tuer le commerce. Une pause pour quoi faire ? Un bilan. À l'heure où le libre-échange suscite un mouvement social international de résistance d'une ampleur inédite, il serait en effet sage de procéder à un inventaire de ses bienfaits et méfaits réels ou supposés. Pourquoi le libre-échange inquiète-t-il soudain des militants du monde entier restés si longtemps indifférents à son extension progressive ?

C'est que la compétition mondiale a, au cours des quinze dernières années, passé un seuil critique à partir duquel ce ne sont plus seulement des entreprises qui sont mises en concurrence, mais des nations, leur mode de vie, leur contrat social. Après tout, le libre-échange intégral est pratiqué entre les différentes régions d'un même pays, sans qu'on y prête la moindre attention, parce que les acteurs intérieurs ne peuvent rechercher un avantage compétitif en échappant aux normes politiques qui manifestent la vision nationale d'une bonne concurrence, d'une bonne société. En revanche, au-delà d'un certain seuil d'abolition des frontières entre des pays dont la hiérarchie des valeurs et les niveaux de développement sont très différents, c'est la capacité souveraine des peuples à définir ce qu'est leur conception du bien-vivre ensemble qui se trouve menacée par la libre compétition. Qui plus est, les peuples des pays les plus avancés ont pris récemment conscience des menaces sanitaires et environnementales qu'engendrent une compétition dérégulée et l'irrésistible - mais insoutenable - extension de leur propre mode de développement au reste de la planète.

Dès lors, il nous semble évident que la priorité n'est pas à l'essor marginal du commerce mondial, qu'autoriserait une libéralisation plus poussée des échanges, mais à la définition de nouvelles règles du jeu rendant le libre-échange conditionnel au respect de certaines normes environnementales, sanitaires et sociales. Et comme l'autre échec majeur du libéralisme est certainement la persistance ou l'aggravation de la pauvreté dans les pays les moins avancés, un accès privilégié de ces derniers aux « bienfaits » du commerce mondial devrait aussi figurer dans les urgences d'un agenda idéal de l'Organisation mondiale du commerce (OMC). Force est de constater une hiérarchie des priorités bien différente dans « l'agenda du développement » retenu à Doha : quasiment rien en ce qui concerne les normes environnementales, les normes sociales, la régulation de la concurrence ; un

engagement sur l'ouverture des marchés développés aux pays en développement (PED) qui profite surtout aux pays déjà industrialisés et reste sans effet majeur pour les pays les plus pauvres.

Les gouvernements font leur marché politique

Les mouvements antimondialisation et les écologistes peuvent donc s'insurger contre cet agenda que la plupart des gouvernements concernés ont pourtant salué comme un franc succès. Mais ils auraient tort de conclure un peu vite à l'autisme généralisé des 142 gouvernements représentés à Doha et devraient sérieusement méditer une autre hypothèse. À voir l'empressement de nouveaux pays à intégrer l'OMC et la satisfaction évidente des représentants de ceux qui en font déjà partie, on doit en effet considérer l'hypothèse suivante : la tournure des négociations est pour l'essentiel conforme aux intérêts des différents pays et aux attentes de leur opinion publique, tandis que l'agenda idéal que nous avons suggéré plus haut n'exprime que les attentes d'une minorité militante concentrée dans les vieux pays industriels.

En effet, à l'évidence, chaque groupe de pays est allé à Doha sans la moindre intention de produire un bien public mondial (la régulation idéale du commerce international) mais avec la ferme intention de défendre son « bout de gras », en admettant les quelques concessions nécessaires pour sauver ses priorités. Les États-Unis ne veulent pas entendre parler de normes environnementales, quitte à céder du terrain sur l'ouverture de leur marché aux PED. Les Européens sont sous la pression d'une opinion publique sensible aux questions environnementales et sociales, mais pas au point de bouleverser son mode de vie actuel, tandis que leurs agriculteurs sont prêts à bloquer les autoroutes si l'on remet en question les subventions à l'exportation. Les FED espèrent un élargissement de leurs débouchés extérieurs, mais refusent que des pays riches marchandent l'accès à leurs marchés contre des normes sociales ou environnementales qu'ils n'appliquaient pas eux-mêmes quand ils étaient encore « en développement ». Tout cela s'est donc logiquement conclu par un compromis bloquant toute initiative sérieuse en matière de régulation de la compétition, autorisant chacun à sauver ce qui lui semblait essentiel et favorisant légèrement les PED les plus industrialisés. Les gouvernements ont fait leur marché politique et, à la fin, tout le monde était content.

Ne pas se tromper de combat

Les mouvements antimondialisation peuvent toujours, et même à juste titre, dénoncer le peu de cas fait des urgences que nous avons énoncées, ils n'effaceront pas la satisfaction symbolique des PED d'être apparus comme les gagnants de la négociation, le soulagement des agriculteurs européens, celui des automobilistes et des pétroliers américains. En concentrant dans un premier temps sa contestation contre les institutions internationales emblématiques de la mondialisation, ce mouvement social international a négligé un fait essentiel : le

vrai pouvoir politique reste encore concentré entre les mains de gouvernements nationaux qui s'efforcent de défendre des intérêts nationaux, ou du moins la perception qu'ils en ont. Et les gouvernements des pays les plus riches doivent en outre se préoccuper de remporter les prochaines élections.

Les opinions publiques nationales restent donc le point d'application privilégié de toute action visant à changer les politiques. En clair, ce n'est pas l'OMC qu'il faut convaincre de donner la priorité aux normes environnementales ou sociales, ce n'est même pas George W. Bush ou le commissaire européen à la concurrence, ce sont les électeurs américains et européens. Sortir le peuple américain de son autisme vis-à-vis du reste du monde. Sortir les peuples européens de leur « écologisme » et de leur « solidarisme » de façade qui les conduisent à revendiquer un environnement et une cohésion sociale préservés sans en assumer les coûts et les sacrifices.

Il suffirait sans doute que les citoyens du monde maîtrisent l'agenda de l'OMC pour en déterminer les choix, mais cela ne suffirait pas à engendrer le choix d'un développement économique durable et équitable. Car l'économie internationale n'est pas régulée par des méchants gouvernements qui bernent les gentils citoyens, mais plutôt par des responsables politiques qui tentent déjà de refléter les aspirations et les intérêts contradictoires de leurs administrés. Le plus urgent des combats de tous ceux qui s'estiment « citoyens du monde » est dès lors de convaincre les hommes et les femmes qui ne le sont plus ou pas encore.

Jacques Généreux, professeur à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris.

Alternatives économiques, décembre 2001

1. Présentez, dans une réponse organisée, les différents facteurs qui, selon l'auteur, justifient la définition de nouvelles règles du jeu pour le commerce international.
2. Expliquez la phrase : « ...l'économie internationale n'est pas régulée par des méchants gouvernements qui bernent les gentils citoyens, mais plutôt par des responsables politiques qui tentent déjà de refléter les aspirations et les intérêts contradictoires de leurs administrés. ». Donnez deux exemples personnels qui illustrent « les aspirations et les intérêts contradictoires » des citoyens.
3. Que veut dire l'auteur quand il invite « les mouvements antimondialisation » à « ne pas se tromper de combat » ?

Écriture personnelle.

« Manifestations antimondialisation », commerce équitable, banques solidaires... se développent. Ces formes diverses de contestation de la mondialisation contribuent-elles selon vous à la construction d'un monde plus démocratique et plus solidaire ? Vous défendrez clairement votre point de vue en mobilisant des arguments socio-économiques et culturels.



[Retour vers *Les risques du progrès*](#)

DOCUMENT I : Karl Marx, *Le Capital*, 1^{ère} partie, 1867.

DOCUMENT II : Emile Zola, *L'Assommoir*, 1877.

DOCUMENT III : Georges Friedmann, *Où va le travail humain ?*, Éd. Gallimard, 1951.

DOCUMENT IV: Dessin de Plantu paru dans *Wolfgang, tu feras informatique!*, Éd. La Découverte/Le Monde, mars 1988.

DOCUMENT V: Article paru dans *Les Dossiers de l'ingénierie éducative*, CNDP, juin 1993.

Document 1

Dans la manufacture¹ et le métier, l'ouvrier se sert de son outil ; dans la fabrique², il sert la machine. Là, le mouvement de l'instrument de travail part de lui ; ici, il ne fait que le suivre. Dans la manufacture, les ouvriers forment autant de membres d'un mécanisme vivant. Dans la fabrique, ils sont incorporés à un mécanisme mort qui existe indépendamment d'eux.

La fastidieuse uniformité d'un labeur sans fin occasionnée par un travail mécanique, toujours le même, ressemble au supplice de Sisyphe³, comme le rocher, le poids du travail retombe toujours et sans pitié sur le travailleur épuisé.

En même temps que le travail mécanique surexcite au dernier point le système nerveux, il empêche le jeu varié des muscles et comprime toute activité libre du corps et de l'esprit. La facilité même du travail devient une torture en ce sens que la machine ne délivre pas l'ouvrier du travail, mais dépouille le travail de son intérêt. Dans toute production capitaliste en tant qu'elle ne crée par seulement des choses utiles, mais encore de la plus-value⁴, les conditions du travail maîtrisent l'ouvrier, bien loin de lui être soumises, mais c'est le machinisme qui le premier donne à ce renversement une réalité technique. Le moyen de travail converti en automate se dresse devant l'ouvrier, pendant le procès⁵ de travail même, sous forme de capital⁶, de travail mort qui domine et pompe sa force vivante.

La grande industrie mécanique achève enfin, comme nous l'avons déjà indiqué, la séparation entre le travail manuel et les puissances intellectuelles de la production qu'elle transforme en pouvoirs du capital sur le travail.

Karl Marx, *Le Capital*, 1^{ère} partie, 1867.

¹ Etablissement industriel de moyenne importance utilisant surtout le travail à la main

² Etablissement industriel de moyenne importance où l'on utilise surtout des machines-outils.

³ Héros de la mythologie grecque, condamné à rouler éternellement un rocher sur la pente d'une montagne.

⁴ Chez Marx, bénéfice tiré du travail des ouvriers par le propriétaire des moyens de production.

⁵ Déroulement

⁶ Chez Marx, le capital désigne le produit d'un travail collectif qui n'appartient pas à ceux qui le réalisent, mais au propriétaire des moyens de production.

Document 2

Gervaise, sur l'invitation de Goujet, va visiter sa fabrique de boulons et rivets. Elle observe, fascinée, le travail des machines.

Elle pouvait suivre ainsi tout le travail, depuis le fer en barre, dressé contre les murs, jusqu'aux boulons et aux rivets fabriqués, dont des caisses pleines encombraient les coins. Alors, elle comprit, elle eut un sourire en hochant le menton ; mais elle restait tout de même un peu serrée à la gorge, inquiète d'être si petite et si tendre parmi ces rudes travailleurs de métal, se retournant parfois, les sangs glacés, au coup sourd d'une ébarbeuse⁷. Elle s'accoutumait à l'ombre, voyait des enfoncements où des hommes immobiles réglait la danse haletante des volants, quand un fourneau lâchait brusquement le coup de lumière de sa collerette de flamme. Et malgré elle, c'était toujours au plafond qu'elle revenait, à la vie, au sang même des machines, au vol souple des courroies, dont elle regardait, les yeux

levés, la force énorme et muette dans la nuit vague des charpentes.

Cependant, Goujet s'était arrêté devant une des machines à rivets. Il restait là, songeur, la tête basse, les regards fixes. La machine forgeait des rivets de quarante millimètres, avec une aisance tranquille de géante. Et rien n'était plus simple en vérité. Le chauffeur prenait le bout de fer dans le fourneau ; le frappeur le plaçait dans la clouière⁸, qu'un filet d'eau continu arrosait pour éviter d'en détremper l'acier ; et c'était fait, la vis s'abaissait, le boulon sautait à terre, avec sa tête ronde comme coulée au moule. En douze heures, cette sacrée mécanique en fabriquait des centaines de kilogrammes. Goujet n'avait pas de méchanceté : mais, à certains moments, il aurait volontiers pris Fifine⁹ pour taper dans toute cette ferraille, par colère de lui voir des bras plus solides que les siens. Ça lui causait un gros chagrin, même quand il se raisonnait, en se disant que la chair ne pouvait pas lutter contre le fer. Un jour, bien sûr, la machine tuerait l'ouvrier; déjà leurs journées étaient tombées de douze francs, et on parlait de les diminuer encore ; enfin, elles n'avaient rien de gai, ces grosses bêtes, qui faisaient des rivets et des boulons comme elles auraient fait de la saucisse. Il regarda celle-là trois bonnes minutes sans rien dire ; ses sourcils se fronçaient, sa belle barbe jaune avait un hérissément de menace. Puis, un air de douceur et de résignation amollit peu à peu ses traits. Il se tourna vers Gervaise qui se serrait contre lui, il dit avec un sourire triste :

«Hein ! ça nous dégotte¹⁰ joliment ! Mais peut-être que plus tard ça servira au bonheur de tous. »

Gervaise se moquait du bonheur de tous. Elle trouva les boulons à la mécanique mal faits.

⁷ Machine qui enlève les bavures d'une pièce moulée ou usinée.

⁸ Pièce métallique percée de trous dont on se sert pour faire des clous et des vis.

⁹ Masse de 10 kg

¹⁰ Surpasser

« Vous me comprenez, s'écria-t-elle avec feu, ils sont trop bien faits, j'aime mieux les vôtres. On sent la main d'un artiste, au moins. »

Emile Zola, *L'Assommoir*, 1877.

Document 3

L'aventure mécanique où l'humanité s'est précipitée, avec une vitesse et une intensité toujours croissantes, depuis cent cinquante ans, offre certes des aspects menaçants qui mettent enjeu l'existence même de la civilisation. Aussi n'est-il pas étonnant que des publicistes, des écrivains traduisent quotidiennement à ce sujet des inquiétudes de plus en plus répandues. [...]

Certains d'entre eux, et non des moindres, opposent, par exemple, aux États-Unis et à l'URSS, l'Europe, chargée, face au machinisme universel et à la production de masse, de préserver « la civilisation de qualité », c'est-à-dire dans leur esprit, la production artisanale, le travail à l'unité, seul capable de soin et de « fini ». [...]

Bien que nous ne partagions pas toutes leurs conceptions [...] et que leur pessimisme nous paraisse méconnaître le relativisme historique et social de l'évolution industrielle, l'attitude des psychotechniciens¹¹ les plus qualifiés, mêlés à la vie des entreprises, nous paraît autrement pénétrante. Assistant au développement incessant de la division du travail, à l'éclatement progressif des professions unitaires, à la multiplication des tâches parcellaires et semi-automatiques, ils encouragent « la marche à l'inconscient » : non pas qu'ils la trouvent en soi désirable et qu'ils n'eussent pas choisi une autre solution s'ils en avaient eu le pouvoir, mais comme un pilote qui tient compte des marées et des courants afin de guider le navire. Considérant qu'il est de plus en plus difficile à des masses d'opérateurs¹² non qualifiés, dans les conditions actuelles et réelles de la grande industrie, de trouver des satisfactions dans leur travail en tant que producteurs, ils jugent qu'il n'y a pratiquement rien de mieux à faire, en attendant l'automatisation complète de ces tâches, que de les en libérer mentalement le plus possible. Il serait vain de ne pas méditer cette attitude et d'en nier le cruel mais incontestable réalisme.

Par ailleurs, la défense-et-illustration de la « civilisation de qualité » méconnaît que la perfection artisanale de l'objet fabriqué à la main n'est pas la seule forme de perfection possible. [...] *La perfection artisanale*, c'est-à-dire celle d'un objet entièrement façonné à la main, taillé et forgé dans le métal, sculpté dans le bois ou dans la pierre, repoussé dans le cuir, modelé dans la glaise, n'est pas près de perdre ses admirateurs, dont nous sommes. Mais elle ne doit pas nous empêcher de voir une autre forme de perfection, appelons-la *perfection mécanique*, qui s'est levée à l'horizon de la beauté. Il convient de la

¹¹ Psychologues au service de l'entreprise, chargés de la gestion des problèmes humains.

¹² Exécutants.

regarder en face et de l'admettre comme telle, dans sa plénitude, quelles que soient nos préférences personnelles.

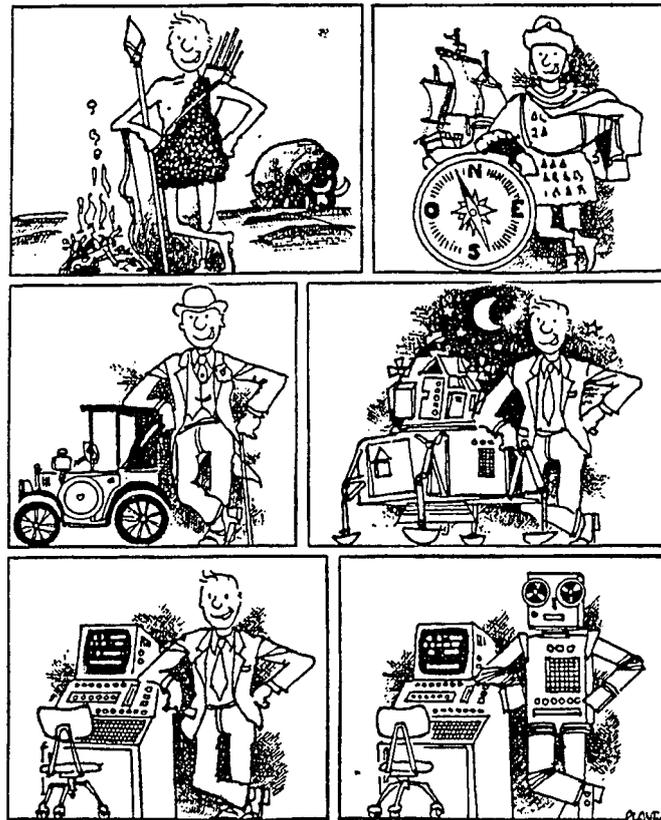
Ainsi les citoyens d'aujourd'hui et de demain pourraient doublement, dans une société où la fabrication et la distribution seraient équitablement et rationnellement organisées, jouir *en tant que consommateurs* des biens produits par la machine : de leur abondance et de leur perfection. Mais il semble bien que durant l'étape prochaine de la civilisation, il sera difficile à beaucoup d'entre eux de jouir de ces biens *en tant que producteurs*, c'est-à-dire dans leur travail.

Il nous apparaît que se multiplient, dans les sociétés industrielles très évoluées, les signes d'un phénomène nouveau encore peu accentué, mais qui mérite de retenir l'attention des psychologues et des sociologues : l'usage actif du loisir¹³, où des virtualités qui ne trouvent pas leur emploi à l'intérieur du travail productif (ateliers ou bureaux) cherchent, par des formes et des moyens divers, à s'exprimer.

Georges Friedmann, *Où va le travail humain ?*, Éd. Gallimard, 1951.

¹³ Utilisation des moments de temps libre pour se livrer à des activités créatrices, par exemple le travail manuel.

Document 4



Dessin de Plantu paru dans *Wolfgang, tu feras informatique !*
Éd. La Découverte / Le Monde, mars 1988.

Document 5

Dans de nombreuses professions, il est nécessaire de garder les mains libres pour effectuer des tâches bien précises tout en utilisant un ordinateur. C'est le cas dans le domaine médical, dans les contrôles de qualité, dans les observations au microscope, pour les pilotes ou conducteurs de machine, dans les cas où il faudrait pouvoir dicter un rapport, sans avoir à utiliser un dictaphone, ou bien accéder à des informations incluses dans des banques de données, sans lâcher ses instruments et abandonner le travail en cours. Des systèmes dits de « dictées vocales », basés sur une reconnaissance de parole discrète, en mode monolocuteur, avec apprentissage de la voix de chaque utilisateur, sortent actuellement des laboratoires. [...]

Le système *Speech server*, développé par IBM et déjà connu comme prototype expérimental sous le nom de *Tangora*, fonctionne sur machine RISC IBM System /6000. Il supporte quatre langues : le français, l'allemand, l'italien et l'anglais (versions britannique et américaine) et travaille sur un vocabulaire général de 20 000 formes auquel il est possible d'ajouter un vocabulaire supplémentaire de 2 000 mots, spécifiques à un domaine particulier. La dictée

est effectuée avec une vitesse d'élocution normale, mais le locuteur doit s'astreindre à séparer la prononciation de chaque mot par une légère pause et à ne pas effectuer de liaison. Le temps nécessaire à l'apprentissage de la voix de chaque locuteur varie d'une demi-heure à une heure.

Une démonstration a été effectuée lors de la présentation de ce produit à la presse en novembre 1992 et les résultats sont impressionnants. Il s'agissait d'une application réalisée pour un service de radiologie et expérimentée pendant cinq mois par le centre anti-cancéreux Paul-Strass de Strasbourg. On a entendu un médecin, un peu ému, dicter un compte rendu d'examen radiologique utilisant à la fois des termes médicaux très spécialisés et du français courant. Le texte dicté s'est inscrit, en temps réel et presque toujours correctement orthographié, accords grammaticaux compris, dans une fenêtre de saisie vocale. Pendant la phase de reconnaissance, le système a parfois semblé hésiter, puis est revenu sur une expression pour la modifier, ce qui montre qu'une analyse de contexte étaye la reconnaissance effectuée...

Les utilisateurs ont relevé plusieurs avantages à l'emploi de ce système : pour les médecins, une plus grande disponibilité pour l'acte médical, une plus grande efficacité du service et moins de risques d'erreurs, puisque le résultat d'un diagnostic peut être posté dans l'heure qui suit son établissement sans aller-retour avec le secrétariat ; pour les secrétaires, un allègement de travail ; pour les juristes, la confidentialité que permet le système en supprimant les intermédiaires lors de la saisie de rapports ; pour des traducteurs de documentations techniques IBM, le confort de la saisie de texte à la voix ; pour tous, l'immédiateté du procédé (« aussitôt dit, aussitôt écrit »).

Il reste cependant important de soigner l'éducation des utilisateurs au mode d'élocution exigé, de veiller à ce que la phase d'apprentissage de la voix de chacun soit correctement effectuée et de bien profiler l'application aux besoins, aux habitudes, aux méthodes et outils de travail du service concerné.

Les Dossiers de l'ingénierie éducative, CNDP, dossier n° 13, juin 1993.



[Retour vers *Les risques du progrès*](#)

Assembler les morceaux de l'homme nouveau

LE MONDE | 18.02.06

Interview avec Laurent Lantieri, chef du service de chirurgie plastique reconstructrice et esthétique de l'hôpital Henri-Mondor de Créteil

Une greffe partielle de la face a eu lieu à Lyon. Saurons-nous bientôt réaliser une greffe totale ?

Il n'y a pas de différence technique entre une greffe partielle ou totale. Nous sommes donc aptes à la mener. Les Américains et les Anglais orientent leurs recherches sur une telle greffe pour les grands brûlés, mais c'est pour l'heure un fantasme. C'est anatomiquement impossible car la peau est vascularisée par des vaisseaux qui passent dans les muscles. Une greffe totale ne serait possible que dans des cas très exceptionnels de carbonisation, lorsque peau et muscles sont détruits. Mais, s'il y avait rejet, ce serait alors dramatique, car il faudrait enlever toute la face reconstruite.

Les greffes d'organes externes vont-elles se généraliser ?

Il faut avancer avec prudence, même si on peut techniquement le faire. Après la première greffe du coeur en 1967, une centaine ont été réalisées l'année suivante, puis seulement dix en 1970. Pourquoi cette baisse ? La plupart des patients opérés étaient morts. Pour la main, on observe le même ralentissement. En 1998, une greffe est réalisée, puis l'homme est amputé. L'année suivante, une autre a lieu aux Etats-Unis et deux en Chine. En 2000, ce sont les premières greffes des deux mains. En 2001, 2002, 2003, on continue, mais depuis 2004, autant qu'on le sache, il n'y en a pas eu dans le monde. Les greffes se généraliseront quand nous maîtriserons mieux le rejet et la conservation des greffons.

Les traitements antirejets sont très lourds. Quels progrès peut-on attendre d'ici à 2020 ou 2030 ?

A court terme, ces progrès viennent des nouveaux traitements agissant directement sur les lymphocytes, c'est-à-dire les porteurs de l'immunité. Plus efficaces et moins nocifs, ils entraînent malgré tout une augmentation des risques de cancer et de maladies infectieuses. On peut donc s'interroger : la qualité de vie obtenue compense-t-elle ces risques ? La situation aura sûrement changé d'ici vingt ans. En supprimant la moelle du receveur pour lui substituer celle du donneur, nous pourrions faire tolérer des greffes d'organes. Un protocole existe aux Etats-Unis pour des greffes de rein, mais il est extrêmement toxique. Nous travaillons, à titre expérimental, sur des greffes de cellules souches hématopoïétiques : la moelle du donneur est greffée sur le receveur pour que celui-ci devienne immuno-tolérant. Le receveur a donc deux moelles, la

sienne et celle du donneur. Cela marche pour l'instant chez la souris et le lapin, mais rien ne dit que cela sera applicable chez l'homme.

Peut-on traiter le greffon pour favoriser son acceptation ?

Aujourd'hui, les greffes se font dans l'urgence, immédiatement après prélèvement d'un greffon sur un individu qui vient de mourir. Si l'on arrivait à le cryo-conserver - le congeler comme les embryons, les cellules, les vaisseaux - pour le traiter en lui instillant les cellules du receveur, on disposerait alors d'un stock de tissus qui pourraient être greffés. La recherche n'est pas encore très développée mais il y a un grand avenir.

Quand grefferons-nous une peau artificielle ?

La peau est un composé très complexe avec l'épiderme, le derme, de la graisse, du poil, une épaisseur, une couleur différente selon l'endroit du corps. Du fait de cette complexité, on cherche plutôt à utiliser du tissu vivant qu'à le fabriquer artificiellement. Pour les brûlés par exemple, depuis les années 1980, on gonfle un ballon sous la peau, de façon à l'étirer et générer un tissu que l'on greffera.

A quand un homme avec une main ou un bras totalement artificiels ?

La science-fiction a fantasmé sur le sujet, mais je ne crois pas à un homme bionique. La possibilité d'une telle interface est extrêmement lointaine, même si des chercheurs se sont penchés dessus. Par contre, je crois que la reconstruction par les propres tissus du patient a un énorme avenir, quitte à ce qu'elle soit aidée avec des tissus artificiels, quitte à ce que ces tissus artificiels soient habités par les cellules du patient.

La science-fiction n'avait pas imaginé que l'on pourrait faire repousser des tissus ou cloner non pas un individu, mais une partie de son corps ou une structure.

Des opposants ont révélé que la Chine prélevait des organes sur les condamnés à mort afin de les greffer. Dans un pays n'ayant pas notre éthique, les donneurs ne pourraient-ils pas être "préparés" à être compatibles, en leur injectant la moelle d'un receveur ?

Cela fait froid dans le dos, mais ce qui se passe en Chine permet de penser qu'il est possible qu'un pays s'oriente dans cette voie. Techniquement, on peut concevoir un "conditionnement" du donneur pour que ses cellules soient ensuite compatibles avec le receveur. Toutefois, le donneur ne serait "prêt" que pour une seule personne... Il y a moins de deux ans, les Chinois ont transplanté du cuir chevelu et deux oreilles - prélevés sur un cadavre - sur un patient censé souffrir d'un mélanome du cuir chevelu. En France, nous n'aurions jamais fait cette greffe, du fait des risques encourus. Pour moi, c'est de la chirurgie expérimentale humaine.

Les Chinois sont-ils en avance ?

Pour l'heure, non. La révolution culturelle a lessivé une partie de leur recherche. Mais ils avancent très vite. Si la question est : "Est-ce que l'éthique

freine la recherche ?", probablement oui, mais ce n'est pas important d'avancer plus vite si c'est pour aboutir à l'exploitation humaine.

Quels sont les problèmes éthiques à venir ?

Les greffes de face posent un nouveau problème : on prélève une part de la face d'un cadavre, et cela peut perturber le deuil des familles, d'où, à mon sens, la nécessité d'un consentement explicite des familles. Il manque probablement une instance internationale pour la science qui réunirait des scientifiques de tous pays pour réfléchir sur les implications éthiques de la recherche.

Peut-on imaginer que se généralisent des greffes animal-homme ?

Ces greffes sont désormais proscrites en Europe et, que je sache, aux Etats-Unis. Le Comité national d'éthique a recommandé une grande prudence concernant ces recherches, appelées xénotransplantations, car il y a un risque de transmettre des maladies de l'espèce animale à l'espèce humaine.

La société est-elle prête à accepter un corps reconstruit ?

Les nouvelles générations jugent très naturelle la transplantation d'organes. Pour les adolescents d'aujourd'hui, le corps humain est composé de pièces potentiellement remplaçables.

Cela ne génère ni angoisses ni questionnement philosophique. Je regrette cependant que les philosophes se soient trop détachés de la science et de la médecine. Ils doivent nous aider à réfléchir aux nouvelles orientations de la société.

Article paru dans l'édition du 19.02.06

Propos recueillis par Raphaëlle Bacqué et Laure Belot

Document annexe

1870 Le suisse Jacques-Louis Reverdin réalise la première autogreffe de peau.

1887 Greffe de Cornée par Von Hippel

1952 Première transplantation d'organe, le rein, par Jean Hamburger à Paris. Le patient survit 21 jours.

1958 Première greffe de moelle osseuse à l'hôpital Curie à Paris.

1964 Premier échec d'une greffe d'un cœur animal sur l'homme aux USA

1967 Le Sud-Africain Christian Barnard réalise la première greffe cardiaque. Le receveur survit 18 jours

1968 Première greffe de poumon réussie en Belgique. Le patient survit neuf mois.

1986 Première transplantation cœur-poumons-foie au Royaume-Uni.
1998 Le Français Jean-Michel Dubernard réalise la première greffe de la main.
2003 Première greffe de la langue à Vienne par Rolf Ewers.

1. **La science ne cesse de progresser. Sans vous intéresser au document annexe, relevez les progrès déjà réalisés et ceux à venir.**
2. **Quels risques le progrès engendre-t-il ?**
3. **Les solutions envisagées à ces risques sont de deux ordres. Montrez-le.**
4. **A quel mythe ces recherches renvoient-elles ? Citez des exemples culturels qui montrent que ce mythe a hanté les hommes à plusieurs moments de leur histoire.**
5. **Quelle analyse pouvez-vous faire du document annexe ?**

Corrigé.

1. **Dans le domaine de la greffe, la science ne cesse de progresser. Relevez les progrès déjà réalisés et ceux à venir.**

L'interview permet de faire le point sur les progrès techniques dans certains domaines. Ainsi la première greffe du cœur a été réalisée en 1967, celle des mains date de 1998. Depuis 1980 on sait gonfler un ballon sous la peau de façon à l'étirer et générer un tissu que l'on greffera. La greffe partielle de la peau du visage a été effectuée en février 2006 en France sur Isabelle Dinoire. Enfin, les transplantations d'organes animaux sur les hommes, appelées xénotransplantations, ont été tentées puisqu'elles sont actuellement interdites.

Elle nous présente aussi ce qui nous attend dans un futur plus ou moins lointain. Il faut relever d'abord la récurrence de mots comme *recherche*(passim), *chercheurs*(§6), *à titre expérimental*(§3), *chirurgie expérimentale*(§7) qui prouvent que la science avance un peu partout, comme le montre aussi la diversité des pays cités (USA, Europe, Chine) Ainsi, d'un point de vue purement technique, les chirurgiens savent faire une greffe totale de la peau dans la mesure où la technique est la même que celle d'une greffe partielle. Cela concernerait surtout les grands brûlés, mais dans des cas exceptionnels qui supposent que la peau et les muscles soient détruits

(§1) . Bientôt de nouveaux traitements seront employés, tels les lymphocytes (§3) et en ce qui concerne la moelle, des changements sont à attendre dans les deux prochaines décennies. Ainsi l'on fait déjà des expérimentations sur la moelle afin de pouvoir la transplanter en limitant les risques, mais l'expérimentation est encore au stade animal. On s'oriente aussi vers la congélation de greffons pour les manipuler en vue de leur transplantation sans rejet (§4). Certains pensent même à un homme bionique, c'est à dire avec des membres entièrement artificiels qui résulteraient de greffes (§6).

2. Faut-il pour autant crier victoire ?

Tous ces progrès ne constituent pas pour autant la panacée, puisqu'ils ne sont pas dépourvus de risques. Ainsi pour le moment, le phénomène de rejet semble préoccuper avant tout autre les chercheurs : le corps n'est pas prêt d'accepter la greffe d'un membre externe (provenant d'un autre individu). En cas de rejet de la peau d'un visage entièrement greffée, il faudrait tout enlever ce que le chirurgien qualifie de « dramatique », probablement tant pour lui que pour le patient. Ces rejets, en outre, prennent une forme souvent définitive : le corps refuse le nouveau membre et l'on assiste soit à son amputation (les mains, §2) soit à la mort de l'individu opéré (les transplantations cardiaques §2). Enfin, notons que même les nouveaux traitements ne vont pas sans risques. En effet, les techniques les plus récentes, telle la greffe du rein aux USA, n'en sont pas dépourvus puisque le protocole concerné se révèle « extrêmement toxique » ; en outre, si les traitements sont plus efficaces, cela ne signifie pas risque zéro : le cas des lymphocytes est révélateur des risques encourus puisqu'ils engendrent une augmentation des cancers et des maladies infectieuses. Quant à la xénotransplantation, elle a montré ses limites puisqu'elle est désormais interdite dans plus d'un pays au vu apparemment de l'incompatibilité entre l'animal et l'homme dans le domaine biologique et du risque de transmettre certaines maladies. C'est le danger que l'on craint aussi à propos des greffes de moelle : elles fonctionnent chez la souris et le lapin, mais qui nous dit que cela est transposable à l'homme ?

La science a donc ses limites.

3. Les solutions envisagées à ces risques sont de deux ordres. Montrez-le.

Les solutions relèvent de la technique comme de l'éthique. L.Lantieri affirme qu'il *faut avancer avec prudence*(§2) dans le domaine des greffes externes. Il importe de poursuivre les recherches pour mieux maîtriser le phénomène de rejet et la conservation des greffons (§4). Ces recherches sont censées permettre de remplacer la moelle du malade par celle du donneur, ce qui augmentera le seuil de tolérance(ib.). Enfin, plutôt que de prélever des organes chez un tiers, il semble préférable d'utiliser les tissus du patients en les intégrant à des tissus artificiels (§6).

Mais dans cette avancée technique, l'éthique (ensemble de règles de conduite) a aussi son rôle à jouer. Il faut se prendre le temps de réfléchir au rapport entre progrès et risque. Rabelais le disait déjà : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». La technique de la greffe concerne en effet l'homme qui n'est pas à instrumentaliser sous peine d'aboutir à de l'exploitation humaine où la science serait une divinité dont les hommes seraient les sujets humblement soumis. Il importe ainsi de demander l'aval de la famille du mort dont on veut prélever un membre ou organe, afin que celle-ci puisse faire son deuil du disparu. Sinon, les chirurgiens s'érigeront en seuls juges ou risquent de se mettre au service d'une cause politique sous des prétextes d'humanisme. C'est le risque que semble prendre la Chine, aux dires de ses opposants. On sent la réticence du L. Lantieri dans l'expression *un patient censé souffrir d'un mélanome du cuir chevelu*. Qui nous garantit que le mélanome existait bel et bien dans ce cas ?

D'où l'importance de l'éthique, même si elle doit freiner pour un temps la recherche fondamentale et les expérimentations. Il faut non seulement que la société évolue et n'éprouve plus de réticences à l'égard des greffes, ce qui est déjà le cas des jeunes, mais qu'en plus des autorités reconnues compétentes se penchent sur ce problème. D'où la création du Comité national d'éthique (§10) et le vœu que formule Lantieri : créer *une instance internationale pour la science qui réunirait des scientifiques de tous pays pour réfléchir sur les implications éthiques de la recherche*. (§9) Il en appelle de même aux philosophes qui ont aussi leur rôle à jouer dans cette réflexion. Dès lors, l'orientation que doit prendre la recherche est un choix de société et non pas seulement la décision de quelques chercheurs, même experts dans leur domaines. Car, par définition, un expert est un homme au savoir limité à un domaine précis.

4 . A quel mythe ces recherches renvoient-elles en fait ? Renseignez-vous aussi sur la tour de Babel, Frankenstein, L'Eve future, Métropolis.

De toute évidence, l'interview se sert de la recherche scientifique actuelle pour évoquer le problème de l'homme qui rêve de faire mieux que Dieu en débarrassant l'être humain de tout ce qui constitue un handicap suite à un accident ou une malformation. C'est ce à quoi fait allusion l'expression *homme bionique*. Le risque est donc la démesure, voire la folie de pareille tentative qui veut s'élever au-delà de la condition humaine en dépassant les limites qui lui ont été imparties. Goûter de l'arbre de la connaissance du bien et du mal revient à se prendre pour Dieu et à ne croire qu'en ses propres critères que l'on érige en valeur absolue.

La tentation est ancienne. Le mythe de la tour de Babel nous montre déjà des hommes rivalisant avec Dieu en voulant construire une tour qui soit aussi haute que le ciel. Les artistes ont rêvé à plus d'une reprise de devenir l'égal

de Dieu. Ainsi le docteur Frankenstein a fabriqué une créature à partir de cadavres (thème évoqué dans notre texte), le savant de *Métropolis* (film de Fritz Lang) a appelé à la vie un robot, réplique exacte d'une vraie femme, pour reprendre le contrôle de la ville. Il en est de même du roman de Villiers de l'Isle Adam *L'Eve future* (Déchiré mortellement par le non-sens que représente à ses yeux le caractère disparate de son amante — une sottise bourgeoise dotée d'une sublime beauté —, Lord Ewald voit l'inventeur américain Thomas Edison lui proposer la fabrication d'une "Andréide" *identique* à son amante. Toutefois, Edison prend soin de lui préciser qu'il comblera totalement les vœux du jeune lord : il aura veillé à retrancher l'âme absurde de la copie. "Cette sottise éblouissante sera non plus une femme, mais un ange : non plus une maîtresse, mais une amante; non plus la Réalité, mais l'Idéal" (<http://www.er.uqam.ca/nobel/mts123/etienne.html>).

5. Quelle analyse pouvez-vous faire du document annexe ?

Le document annexe montre que les greffes ont commencé assez tôt puisque la première date de 1870. La chronologie révèle que ces transplantations se sont accélérées au cours du XX^e, notamment dans les années 60 et qu'elles ont repris après une pause d'environ vingt ans (1968 à 1986) . Les tentatives pratiquées indiquent que l'on court de plus en plus de risques puisque après des greffes d'organe isolé (le rein, le cœur, le poumon), on a tenté de transplanter un ensemble formé du cœur-poumon-foie, ce qui suppose une maîtrise totale de l'ensemble des techniques pratiquées séparément jusqu'alors. Ces opérations témoignent du courage de l'homme quand il s'agit de prendre des risques. Ainsi s'autogreffer en 1870 n'est pas évident pas plus que d'assumer des greffes d'homme à homme, d'animal à homme. La mortalité indiquée en référence suggère que la technique n'est pas toujours maîtrisée au moment où l'on entreprend l'opération. Se pose dès lors la question : faut-il risquer ou non ? Les chirurgiens semblent avoir répondu par l'affirmative. L'on peut les suivre pour certaines opérations (greffes de la main, de la langue, du rein...), mais douter de la valeur de leur choix quand il s'agit de transplanter plusieurs organes, dont certains vitaux. Peut-on dire qu'une opération a réussi lorsque le patient décède quelque temps après ? Tout est une question d'approche personnelle.



[Retour vers Les interventions de l'homme](#)

SYNTHÈSE DE DOCUMENTS

Document 1 : Jean-Yves NAU, article du *Monde*, jeudi 17 août 2000

Document 2 : Noëlle LENOIR, présidente du Groupe européen d'éthique de l'Union européenne et membre du Conseil constitutionnel, extrait d'un article du *Monde*, mardi 27 juin 2000.

Document 3 : Axel KAHN et Fabrice PAPILLON, *Copies conformes*, Nil Éditions, 1998.

Document 4 : D.KEYES, *Des Fleurs pour Algernon*.

Travail d'écriture personnelle

Pensez-vous que l'on doive permettre de mettre au monde des enfants sur mesure à partir de donneurs de sperme reconnus pour leur QI, leur santé physique, et de mères porteuses que l'on garantirait de « premier choix » ? En une quarantaine de lignes, vous répondrez à cette question en un développement argumenté où vous vous appuyerez sur le corpus, vos cours et vos lectures personnelles. (Proposition de corrigé : Réflexe BTS *Nathan technique* p.122 *Corrigé en p. 169-170*).

DOCUMENT 1

La Grande-Bretagne en passe d'autoriser le clonage humain thérapeutique Pour la première fois un gouvernement donne son aval à des techniques expérimentales qui ouvrent de nouveaux espoirs médicaux. Mais elles imposent de fabriquer des embryons humains destinés, non pas à se développer, mais à fournir des greffes de cellules ou d'organes.

Trois ans et demi après l'annonce écossaise de la création de Dolly par clonage et moins de deux ans après les espoirs que cette technique pourrait offrir à l'espèce humaine, le gouvernement britannique a pris une décision historique. Il s'est en effet prononcé, mercredi 16 août, en faveur de la mise en œuvre de recherches scientifiques impliquant la création par clonage d'embryons humains. A la différence des expériences ayant conduit à la création de mammifères clonés, ces embryons humains ne seront pas destinés à se développer dans un utérus maternel. Mais ils devraient permettre, via la mise en culture de certains de leurs composants cellulaires, de fournir de futurs traitements contre des affections dégénératives jusqu'ici incurables.

En Grande-Bretagne, les recherches préliminaires dans ce domaine avaient été suspendues en 1990 en raison notamment des questions éthiques soulevées par la manipulation des cellules sexuelles et des embryons humains aux premiers stades de leur développement. Le législateur britannique avait cependant mis en place une structure chargée, dans le domaine de l'assistance médicale à la procréation, du contrôle des activités de thérapeutique et de recherche (la Human Fertilisation and Embryology Authority), de donner son accord à des recherches sur des embryons âgés de moins de 14 jours, qualifiés à ce titre de " pré-embryons ". C'est ainsi qu'entre 1991 et 1998 près de 48 000 pré-embryons, conçus dans le cadre d'une assistance médicale à la procréation mais ne faisant plus l'objet d'un projet parental, ont été utilisés par des chercheurs. Durant la même période 118 embryons ont été également créés à des fins de recherche.

C'est dans ce contexte que sont apparus les premiers succès du clonage reproductif, puis les premières perspectives, révolutionnaires, du clonage thérapeutique (Le Monde du 7 novembre 1998). Dans la plupart des pays industrialisés, les biologistes de la reproduction et les spécialistes d'embryologie, ont alors fait du lobbying auprès de leurs autorités de tutelle. " Si nous sommes capables, grâce à la technique du clonage, de développer de nouvelles thérapeutiques pour des maladies aussi graves que les cancers ou les maladies neurodégénératives, la recherche sur des cellules embryonnaires ainsi créées doit être mise en œuvre ", faisaient valoir, en avril 1999, les responsables de la société européenne d'embryologie et de la reproduction humaines (Le Monde du 30 avril 1999).

Tout donnait alors à penser que le premier feu vert officiel serait rapidement donné en Grande-Bretagne. Or les autorités gouvernementales britanniques refusèrent alors de précipiter le mouvement. " Nous pensons que des recherches supplémentaires sont nécessaires pour étayer le bien-fondé d'une telle technique ", déclarait alors Tessa Jowell, secrétaire d'Etat britannique. Tony Blair décidait ensuite de demander au professeur Liam Donaldson, 49 ans, Chief Medical Officer et conseiller du gouvernement pour les affaires médicales, de réunir un comité d'experts et de lui remettre un rapport sur les possibles risques et les bénéfices attendus de cette recherche. Rédigé par un comité de quatorze membres, ce rapport de 54 pages, rendu public mercredi 16 août, prend clairement position en faveur du lancement des recherches sur le clonage thérapeutique. De telles recherches permettront, affirme ce texte, " d'améliorer la compréhension des maladies humaines ". Et le professeur Donaldson d'ajouter qu'elles ont un " grand potentiel pour soulager la souffrance et traiter les maladies " Les auteurs du rapport, qui prennent soin de rappeler que le clonage reproductif doit demeurer banni dans l'espèce humaine, détaillent avec précision les applications thérapeutiques qui pourraient, " à long terme ", résulter de ces recherches. " Parmi les exemples qui peuvent être cités figurent, disent-ils,

L'utilisation de cellules sécrétant de l'insuline contre le diabète; de cellules nerveuses contre les accidents vasculaires cérébraux ou la maladie de Parkinson; d'hépatocytes contre certaines affections hépatiques ". Mais ils précisent que de nombreux obstacles techniques devront être franchis avant que cette nouvelle voie de recherche débouche sur des applications thérapeutiques concrètes pouvant être proposées en routine. Sans méconnaître ni sous-estimer les oppositions éthiques qui peuvent être formulées par ceux qui sont opposés à la création in vitro d'embryons humains à des fins thérapeutiques, les experts britanniques estiment que l'encadrement réglementaire mis en place depuis dix ans et les autorisations actuellement en vigueur permettant des recherches sur des embryons de moins de quatorze jours permettent d'envisager le développement programmé et sous contrôle du clonage thérapeutique. Ils formulent à l'adresse du gouvernement britannique une série de neuf recommandations spécifiant notamment que les personnes dont les cellules, somatiques ou sexuelles, seront utilisées devront avoir donné leur consentement. Ils ajoutent que la création de chimères (à partir d'un noyau de cellule humaine injecté dans un ovocyte énucléé d'origine animale) " ne devrait pas être autorisée " Ils estiment enfin que le transfert d'un embryon créé par clonage dans un utérus féminin devrait être considéré comme un crime. Le gouvernement Blair partageant l'analyse et les conclusions des rapporteurs, la question du feu vert donné au clonage thérapeutique en Grande-Bretagne fera donc l'objet d'un projet de loi, soumis au Parlement avant la fin de l'année. Toutefois, compte tenu des questions éthiques soulevées par la mise en œuvre de ces techniques, il est d'ores et déjà prévu que les députés britanniques ne suivent pas, contrairement à l'usage, les consignes de leur parti. Ils devront se prononcer en leur âme et conscience.

Jean-Yves Nau, article du *Monde*, jeudi 17 août 2000

DOCUMENT 2

Génome humain : les risques

Comment néanmoins assurer que la génétique humaine reste bien au service de la santé, dans un tel contexte de compétition économique ? Car des risques existent de voir les intérêts du marché primer sur les aspects sociaux de la recherche. En premier lieu, certains laboratoires peuvent mener des stratégies industrielles (voire boursières) étrangères aux impératifs de l'accès au progrès médical. La compagnie titulaire des brevets sur les gènes de prédisposition du cancer du sein maîtrise de facto la commercialisation dans le monde entier du test de détection de ces gènes chez les patientes. Ensuite, la valorisation économique d'éléments humains, comme les gènes et les protéines, destinés à un usage industriel dans le domaine de la santé, peut modifier le rapport que l'individu entretient avec son propre corps. Ceux sur lesquels sont prélevées des

cellules, sources de ces gènes et protéines, commencent, dans certains pays, à vouloir faire valoir des droits économiques. Le procès intenté, aux Etats-Unis, par ce patient, porteur d'un gène prémunissant contre l'infection par le virus du sida, et qui attaque un laboratoire pour avoir sa part des profits tirés du brevet sur ce gène, serait-il annonciateur d'un changement des mentalités ?

Enfin et surtout comment ne pas évoquer la mise à l'écart des pays les plus pauvres de la planète ? Sans structures de recherche et sans moyens pour financer les biens de santé indispensables à la survie de leurs populations, ces pays sont privés du droit de bénéficier du progrès, reconnu par les grands textes des Nations unies. En proclamant que " le génome humain, dans son sens symbolique, est patrimoine de l'humanité ", la Déclaration sur le génome humain, approuvée par les Nations unies en 1998, ne signifie pas seulement que les recherches en génétique humaine, en tant qu'elles touchent aux processus de vie, requièrent des exigences éthiques particulières. Elle suggère également un droit universel au partage des bienfaits tirés de ces recherches. Ces questions feront de l'éthique un arbitre entre économie et science.

Noëlle Lenoir, présidente du Groupe européen d'éthique de l'Union européenne et membre du Conseil constitutionnel, extrait d'un article du Monde, mardi 27 juin 2000.

DOCUMENT 3

Copies conformes

Le problème reste en tout cas de savoir garder la maîtrise des nouveaux pouvoirs issus des progrès des sciences et des techniques. C'est le fondement d'une éthique moderne, une éthique de la responsabilité qui peut se fonder sur les principes de la morale kantienne.

L'une des bases fondamentales de cette morale consiste en l'affirmation que les fins de l'activité morale sont dictées à l'homme par sa propre raison: il s'agit d'une morale de l'impératif catégorique qui affirme le pouvoir de détermination de la volonté par la raison, soit l'autonomie du sujet comme sujet moral et non comme sujet égoïste. Il faut donc dépasser son point de vue particulier pour considérer le bien commun, et agir de telle sorte que sa propre volonté puisse valoir comme le principe d'une législation universelle. Cette morale du désintéressement et de l'universalité est capitale dans la conscience moderne des droits de l'homme. De même est essentiel le précepte kantien du respect de la dignité humaine comme principe de la relation morale avec autrui : dans ses Fondements de la métaphysique (deuxième section), Emmanuel Kant affirme que la personne humaine ne doit jamais être seulement traitée comme un moyen de ses propres fins, mais toujours aussi comme une fin en soi. En d'autres

termes, l'homme ne doit jamais être utilisé uniquement comme moyen sans tenir compte de ce qu'il est. en même temps, une fin en soi. La dignité, telle qu'elle est ainsi définie dans la morale kantienne, est le premier droit fondamental de tout homme, comme l'édicte l'article premier de la Déclaration universelle des droits de l'homme (1948): " Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droit. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns avec les autres dans un esprit de fraternité. "

Le premier acte qui a concrétisé cette volonté de s'assigner des bornes éthiques, en ce qui concerne les recherches et essais thérapeutiques chez l'homme, remonte à 1947: c'est le code de Nuremberg, première réglementation internationale fondant les principes de l'éthique médicale sur les droits de l'homme. Suivirent diverses déclarations de l'Association médicale mondiale, à Helsinki en 1964, à Tokyo en 1975 et à Manille en 1980. Les relations entre science et éthique ont paru si houleuses qu'elles aboutirent à un moratoire, aujourd'hui levé, sur les recherches en matière de manipulation génétique, signé lors de la conférence internationale d'Asilomar (Etats-Unis, 1975). C'est donc sur ces bases universelles des droits de l'homme, et particulièrement à travers la notion de dignité humaine, qu'il nous paraît nécessaire d'examiner les différentes applications qui pourraient découler du clonage reproductif humain.

Axel KAHN et Fabrice PAPILLON, *Copies conformes*, Nil Éditions, 1998.

DOCUMENT 4

Conte randu N° 5

6 mars. Ils ont retrouvé ma sœur Norma qui abite avec ma mère à Brooklyn et elle a donné son autorisation pour l'opération. Ils vont donc mutiliser. Je suis si éccité que je peut à peine l'écrire. Cependant le Pr Nemur et le Dr Strauss on eu dabor une discussion a ce sujet. J'éte assis dans le buro du Pr Nemur quant le Dr Strauss et Burt Selden son entré. Le Pr Nemur avez des ésitations pour mutiliser mais le Dr Strauss lui a dit que j'éte le meilleur de ceux qu'ils avez testé jusque la. Burt lui a dit que Miss Kinnian me recomandez come le meilleur parmi tous ceux qui éte ses élèves au cour d'adulte atardé ou je vai. Le Dr Strauss a dit que j'avait quelque chose qui éte très bon. Il a dit que j'avez une bone motivacion. Je n'avait jamais su que j'avait ca. Ca m'a fait plésir quant il a dit que c'éte pas tout ceux qui ont un Q.I. de 68 qui ont ce qu'il avez dit autant que moi. Je sait pas ce que cé ni ou je l'ai eu mais il a dit qu'Algemon l'avait ossi. La motivacion d'Algernon cé le fromage qu'ils mètent dans la boite. Mais ca peut pas ètre seulement ca pasque j'ai pas eu de fromage cete semène. Le Pr Nemur s'inquiétait que mon Q.I. monte tro haut odesus du mien qui étez

tro bas et que ca me rande malade. Et le Dr Strauss a dit au Pr Nemur quelque chose que j'ai pas compri et pandan qu'ils parlait j'ai noté quelques un des mots dans mon carnet ou je tien mes conte randus. Il a dit Harold, c'est le prénon du Pr Nemur, je sai que Charlie n'est pas ce que vous aviez dans l'esprit pour être le premier de votre nouvelle race de surhomme untélec... pas saisi le mot... mais la plupart des jens de sa faible ment... sont host... et pas du tout coop... ils sont generaleman lourd et apat... et dificile a untéressé Charlie a une bone nature et il est untéressé et il ne demande qu'a faire plésir. Alor le Pr Nemur dit n'oublié pas qu'il sera le premier être umain qui aura son untelligence acrué par la chirurgie. Le Dr Strauss dit c'est sactement ce que je voulez dire. Ou trouverions nous un otre adulte atardé avec cette formidable motivacion pour aprendre. Regardé come il a bien apris a lire et a écrire pour son faible age mental. C'est un exploit fénom... Je n'ai pas saisi tous les mots, ils parlait tro vite mais on orait dit que le Dr Strauss et Burt été pour moi et que le Pr Nemur ne l'été pas. Burt répétait Miss Kinnian panse qu'il a un désir irrésis... d'aprendre. Il a litéralement imploré qu'on l'utilise. Et ca c'est vrai pasque j'ai anvi d'être un télijen. Le Dr Strauss s'est levé et a marché de lon en large et il a dit je suis pour que nous utilisions Charlie. Et Burt a approuvé de la tête. Le Pr Nemur s'est graté le crane et s'est froté le nez avec son pouce et a dit Vous avez peut être réson. Nous utiliserons Charlie. Mais il faut que nous lui fassions comprendre que bien des choses peuvent mal tourné dans l'espérence. Quant il a dit ca j'été si contan et si ecsité que j'ai fait un bon et je lui ai séré la main pour le remercié d'être si jant'i avec moi. Je crois qu'il s'est efraié quant j'ai fais ca. Il a dit Charlie nous avons travaillé a ca depuis lontan mais seuleman sur des animos come Algernon. Nous somes certin qu'il n'y a pas de danger fisique pour toi mais il y a bocou d'otres choses dont je ne peux rien dire avant d'essayé. Je voudrait que tu compréne qu'il se peut qu'il arive quelque chose ou que rien n'arive du tou. Ou même ca peut réussir tanporéremant et te laissé ansuite en plus mauvaise posture que tu n'es maintenant. Esse que tu comprend ce que cela signifie. Si ca arive il nous faudra te renvoyé a l'asile Warren. J'ai dit sa m'est égal passe que je n'ai peur de rien. Je suis très fort et je fait toujours de mon mieu et en plus j'ai ma pate de lapin porte boneur et je n'ai jamais cassé un miroir de ma vie. J'ai laissé tombé des asiètes une fois mais ca ne conte pas pour porté movaise chance. Alor le Dr Strauss a dit Charlie même si ca ne réussi pas tu aura aporté u ne grande contribussion à la sience. Cete spérience a réussi sur bocou d'animos mais elle n'a jamais été essayé sur un être umain. Tu sera le premier. Je lui ai dit merci docteur vous n'orez pas a regreté de m'avoir doné ma seconde chance come dit Miss Kinnian. Et je le pensait come je leur ait dit. Après l'opérassion je m'eforcerai d'être un télijen. De toutes mes forces.

D.KEYES, *Des Fleurs pour Algernon*.



[Retour vers Le clonage](#)

Montesquieu, *Lettres Persanes*, 106

Dans *Les Lettres persanes*, publiées en 1721, Montesquieu a rassemblé plusieurs lettres échangées entre des Persans en voyage en Occident et des amis restés en Perse. (Pour les indices spécifiques de l'écriture épistolaire et de la correspondance : indication de l'émetteur du message, Rhédi, et de son destinataire, Usbek, de l'endroit où est écrite la lettre, Venise, de l'endroit où elle est envoyée, Paris, et de la date d'écriture, le 5 de la lune de Rhamazan, 1717).

L'auteur exploite, dans cette œuvre, le principe du « regard étranger » (cf. Montaigne, « Des Cannibales » ; Voltaire...) pour observer avec une candeur feinte les institutions et les modes de fonctionnement de la société française des années 1712-1718. Cette lettre a pour thème le progrès.

Rhédi exprime ses craintes (« Je tremble toujours qu'on ne parvienne... ») devant les inventions scientifiques et techniques. Il fonde son appréhension sur l'enquête menée en Occident (répétition de « j'ai ouï dire », « j'ai ouï parler ») et en fait part à Usbek resté au pays.

Le premier paragraphe : exposition de l'idée directrice : le mauvais usage des sciences et des techniques

Le premier paragraphe pose immédiatement la problématique du texte. Il s'agit de mettre en balance l'utilité objective des sciences et des techniques et les effets négatifs nés de l'usage pernicieux qui en est fait. On observe la mise en place d'une opposition entre bienfaits et utilisation dangereuse en ce qui concerne les applications techniques de la science : « utilité que l'on en retire » et « mauvais usage que l'on en fait ». C'est donc l'utilisation du progrès qui est visée, et non le progrès lui-même.

Les autres paragraphes : une série d'exemples

Les paragraphes suivants jouent le rôle d'illustration en faisant intervenir des exemples selon le schéma : exposé d'une invention / mise en évidence de son utilisation néfaste. Au fil des paragraphes, on observe ainsi toujours le même procédé : le résultat pernicieux d'une invention n'est pas nécessairement celui auquel le lecteur pourrait immédiatement penser, ce qui souligne précisément l'usage pervers qui est fait des avancées humaines.

- Invention des bombes / asservissement des sujets. La relation entre les deux constats n'est pas directe, ni logique. Elle passe par un intermédiaire : les princes, donc les hommes, se servent de cette découverte comme d'un « prétexte ». L'utilisation des bombes a permis à certains puissants de lever des troupes à l'aide desquelles ils ont rendu leurs sujets esclaves. La relation entre l'invention et certains de ses effets est donc pernicieuse.
- Invention de la poudre / disparition de toute protection contre l'injustice. De même que dans le paragraphe précédent, ce n'est pas la destruction qui est envisagée mais le résultat de cette destruction. Si grâce à la poudre on peut tout détruire, il n'y a plus de lieux protégés contre l'arbitraire.
- La culture a mis fin aux monarchies qui se fondent sur l'ignorance. Exemple des Perses.
- L'utilisation de la chimie est plus pernicieuse que la misère parce qu'elle détruit les hommes « continuellement » alors que les misères humaines ne s'abattent sur nous que par « intervalles ».
- La boussole a permis de voyager et de faire des conquêtes, mais les conséquences de ces voyages ont été néfastes : maladies venues des pays conquis, modification de la valeur des métaux précieux et fluctuation incohérente de l'évaluation des marchandises, destruction de peuples entiers et asservissement de ceux qui ont pu échapper à la mort. Ici, recours à une argumentation par concession : « certes...mais... ».
- Le texte s'achève sur un hymne à l'ignorance sur le style d'une béatitude : « Heureuse l'ignorance... ».

Le texte insiste donc sans cesse sur les résultats d'une mauvaise application des techniques appartenant à des domaines divers. Ces conséquences sont toujours présentées comme négatives par rapport à des valeurs qui sont la liberté (« avait ôté la liberté à tous les peuples de l'Europe »), la justice (« plus d'asile sur la terre contre l'injustice et la violence »), le droit, le respect de la vie (« faire périr les hommes »). On peut relever le champ lexical de la destruction et de l'asservissement : opprimé, faire périr, détruire (répété tout au

long du texte), ruine, les ravages de la chimie, un quatrième fléau (pour parler de la chimie), réduits à une servitude si rude...

Par conséquent, de mauvaises utilisations du progrès conduisent à la négation d'un nombre important de valeurs et sont donc à l'origine de bouleversements graves sur le plan politique, humain, moral et économique.

Ce qui est envisagé dans cette lettre trouve de nombreux échos au XXème siècle. On pourrait parler du problème des déchets, de la rupture des équilibres écologiques, des conséquences des recherches génétiques et de la fécondation *in vitro*, des atteintes aux libertés nées du développement informatique, des problèmes de propriété littéraire et de censure posés par Internet sans oublier tout ce qui touche au nucléaire.



[Retour conclusion](#)

Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, (1773)

Extrait de *Supplément au voyage de Bougainville*, œuvre de Diderot parue en 1773. Cette œuvre est conçue comme un dialogue opposant deux façons de penser, de vivre. Il s'agit d'un récit imaginaire ajouté au récit de voyage de Bougainville qui a fait le tour du monde. Cette œuvre souligne le problème du colonialisme et célèbre la vie sauvage par rapport à l'homme civilisé. Ce texte met en scène un vieillard qui se présente comme étant indifférent au départ des blancs. Au moment du départ de l'île de Tahiti, il s'adresse à Bougainville et l'accuse d'être venu détruire le bonheur des habitants de l'île. En quoi ce texte présente-t-il les méfaits de la civilisation et fait-il un éloge de la vie naturelle ?

Les méfaits de la civilisation

Les maux de la civilisation sont multiples. Le vieillard fait le réquisitoire du mode de vie des pays civilisés. Le ton de la remontrance se manifeste au début dans la phrase : « tu ne peux que nuire à notre bonheur ».

Destruction et immoralité des colons

Le vieillard reproche en des termes violents les méfaits des colons. Ces derniers sont traités de « brigands » dès le début du texte. D'ailleurs, on note avec quelle force il interpelle Bougainville : « Et toi chef des brigands ». Le vieillard est comme un avocat qui apostrophe son adversaire. On relève un champ lexical de la violence pour souligner la cruauté des blancs : « égorger, se haïr, fureurs inconnues, féroces, futur esclavage ». Les mots sont mis en valeur grâce à des énumérations et des répétitions. Le vieillard, et à travers lui Diderot, dresse ainsi un portrait réaliste du comportement des européens face aux Tahitiens.

Et surtout le vieillard développe l'image de l'esclave : « fer, enchaîner, assujettir, asservir ». Il annonce par ces mots un avenir funeste. Il invective encore violemment Bougainville : « Qui es-tu donc, pour faire des esclaves ? ». Nous sommes dans le style de la harangue, du réquisitoire. Le vieillard dénonce

donc la perte de la liberté par la colonisation violente du pays réduit à l'esclavage.

Intrusion de la notion de propriété et ses conséquences

L'injustice et l'immoralité sont marquées par l'intrusion de la notion de propriété. Tu as prêché je ne sais quelle distinction du tien et du mien ». La possession et la jalousie ont brisé l'harmonie. Le pouvoir et la propriété entraînent l'injustice et la jalousie. Le vieillard met en avant la haine entre les membres de la société : « allument des fureurs inconnues », « femmes folles, féroces, haïr ». La première violence dénoncée par le vieillard et consécutive à l'idée de propriété est le partage des femmes. Alors que les Tahitiens partageaient leurs femmes, Bougainville et les siens ont semé le trouble.

L'injustice se traduit par l'application de la loi du plus fort dès l'arrivée des occidentaux. « Ce pays est à nous...Tu es le plus fort –et qu'est-ce que cela fait ? ». Le vieillard rappelle les arguments de Bougainville « Ce pays est à nous » et s'indigne en soulignant qu'il ne tient pas. L'indignation se traduit encore par un renversement de situation hypothétique qui montre l'illégitimité de cette situation : « Si un Tahitien débarquait un jour...qu'en penserais-tu ? ». C'est un raisonnement par l'absurde : il montre que les arguments des occidentaux ne sont pas valides. Cette loi du plus fort est en opposition à la loi naturelle défendue par le vieillard et l'auteur dans la seconde partie du discours.

Le vieillard s'oppose à la civilisation qui tente d'imposer les colons et rejette la colonisation que pratiquent ces derniers.

Eloge de la vie naturelle : éloge du bon sauvage

La vie naturelle est présentée dans ce texte à travers quatre valeurs : tolérance, innocence, simplicité et liberté.

Innocence, simplicité et sagesse

Le vieillard défend une société s'appuyant sur l'innocence et entraînant le bonheur : « nous sommes innocents, nous sommes heureux ». Ceci est rattaché à la notion de nature très présente dans le texte : « nous suivons le pur instinct de la nature ».

Par conséquent, le vieillard insiste sur l'absence de superflu à la fin de l'extrait. « Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le possédons ». Le vieillard développe et illustre cette idée dans le parallélisme de construction : « Lorsque nous avons faim, nous avons de quoi manger ; lorsque nous avons froid nous avons de quoi nous vêtir ». Et il continue par une question rhétorique : « qu'y manque-t-il à ton avis ? ».

La vie des Tahitiens est donc dictée par la sagesse : ils consacrent leur temps non à la recherche de biens inutiles, « des biens imaginaires » et « factices », mais à celle du repos : « Nous avons rendu la somme de nos fatigues annuelles et journalières la moindre qu'il était possible, parce que rien ne nous paraît préférable au repos. ». Le vieillard prône l'hédonisme : la recherche du plaisir. Il ordonne à Bougainville de ne pas les importuner davantage. On note l'impératif : « Laisse-nous nos mœurs, laisse-nous nous reposer, va dans ta contrée ». Cela souligne l'emportement du vieillard et sa très grande fermeté.

La copropriété

Cette innocence est due à la copropriété : « Ici tout est à tous » « nos mœurs sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes ». Par l'emploi du comparatif, on a la marque de la supériorité du genre de vie des Tahitiens. Ce que les Européens qualifient d'ignorance est en fait l'ignorance, la sagesse aidant au bonheur de cette société.

Un monde de liberté et de tolérance

Le vieillard défend aussi les concepts de liberté et de tolérance : « nous sommes libres ». La liberté se manifeste également en opposition au terme « esclavage » et à travers le souci de tolérance. « Nous avons respecté l'image qui est en toi ».

Cette liberté et cette tolérance se justifient par la notion de fraternité et d'égalité : « Le Tahitien est ton frère ». Il poursuit par une question rhétorique : « quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi ? ».

La liberté des Tahitiens renvoie aux droits fondamentaux de l'humanité : liberté absolue, égalité incontestable.

Conclusion :

Eloge du bon sauvage : idée à la mode au siècle des Lumières : *Paul et Virginie* ; *Robinson Crusoé* ; Rousseau.

Refus de la civilisation et du système des valeurs morales européennes. Diderot s'oppose à Voltaire.

Le tout sous la forme d'un réquisitoire, dans un discours polémique.

Risque et gestion du risque

Les documents ci-joints sont relatifs au risque et à la gestion du risque; vous en ferez une synthèse concise, objective et ordonnée.

Document 1 : Jean Delumeau, *Rassurer et protéger. Le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*, 1989.

Document 2 : David Le Breton, *Passion du risque*, 1991.

Document 3 : «Vivre avec le risque», *Le Monde*, 15 août 2000.

Document 4 : *La Mesure du danger : Le risque entre la science et le sentiment*, dir. Romaine Malenfant, 1998.

Document 1

Une demande de sécurité grandissante

Le besoin de sécurité, incluant la protection sociale et le droit au travail, a pris dans notre civilisation une telle importance qu'il y est devenu une obsession. D'où l'exploitation facile par les médias de toutes les angoisses et de toutes les frayeurs. L'homme moderne, du moins en Occident, ne supporte pas que certains dangers ne puissent être prévus, encadrés, canalisés. La place qu'occupent les sécurisations dans notre vie quotidienne n'est-elle pas excessive ? Les spécialistes ont tendance à le penser. De même qu'une hyperprotection familiale devient étouffante et finalement génératrice d'anxiété, de même la multiplication des assurances de toute sorte tend à endormir chez l'adulte l'initiative et la créativité. Est-ce qu'une certaine dose d'insécurité n'est pas nécessaire pour se sentir exister ? Inversement, est-ce que le poids trop lourd des sauvegardes de toute nature n'incite pas certains — des jeunes notamment — à se lancer à corps perdu dans des activités périlleuses ? Autre question non moins grave : une trop grande sécurité ne met-elle pas en péril la liberté ?

Ces interrogations démontrent, en tout cas, le rôle joué dans nos préoccupations par le besoin de sécurité, lequel n'est pas forcément proportionnel aux situations qui le provoquent. [...]

Comment nos ancêtres se rassuraient-ils ? Comment dominaient-ils leurs peurs ? Quels « systèmes de sécurité » avaient-ils mis en place ? Quelles

parades, dans un certain espace et durant une tranche d'histoire, avaient-ils trouvées aux angoisses individuelles et aux dangers collectifs ?

[...]

Quand nous souscrivons des assurances « tous risques » ou « multirisques », notre comportement est fondamentalement le même que celui de nos ancêtres qui se cherchaient des saints guérisseurs pour toutes les maladies et qui récitaient des prières adaptées à tous les cas possibles. Nous dépensons beaucoup plus en retenues pour la retraite et en assurances diverses que nos prédécesseurs n'ont donné à l'Église romaine pour raccourcir le temps de purgatoire de leurs parents et d'eux-mêmes¹⁴. Jamais aucune civilisation n'avait, avant la nôtre, mis en place autant de dispositifs contre la maladie, la vieillesse et la mort, les accidents de la route et l'insécurité des rues, les risques venant des hommes et ceux qu'apporte la nature. Notre besoin de sécurité est si fort qu'il nous fait inventer de façon incessante de nouvelles parades contre les dangers prochains ou lointains dont certains sont la rançon de nos propres progrès. Nous sommes plus que jamais engagés dans une course sans fin qui nous oblige à créer des protections inédites contre des menaces inconnues de nos prédécesseurs.

À l'époque de l'« État-providence », qui « constitue désormais notre irréductible réalité¹⁵ », le regard en arrière de l'historien découvre que, comme beaucoup d'autres besoins, notre demande de sécurité a grandi d'autrefois à aujourd'hui, atteignant des proportions jamais atteintes auparavant. Assurément l'homme ne peut pas vivre sans un environnement protecteur. Mais la question se pose maintenant d'un équilibre à trouver entre risque et assurance, liberté et sécurité, imagination et confort.

Jean Delumeau (historien),

Rassurer et protéger. Le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois, Fayard, 1989.

Document 2

Traque du risque

Posé comme problème technique à résoudre, le risque est l'objet d'une traque inlassable et massive, il mobilise les ingénieurs, les médecins, les psychologues, les éducateurs, les assistantes sociales, les politiques et les autres, selon les points d'imputation¹⁶ d'un imaginaire très échaudé¹⁷. Les PER (Plan d'exposition

¹⁴ Pour les chrétiens, le Purgatoire est le lieu où l'on expie, plus ou moins longtemps, ses fautes avant d'accéder au Paradis. Autrefois, le croyant pouvait raccourcir son temps de Purgatoire en achetant des prières à l'Église.

¹⁵ Fr. Ewald, *L'Etat-providence*

¹⁶ Mettre sur le compte de quelqu'un

aux risques) sont institués par une loi de 1982, ils recensent les catastrophes naturelles potentielles (avalanches, incendies de forêts, inondations, séismes, etc.). Décrire les risques propres au territoire d'une commune, envisager leurs effets possibles, délimiter les zones les plus vulnérables et proposer des solutions dans l'hypothèse d'un déclenchement du danger ; ces plans provoquent d'innombrables conflits locaux (des intérêts particuliers peuvent être menacés par la mise en évidence d'un risque tourisme, commerce, immobilier, etc.). Ils manifestent, la volonté de rationaliser l'espace social en même temps qu'ils entretiennent la peur, sans le vouloir, en portant sous le feu des projecteurs et en livrant à l'imaginaire social et individuel des faits auxquels nul n'avait encore songé. Des catégories sociales sont répertoriées comme population à risque mais le souci d'identifier plus précisément les agents finit par englober tout le monde pour une raison ou pour une autre. « Virtuellement, dit Henri-Pierre Jeudy, toute personne peut devenir un sujet à risque. »

La gestion du risque au plan politique, social ou technique répond à la peur qui taraude nos sociétés quant à leur fonctionnement, à leurs fins, à leur signification. Elle ressemble à une figure d'exorcisme, un énoncé de sens souvent sommaire et un plan d'action pour venir à bout du danger. Le fantasme mis en œuvre veut identifier la traque préventive du risque avec son abolition pure et simple, comme si en la matière le savoir pouvait se convertir sans perte de pouvoir. Mais contenu en un point, le risque surgit ailleurs, là où nul ne l'attend, et l'accident survient ironiquement au cœur des dispositifs posés comme les plus fiables, les plus maîtrisés techniquement : Tchernobyl, Challenger, Seveso, Three Mile Island, etc. Les défaillances imprévues suscitent une surenchère dans le contrôle. La spirale est sans fin, car à l'ampleur des défis du monde contemporain répliquent l'envergure et le fourmillement des risques encourus. Une nuée d'exorcismes échoue à dissiper une angoisse collective qui trouve toujours de nouveaux motifs ou s'alimenter.

La traque du risque se retourne en son contraire et nourrit par-devers elle une peur dont elle croyait avoir pour charge de l'effacer. En ne voyant que la prévention, on ne voit plus que les dangers. En outre, à l'impératif politique et social de sécurité, répliquent les initiatives individuelles de prises de risque analysées dans cette étude. Le resserrement apparent de la sécurité rétrécit pour une part le champ des libertés individuelles, et aboutit à une multiplication d'entreprises où les acteurs goûtent l'exaltation du risque et la levée provisoire des contraintes. Le danger se mue en espace de liberté et d'affirmation de soi, lieu de cocagne où foisonne le symbolique, à portée de main des audacieux.

**David Le Breton, *Passion du risque*,
Métailié, 1991.**

¹⁷ cf le proverbe : « Chat échaudé (ébouillanté) craint l'eau froide » (devient méfiant)

Document 3

Vivre avec le risque

L'accident du Concorde a relancé le débat sur la gestion des risques dans les sociétés industrielles. A mesure que les technologies se développent et se perfectionnent, elles deviennent plus difficiles à maîtriser et, surtout, leurs pannes sont plus lourdes de conséquences. Aussi les progrès dont bénéficient depuis plusieurs décennies la plupart des secteurs d'activité procurent-ils des sentiments mêlés : on se félicite de l'amélioration des services apportés aux hommes, on s'inquiète des effets négatifs de ces évolutions sur la sécurité des personnes.

Cette méfiance est particulièrement forte en France. On constate que la suspension des vols du Concorde par les autorités françaises au lendemain de la catastrophe de Gonesse n'a suscité que peu de protestations, en dépit du prestige de l'avion supersonique dans l'opinion. La décision du ministre des Transports paraît refléter l'idée largement répandue selon laquelle, en ces matières complexes, on n'est jamais trop prudent... Par contraste, le choix inverse fait par les Britanniques révèle, entre autres raisons, une attitude différente à l'égard du risque.

D'autres événements ont fait apparaître, au cours des années récentes, la montée des inquiétudes en France et la demande croissante de sécurité que celles-ci traduisent. De l'affaire du sang contaminé à celle de la « vache folle », des questions de pollution à celles que soulèvent les OGM, une sensibilité nouvelle se diffuse, plus attentive aux dangers de la science, plus déterminée à en combattre les effets pervers. Le succès du « principe de précaution », brandi comme un nouvel étendard, est révélateur de cet état d'esprit.

Sans doute celui-ci doit-il beaucoup à la désillusion. On a longtemps cru que les progrès techniques s'accompagnaient de risques négligeables et que, si risques il y avait, d'autres progrès techniques permettraient de les conjurer. Le nucléaire, en particulier, s'est imposé au nom de cette croyance et on pourrait citer bien d'autres cas. Du Concorde au TGV, la France, fière de ses ingénieurs, leur a fait toute confiance.

Cette confiance n'était pas mal placée : de fait, de l'avis de nombreux experts, la sécurité de ces systèmes complexes, a atteint un niveau remarquable, et les accidents sont rares. Mais ils existent, ils sont d'autant plus durement ressentis qu'ils sont exceptionnels et, surtout leur taux, qui n'avait cessé de baisser, est parvenu aujourd'hui à un palier difficile à dépasser.

Que faire ? Vivre avec le risque, c'est-à-dire comprendre que le risque zéro

n'existe pas. Cela ne sera possible qu'à trois conditions. D'abord, continuer d'améliorer les dispositifs de sécurité, de toutes les manières possibles, avec persévérance et imagination. Ensuite, sanctionner les fautes lorsqu'elles sont avérées afin que les responsabilités soient clairement établies et les erreurs mieux analysées. Enfin, informer davantage notamment en cas de crise, afin que chacun puisse mesurer à la fois les difficultés et les possibilités d'action.

Éditorial du journal *Le Monde*, 15 août 2000.

Document 4

Nature du risque

La nécessité de mieux comprendre la nature du risque et les exigences de la pratique quotidienne de la protection des populations ont donné à la gestion du risque un essor considérable. Or, si on a spontanément demandé à la science de fixer des seuils d'acceptabilité du risque, la complexité des situations concrètes a rapidement mis en évidence son insuffisance. Des intérêts personnels, professionnels, économiques et politiques interviennent dans l'opération, qui devient ainsi autrement plus délicate, sans compter que les effets pervers des développements industriels et technologiques sur la santé ont semé le doute dans la population quant à l'impartialité du savoir qui sous-tendait ces derniers. De nos Jours, les réponses de cet ordre ne sont plus aussi claires les explications se contredisent, les scientifiques sont divisés et les médias font des gorges chaudes¹⁸ de ces conflits. Les situations de risque sont d'autant moins spontanément acceptées que le progrès devait justement permettre de les prévenir par un plus grand contrôle sur l'environnement et une meilleure gestion des risques. C'est là le paradoxe auquel sont confrontées les sociétés industrialisées. Depuis les années soixante-dix, nous serions entrés dans l'ère du risque « insupportable ». Le risque est ainsi devenu un concept clé qui définit non seulement notre rapport à l'environnement, mais aussi les rapports sociaux, les relations intimes comme les relations professionnelles.

Jusqu'au XIXe siècle, le risque se rapporte à l'éventualité d'un danger provenant de la nature et relève de la fatalité. Il devient par la suite plus abstrait, moins visible, alors même qu'on le voudrait plus prévisible, et il s'étend peu à peu à tous les domaines de la vie collective. La source du danger passe de la nature à l'homme — à ses conduites et à ses défaillances, intellectuelles, psychologiques, morales. À la fin du siècle, le risque est devenu social : pauvreté, culture, savoir, travail, comportements et habitudes de vie, tout peut

¹⁸ Se moquer

devenir « facteur de risque ». Avec l'atténuation de la référence à la catastrophe naturelle, l'attention se tourne vers les activités humaines dont on voudrait prévenir les conséquences néfastes. La notion moderne de risque signifie à la fois la probabilité — exprimée en termes statistiques et habituellement fondée sur des études épidémiologiques¹⁹ — que le danger survienne, que l'effet dommageable se produise, et la possibilité de désamorcer la situation dangereuse. Tel est le point de vue qui guide les pratiques quotidiennes de gestion du risque où on met l'accent sur les outils techniques à même de le réduire et de prévenir les effets redoutés.

Mais à côté de cette configuration, objective et objectivée par la science, il y a celle subjective et perçue par les acteurs. Car si le risque peut être considéré comme la probabilité qu'apparaisse un effet négatif pour la santé et la sécurité des personnes ou pour l'environnement à la suite de l'exposition à une série de facteurs, il comporte aussi une autre dimension, qui met en jeu non seulement les croyances personnelles et les valeurs qui circulent dans le milieu social à propos de la santé et du risque lui-même, mais aussi la perception et l'expérience qu'on en a. La perception du risque est, en outre, fortement modulée par la confiance ou la méfiance à l'égard des professionnels de la santé et des scientifiques quant à leur capacité de l'évaluer et par le sentiment qu'ont les acteurs des efforts de chacun pour le réduire. Ces deux dimensions du risque, celle objectivée par le calcul des probabilités et celle qui résulte de sa construction sociale, s'entremêlent dans le discours qu'on tient sur lui, ce qui en amène plusieurs à dire que le problème réside dans l'acceptabilité du risque dont la variation dépend des valeurs partagées par les acteurs sociaux.

Par ailleurs, la prévention instituée connue nouvelle forme de gestion de l'existence contribue à exacerber la peur qu'on ne puisse plus jouir de la vie et la méfiance à l'égard des producteurs de risques. Devenue une obligation sociale, elle favorise l'intrusion de l'État dans la manière dont chacun mène sa vie. La mise en place et l'application de politiques de santé publique apparaissent comme de nouveaux modes de contrôle social, contre lequel on fait valoir que le risque est un choix individuel, un défi personnel, et, dans certains cas, une source de plaisir. La prévention se heurte donc à ce droit à la liberté en matière de santé selon lequel il faut laisser chacun assumer ses choix. Pourtant, le risque n'a pas que des conséquences personnelles. Qu'arrive-t-il quand il engage ceux qui ne l'ont pas choisi ? Peut-on l'envisager de la même façon selon qu'il est imposé ou couru volontairement ?

À travers les variations dans la conception du risque et le traitement institutionnel qu'on lui, applique, c'est l'évolution des sociétés qui se dessine.

Romaine Malenfant²⁰

Introduction à *La Mesure du danger : le risque entre la science et le sentiment*.

¹⁹ Epidémiologie : étude des rapports existant entre un phénomène biologique (comme les maladies) et les facteurs susceptibles de l'influencer (par exemple le milieu, le mode de vie...)

²⁰ Romaine Malenfant est sociologue et chercheuse au Centre de santé publique de Québec

Liber, 1998.

[↑](#) Retour conclusion

FIGARO

Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. Du reste, homme assez ordinaire; tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes : et vous voulez jouter... On vient... c'est elle... ce n'est personne. - La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari quoique je ne le sois qu'à moitié! (Il s'assied sur un banc.) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ? Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête; et partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire ! - Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou ! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail. Auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule : à l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime-Porte, la Perse, une partie de la presque île de l'Inde, toute l'Egypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc : et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : chiens de chrétiens ! - Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. - Mes joues creusaient, mon terme était échu : je voyais de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque : en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses; et, comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sol, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net : sitôt je vois du fond d'un fiacre baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (Il se lève.) Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil ! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que sans la liberté de blâmer, il n'est

point d'éloge flatteur; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (Il se rassied.) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme Journal inutile. Pou-ou ! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille, on me supprime, et me voilà derechef sans emploi ! - Le désespoir m'allait saisir; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler; je me fais banquier de pharaon : alors, bonnes gens ! je soupe en ville, et les personnes dites comme il faut m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter; je commençais même à comprendre que, pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittais le monde, et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci.

Beaumarchais
Le Mariage de Figaro, 1784

Qui prend des risques et lesquels ?

1. Les personnages de la pièce.

Les risques actuels. Le comte prend le risque de tromper sa femme tout en se hasardant à séduire sa servante alors même qu'elle est sur le point de se marier avec son valet. Il joue son mariage et sa capacité à séduire. Figaro, quant à lui, se risque à affronter un grand d'Espagne sur le terrain de la rivalité amoureuse. Il relève pour ainsi dire le défi. Le rapport de forces ne penche néanmoins pas en sa faveur.

Les risques passés. Figaro n'a cessé de courir des risques comme le rappellent les différents épisodes de sa vie. Partageant la vie de bandits, il risque à tout moment d'être pris et pendu haut et court. Il quitte cette vie dangereuse pour vivre honnêtement. Le pari n'est pas gagné d'avance dans la mesure où l'insertion n'est pas facile puisqu'il passe d'un extrême à l'autre. Il change ainsi du tout au tout et se lance dans les études pour finir vétérinaire. Puis, nouvelle orientation tout aussi inattendue, il se « jette à corps perdu dans le théâtre » en s'attaquant à la religion musulmane puisque « frond[ant] Mahomet sans scrupule ». Sorti de prison, il lui faut gagner son pain et il se lance dans l'essai en dissertant « sur la valeur de l'argent et sur son produit net ». Nouvel emprisonnement, nouveau départ : cette fois ce sera le journalisme puisqu'il fonde « un écrit périodique ». La tentative échoue et il lui faut se reconvertir. On lui refuse la place qu'on lui avait laissé entrevoir : il doit donc repartir de zéro. Il devient alors « banquier de pharaon » et semble bien gagner sa vie quand un coup du sort le fait trébucher. Il revient alors à son « premier état », donc barbier, et se déplace en « rasant de ville en ville ».

Deux remarques s'imposent. Figaro enchaîne risque sur risque sans se laisser abattre par les échecs, révélant ainsi ce qui semble de prime abord une vitalité à toute épreuve et une foi inébranlable en sa belle étoile. C'est ce dont témoigne l'humour omniprésent dans le texte. Mais en même temps et à un niveau de lecture plus profond, cet humour décapant se fait sarcasme : il trahit la lucidité progressive d'un homme qui peine à retenir son amertume devant les progrès que réalise sa prise de conscience d'une société où rien n'est jamais acquis. Ces deux remarques se concrétisent dans le texte par l'alternance de rebonds après chaque échec (« je me jette à corps perdu... en frémissant je m'évertue... je taille encore ma plume et demande à chacun... ») et de phases de dépression (« mes joues creusaient ; mon terme était échu... le désespoir m'allait saisir... il fallut bien périr encore... »). Cette alternance prouve que le risque finit par fatiguer, car il demande une énergie qui n'est pas inépuisable.

2. Beaumarchais.

En fait, c'est l'auteur lui-même qui prend des risques par le biais de sa pièce, les tribulations de Figaro n'étant qu'une mise en abîme de sa propre vie. Sa comédie *Le mariage de Figaro* se déroule en Espagne mais est jouée en France, tout comme celle écrite par Figaro se déroulait en Orient mais était représentée en Espagne. Ce déplacement n'est qu'un masque destiné à éviter d'éventuels ennuis avec la loi. En effet, les deux pièces sont subversives dans la mesure où elles ne respectent pas les conditions nécessaires pour obtenir l'imprimatur (le droit d'être imprimé) et vont heurter de front la censure. De fait, l'imprimatur ne s'obtient à cette époque que si l'on satisfait à certaines exigences. Or Beaumarchais les traite avec désinvolture. Récapitulons-les. Le texte ne doit en aucun cas

a. remettre en cause le credo de la foi catholique et l'autorité de Rome. Or le public ou le lecteur) comprend tout de suite que par Mahomet il faut entendre le Christ, que l'«envoyé de... je ne sais où» est une allusion à l'autorité ecclésiastique, que les «princes mahométans» sont les princes européens et les princes de l'Eglise et que l'énumération des pays orientaux renvoie à l'Europe catholique notamment par le biais de la *Sublime-Porte*, périphrase pour la Rome pontificale. Le châtement est l'incarcération précédée de la bastonnade, coups de bâton qui «meurtrissent l'omoplate».

b. s'en prendre explicitement ou non à des membres de l'aristocratie ou du Parlement. Ceux-ci peuvent obtenir contre l'auteur une lettre de cachet. Or Beaumarchais par le biais du comte se sert de la métonymie (prendre la partie pour le tout) pour attaquer les grands de France en général dont il réprovoie le comportement, la morgue. L'allusion à Madrid rappelle certes le lieu où est censée se dérouler l'intrigue de sa pièce, mais n'est qu'une précaution dont tout le monde saisit la nécessité.

c. contester dans quelque domaine que ce soit (politique, économique, culturel...) des mesures où des personnes soutenues par le gouvernement. Or la longue énumération anaphorique des interdits existants dans presque tous les domaines est une critique ironique et féroce en même temps de la censure hypocrite car affichant un pseudo-libéralisme. Nous sommes dans le domaine de l'antiphrase et chacun comprend immédiatement que les expressions «système de liberté... tout imprimer librement... douce liberté...» sont à prendre au second degré.

d. porter atteinte au bon goût et aux mœurs. Or toute la tirade dénonce les mœurs de l'époque comme injustes et perverses. Le comte qui veut obtenir les faveurs de sa servante juste avant son mariage n'est qu'un avatar du seigneur féodal qui réclame le droit de cuissage. Son crime est donc de lèse-morale. Par ailleurs, les mœurs de la prétendue bonne société, des «personnes dites *comme il faut*» (le participe et les italiques révèlent qu'il n'en est rien) ne sont pas des plus exemplaires puisque ces gens gagnent leur argent au jeu *en retenant pour elles trois quarts du profit*. Voilà qui relève de l'exploitation et du vol, d'autant plus que *chacun pillait* autour de Figaro. Civilités, manières raffinées ne sont donc que des masques qui cachent des mœurs répréhensibles aux yeux de quelqu'un qui voit clair dans le jeu des puissants de ce monde. Mais c'est ce masque qui permet aux gens qui se sentent attaqués de crier au scandale et de s'en prendre à Figaro-Beaumarchais.

Finalement, seuls les fondements politiques de la monarchie absolue ne sont pas pris à partie dans cette dénonciation généralisée.

Quels rapports ces risques entretiennent-ils avec le progrès ?

Le personnage de Figaro prend tous ces risques pour échapper à un déterminisme social très fort. Il cherche à se faire une place au soleil dans une

société où l'homme est un loup pour l'homme et veut conserver ses avantages acquis par sa naissance, ses relations et, mais plus rarement, par ses mérites. Les deux séjours en prison, les interventions des puissants, le tollé soulevé par les confrères journalistes, tout montre que l'homme isolé ne peut s'épanouir dans une telle société, mais qu'il y faut des relations : le comte procure un emploi de vétérinaire à Figaro et quelqu'un d'autre place son protégé au poste de calculateur. Cette prise de conscience traduit le progrès d'un individu qui ne s'en laisse plus compter, ce dont témoignent les présents de vérité générale qui donnent lieu à des maximes (« sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur »), tout comme l'affirmation « je commençais même à comprendre que... ». Il s'agit d'une initiation à la vie avec ce que cela implique de pertes d'illusions. On pourrait d'ailleurs croire que les risques ne valent pas la peine d'être courus, puisque malgré toutes ses tentatives, Figaro était sur le point de se suicider si *un dieu bienfaisant* (avatar du deus ex machina) n'était opportunément et miraculeusement intervenu.

En réalité, les nombreuses piques dont est parsemé l'extrait sont autant de risques que prend Beaumarchais qui a senti le vent tourner avec les revendications des philosophes. On pourrait donc croire qu'il se saisit d'un filon à la mode (la critique sociale) pour un succès personnel : la fortune et la gloire. Mais à un autre niveau, le texte, par le biais des épisodes picaresques que connaît Figaro, montre que le peuple n'est plus dupe du discours officiellement tenu et réclame un traitement différent. Dans sa colère, Figaro dit haut et clair ce que tout le monde pense bas et pour soi.

L'on doit donc considérer que cet extrait est représentatif de toute une époque, celle que l'on a appelée le Siècle des Lumières. En effet, Beaumarchais met sa plume au service d'une cause qu'il estime juste en dénonçant les travers d'un système jugé injuste. Il croit donc qu'un engagement personnel permet le progrès de tous, malgré les risques qu'il court et dont il a conscience. Quelques années plus tard, la Révolution française se révélera fille de tous ces risques et leur donnera raison.



[Retour risque et société](#)

Lorsque Zeus veut renverser son père Cronos, il obtient l'aide du Titan Prométhée qui, doué du don de prescience, convainc aussi son frère Epiméthée de se ranger aux côtés de Zeus. C'est son **premier risque** couru. Pourquoi l'avoir couru ?

1. Une première explication réside dans l'esprit critique de Prométhée : son nom signifie le pré-voyant, celui qui voit avant les autres. Il a donc pu apprécier à sa juste mesure le rapport des forces en présence et faire son choix en fonction de l'issue qu'il prévoyait. Un risque peut donc aussi être calculé. Il implique un choix pesé et assumé et ne doit pas obligatoirement être pris de façon inconsidérée.
2. En second lieu, on peut penser que c'est une génération qui veut se tailler sa place au soleil en renversant l'actuel ordre des choses qu'elle ne supporte pas de voir durer si longtemps. Ce serait donc la lutte de la jeunesse (Zeus et Prométhée sont cousins) contre l'âge mûr (Cronos est le père de Zeus et l'oncle de Prométhée), et le risque serait alors le propre de la jeunesse conquérante, toujours avide de se mesurer au risque pour trouver son identité. La prise de risque ne suppose -t-elle pas jeunesse d'esprit ?
3. Enfin, si l'on sait que Cronos dévorait ses enfants à leur naissance pour éviter d'être détrôné par l'un d'eux, on peut voir dans cette rébellion le refus d'un ordre estimé injuste aux yeux de la conscience morale. C'est déjà le problème auquel se confronteront Antigone et, après elle, des individus tels que Gandhi ou ML King.

Une fois Zeus au pouvoir, Prométhée crée la race des hommes à partir d'une motte d'argile mêlée à de l'eau et leur donne la forme des dieux. Zeus s'irrite assez vite de leurs talents divers et aussi de voir leurs pouvoirs s'accroître continuellement. Mais Prométhée prend sans cesse leur parti. La situation empire le jour où une dispute s'élève entre les dieux et les hommes à propos de la part de sacrifice qui devrait revenir à chacun lorsqu'on immole et brûle un taureau. Prométhée, appelé pour être l'arbitre du conflit, dépèce et découpe un taureau. Il coupe la peau de ce taureau en deux parties et en fait deux sacs qu'il remplit de ce qu'il a découpé. Le premier sac contient toute la chair, mais il la dissimule sous l'estomac, qui est la partie la moins appétissante de l'animal ; le second contient les os cachés sous une couche de graisse. Lorsqu'il demande à Zeus de choisir, celui-ci pressent une ruse mais choisit le sac contenant les os et la graisse qui est désormais la part réservée aux dieux. C'est le **second risque**

que prend Prométhée, car il sait (rappelons que son nom signifie celui qui sait avant, donc le prévoyant) que Zeus ne sera pas vraiment dupe. Mais il ne veut pas laisser les hommes mourir de faim en donnant aux dieux la meilleure part. Il prend délibérément le parti du plus faible et estime que les hommes ne doivent pas être considérés comme un moyen (celui par lequel les dieux sont honorés), mais être traités comme une fin. C'est déjà la conception que se fera Kant de l'homme quand il affirmera dans les Fondements de la métaphysique des mœurs : « l'homme, et en général tout être raisonnable, *existe* comme fin en soi, et *non pas simplement comme moyen* dont telle ou telle volonté puisse user à son gré. »

Après cet épisode, la colère de Zeus est telle qu'il punit les hommes en les privant de feu qu'il réserve désormais aux seuls immortels. Prométhée, de nouveau, prend parti pour les hommes et court un **troisième risque**, celui de braver l'interdit en s'élevant cette fois contre Zeus, son ancien allié dans la lutte qu'ils avaient menée tous deux contre Cronos. Il dérobe le feu qu'il cache dans une tige de fenouil et le rapporte aux hommes. Quel sens donner à cet épisode célèbre ? Il faut savoir qu'après avoir créé la race humaine, Prométhée lui a enseigné l'architecture, l'astronomie, les mathématiques, la navigation, la médecine, la métallurgie... En philosophie, le mythe de Prométhée est dès lors admis comme la métaphore de l'apport de la connaissance aux hommes. Doté d'une pareille intelligence, l'homme est poussé par une cupiditas sciendi, le désir de savoir. Dès lors, Prométhée est le symbole de l'homme avide de connaissances, celui que sa soif de connaître pousse toujours plus loin dans sa quête du savoir. Il est l'homme qui ne se satisfait pas des limites imparties à la condition humaine, mais qui est prêt à les transgresser pour devenir l'égal des dieux ou de Dieu. Certains psychanalystes parlent d'ailleurs du « complexe de Prométhée », qu'ils conçoivent comme une recherche perpétuelle de la connaissance. En ce sens, le vol du feu est l'image de l'homme moderne qui n'hésite pas à se poser lui-même en créateur, qu'il s'agisse du *Frankenstein* ou le *Prométhée moderne* de Mary Shelley ou des scientifiques et chercheurs actuels qui travaillent sur le clonage.

Cette fois-ci, Zeus est tellement irrité qu'il jure de se venger et décide de punir les hommes et Prométhée en personne. Zeus a l'idée de concevoir une femme : il ordonne à Héphaïstos de façonner Pandore (tous les dons) à partir de l'argile, Athéna lui donne la vie et l'habille, Aphrodite lui donne la beauté pour attirer les hommes et Hermès lui apprend le mensonge. Zeus offre la main de cette créature à Epiméthée (celui qui réfléchit après coup), le frère déraisonnable de Prométhée. Il lui remet une jarre, ou une boîte scellée, contenant les maux qui affligeront l'humanité ainsi que l'Espérance, placée au fond. Epiméthée passe outre le conseil de Prométhée (c'est son **quatrième risque**) de ne pas accepter un présent venant de Zeus et prend Pandore pour femme. Pandore ne peut pas

résister à la curiosité d'ouvrir le récipient et libère ainsi les fléaux, les maladies, les vices et tous les malheurs qui frappent désormais les êtres humains. Pandore referme le couvercle trop tardivement. Seule l'Espérance reste enfermée dans la cassette. Elle se fait entendre pour être à son tour libérée, afin d'alléger les peines. Les hommes doivent, dès lors, s'épuiser à la tâche afin d'assurer leur existence. Encore une fois, Prométhée s'est élevé contre Zeus, mais cette fois c'est en vain. Quel sens donner à ce mythe ? En enfreignant les interdits, donc les limites imparties à notre condition humaine, les hommes ne risquent-ils pas de jouer aux apprentis sorciers : poussés par leur curiosité intellectuelle, ils vont chercher le secret de la connaissance, les mystères réservés aux dieux. Mais ce faisant, sous prétexte de progrès intellectuel, ne risquent-ils pas d'ouvrir une nouvelle boîte de Pandore, c'est à dire de nous affliger d'autres maux insoupçonnés à l'heure actuelle ?

Quant à Prométhée, Zeus le fait enchaîner, nu, à une colonne dans les montagnes du Caucase où un vautour vorace lui dévore le foie toute la journée. Et il n'y a pas de fin à sa souffrance, car toutes les nuits son foie se reconstitue. Ainsi donc, le risque sans cesse repris par Prométhée l'a mené à sa perte. Ce supplice dure jusqu'au jour où Zeus permet à Héraclès de tuer l'aigle et délivrer le prisonnier.

Mais les hommes pendant ce temps deviennent de plus en plus méchants ; aussi Zeus décide-t-il de les éliminer par un déluge. Seuls la fille de Pandore, Pyrrha, et son époux Deucalion, survivent au déluge que Zeus a envoyé pour anéantir tous les hommes. Une nouvelle fois, Prométhée intervient et conseille à Deucalion et Pyrrha de jeter les os de leur mère par-dessus leur épaule afin de faire renaître la race humaine. Prométhée reprend donc le risque de s'élever contre l'autorité suprême (c'est son **cinquième risque**), comme si la leçon qui lui avait été infligée ne lui avait servi de rien. Il se comporte ainsi parce qu'il agit comme un père qui veut le bien de ses enfants (il est le créateur de la race humaine, ne l'oublions pas), mais il le fait aussi au nom d'un pari : l'homme peut toujours s'amender, il faut donc toujours lui faire confiance. Ne serait-ce que parce que parce que l'Espérance était aussi dans la jarre de Pandore.

Eternel joueur, Prométhée est donc l'homme qui prend sans cesse des risques, même s'il sait que malgré sa réflexion et son intelligence, il peut perdre la partie. Il est certes à l'origine des progrès, mais aussi, indirectement, des maux qui sont les nôtres et avec lesquels il nous faut vivre. C'est une leçon de grandeur mais

aussi de méfiance que nous livre le mythe et en cela il convient on ne peut mieux à notre séquence Risque et progrès.

[↑](#) Retour introduction

Présentation d'une progression autour du thème « Risques et Progrès »

Lancement du travail : Questions.

- 1) Trouver des synonymes de progrès et de risques
- 2) Dans quels domaines prend-on des risques ? Dans quels domaines peut-on progresser ?
- 3) Un progrès peut-il être un risque ? Expliquez / illustrez

D'où la progression suivante :

Séquence 1 : Risques et progrès dans la vie d'un individu

1) Les ambivalences de la rencontre amoureuse : progrès et risques pour l'individu

- Prévost, *Manon Lescaut* (Des Grieux raconte la rencontre avec Manon et annonce déjà la fin tragique de cette histoire.)
- Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, Partie I, chap. IX (Julien prend la main de Mme de Rênal).
- D. de Rougemont, *L'Amour et l'Occident* (choisir une femme, c'est parier).
- Texte complémentaire : Balzac, *Le Lys dans la Vallée* (geste fou de Félix quand il voit Mme de Mortsauf)

Lectures : Racine, *Andromaque* ; Stendhal, *Le Rouge et le Noir*

2) La figure du joueur : jouer, perdre ou gagner (corpus traité sous forme de synthèse)

Travail écrit : une synthèse sur le joueur et les jeux d'argent :

J.-M. Varenne, Z. Bianu, *L'Esprit des jeux*, 1990

J.-J. Bozonnet, « Les accrocs du jeu », *Le Monde*, 28 juillet 1993

A. Malraux, *La Condition humaine*, 1933

N. Pénicaut, « La milliardaire et son Minitel », *Libération*, 27 juillet 1993

Statistiques INSEE sur les dépenses consacrées aux jeux de hasard et le pourcentage des joueurs parmi les adultes en 1987-1988, *Libération*, 27 juillet 1993

Lecture : Zweig, *Le Joueur d'échecs*

Travail sur une séquence de film : W. Allen, *Matchpoint*

Séquence 2 : Risques et progrès dans les sciences et les techniques

1) La figure du savant dans la littérature

- Ovide, *Métamorphoses*, « Dédale et Icare », VIII, 183-235
- Goethe, *Faust* (un extrait à déterminer)
- Flaubert, *Madame Bovary*, II, 11, 1857 (Homais lit son article de presse pour vanter l'opération de Charles)

Lectures : Goethe, *Faust* ; M. Shelley, *Frankenstein ou le Prométhée moderne*

Travail sur l'image : Comment ces différents tableaux représentent-ils les dangers de la connaissance ?

Bruegel, *Paysage avec la chute d'Icare*, 1558

Le Brun, *Dédale et Icare*, 1645-1646

J. P. Gowi, *La Chute d'Icare*, XVIIème

Travail à faire à la maison :

F. Lang, *Métropolis*, 1926 (Etude de l'image). Par quels aspects cette image reflète-t-elle le thème au programme « Risques et progrès » ? Expliquez.

2) La science en débat chez les philosophes du XVIIIème siècle

- Montesquieu, *Lettres Persanes*, 105, 1721 (Photocopie)
- Rousseau, *Discours sur les sciences et les arts*, 1750 (Photocopie)
- Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, 1793 (Photocopie)

Travail écrit en classe : Répondre à la question suivante : La technique est-elle une menace pour l'humanité ?

3) Quels jugements les scientifiques du 20^{ème} siècle portent-ils sur le progrès ?

- Rostand, *Pensées d'un biologiste*, 1954 (Photocopie)
- Jacquard, *Au péril de la science, Interrogations d'un généticien*, 1982 (Photocopie)
- Jacquard, *Au péril de la science, Interrogations d'un généticien*, 1982 (Photocopie)
- Bernard, *C'est de l'homme qu'il s'agit*, 1988. (Photocopie)
- H. Reeves, extrait de *Malicorne*, 1990 (Photocopie)

Texte complémentaire : un intellectuel s'engage : Camus, *Actuelles I* (Contre l'arme nucléaire)

Travail préliminaire à la maison : lire les textes du corpus et étudier quels sont les bienfaits et les limites du progrès d'après les savants du 20^{ème}. Faire un tableau avec deux colonnes : Bienfaits / Méfaits

Travail écrit : Synthèse sur le progrès et ses ambivalences : Vous ferez une synthèse concise et objective du dossier suivant en vous interrogeant sur les ambivalences du progrès.

- M. Berthelot, « L'état futur des sociétés humaines », *Discours du 5 avril 1894*.
- Freud, *Malaise dans la culture*, 1929
- De Closets, *En danger de progrès*, 1971
- Etchegoyen, « Bioéthique, attention aux apprentis sorciers », *Le Figaro Magazine*, 12-20 novembre 1993
- Mendès-France, « Faut-il dresser un bilan de faillite ? », *Après-demain*, 1967

Activité écrite et orale : diviser la classe en deux : Chaque groupe prépare une des deux synthèses proposées et la présente en classe : la synthèse sur l'embryon qui pourrait devenir une marchandise et la synthèse sur le clonage.

Séquence 3 : Quelle place le progrès et le risque occupent-ils dans la société ?

1) Réflexions sur les bienfaits et les méfaits de la civilisation

- Diderot, *Supplément au Voyage de Bougainville* (le discours du Tahitien)
- Voltaire, *Le Mondain*, 1736 (Photocopie) (les fastes de la civilisation)
- Bernardin de Saint Pierre, *Paul et Virginie* (Photocopie)

Travail écrit : Question à partir d'un corpus sur l'urbanisation : La ville n'est-elle selon vous qu'un lieu de mal-être ?

- Ramonet, « Supplique pour le genre humain » in *Manière de voir*, n° 13, octobre 1991
- M. Arène, « Un regard sur les seuils des logements sociaux », *Lumières de la ville* n° 2, juin 1990
- R. Bofill, *L'Architecture des villes*, 1995
- Verhaeren, *Les Campagnes hallucinées*, « La Ville »

Lectures : Voltaire, *L'Ingénu*, Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville* ; Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*

2) Comment les écrivains jugent-ils les progrès de la société du 19^{ème} siècle ?

- Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, 1848-1850 (Photocopie)
- Hugo, *Mélancholia* et illustration des éditions Hetzel (vers 1880)
- Zola, *Au Bonheur des Dames*, chap 1, 1883 (Photocopie)
- Zola, *Au Bonheur des Dames*, chap 5, 1883 (Photocopie)

Lecture : Zola, *Au Bonheur des dames*

Travail à la maison : Synthèse : Mondialisation et contestation

3) L'homme et la machine : une civilisation de la machine ?

- B. Vian, *La Complainte du Progrès ou les Arts ménagers* (Photocopie)
- G. Prassinis, *Les Machines infernales*, Autrement (Photocopie)
- Comte-Sponville, *Impromptus, La Correspondance*, 1996 (Photocopie)
- Chaplin, *Les Temps Modernes* (séquence à l'usine)

[↑](#) Retour accueil